

Technical and Bibliographic Notes/Notes techniques et bibliographiques

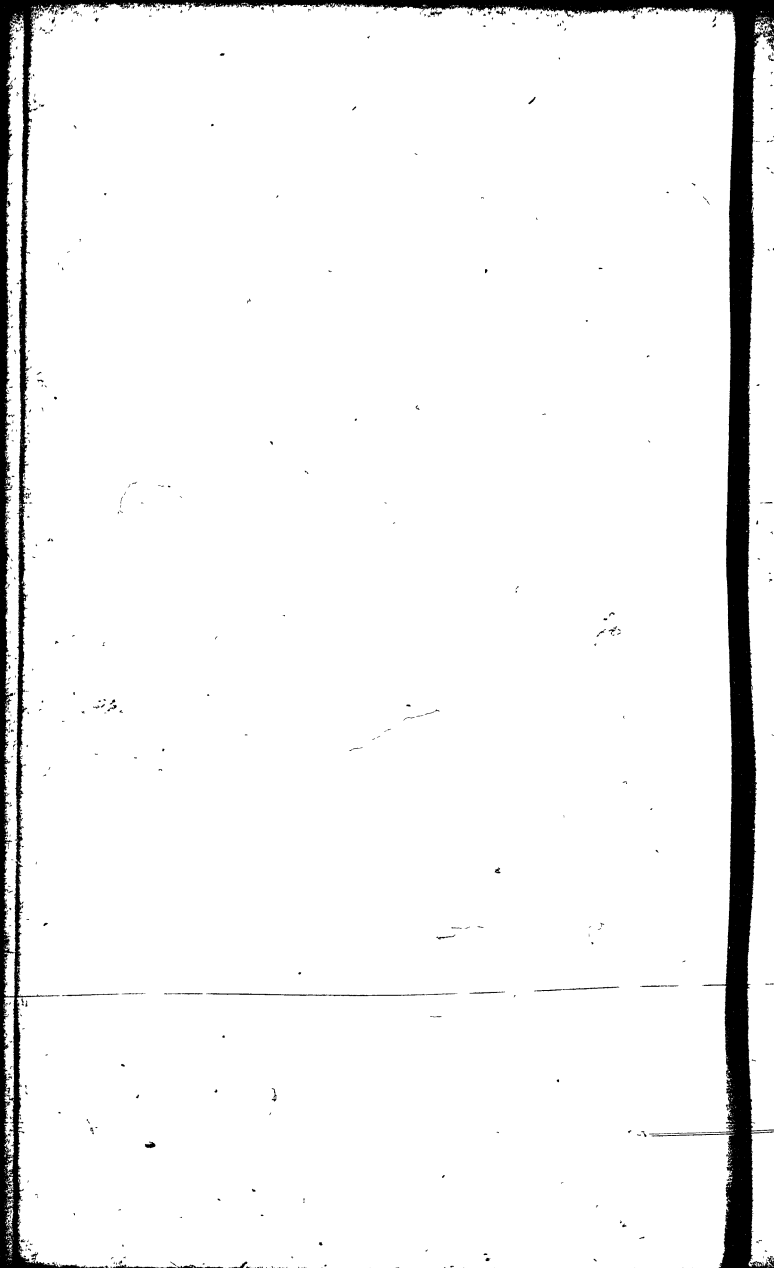
The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers/
Couverture de couleur
- Covers damaged/
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing/
Le titre de couverture manque
- Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material/
Relié avec d'autres documents
- Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
L'axe liure serrée peut causer de l'ombre ou de la distortion le long de la marge intérieure
- Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.
- Additional comments: /
Commentaires supplémentaires - Les pages froissées peuvent causer de la distortion.
- Coloured pages/
Pages de couleur
- Pages damaged/
Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached/
Pages détachées
- Showthrough/
Transparence
- Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary material/
Comprend du matériel supplémentaire
- Only edition available/
Seule édition disponible
- Pages wholly or partially obscured by errata slips, tissues, etc., have been refilmed to ensure the best possible image/
Les pages totalement ou partiellement obscurcies par un feuillet d'errata, une pelure, etc., ont été filmées à nouveau de façon à obtenir la meilleure image possible.

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	14X	18X	22X	26X	30X
<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
12X	16X	20X	24X	28X	32X



DÉFENSE
DES
RECHERCHES
PHILOSOPHIQUES
SUR
LES AMÉRICAINS

PAR MR. DE P***.

NOUVELLE ÉDITION CORRIGÉE ET AUGMENTÉE.

A BERLIN, MDCCLXXII.

⊗

E

58

.P336

v. 3

94723

S
de
lu
on
fo
q
n
ce
ce
ca
pa



P R É F A C E.

Si l'on n'avoit pas attaqué les *Recherches Philosophiques* devant une Compagnie aussi illustre que l'Académie de Berlin, on auroit eu beaucoup de raisons pour ne jamais répondre; quand même on se feroit imaginé qu'on gardoit le silence, parcequ'on y étoit réduit.

Aujourd'hui on répond, parcequ'on respecte infiniment l'Académie de Berlin: si elle n'a pas désapprouvé le projet de ré-

futer les *Recherches Philosophiques*, j'espère qu'elle ne désapprouvera pas non plus le projet de les justifier. Car enfin la défense est de droit naturel.

Le Public va être instruit: il pourra juger. (*)

(*) La critique que l'on se propose d'examiner, est intitulée: *Dissertation sur l'Amérique & les Américains, contre les Recherches Philosophiques de Mr. de P. Par Dom Pernery, Abbé de Brügel, des Académies Royale de Prusse, & de Florence, & Bibliothécaire de Sa Majesté le Roi de Prusse.* Elle contient, sans compter la Préface, 239 pages.





PHI-
SAP-
ROJET
N LA

: IL

miner,
Amé-
de P.
démies
aire de
sans

DÉFENSE
DES
RECHERCHES PHILOSOPHIQUES
SUR
LES AMÉRICAINS.

CHAPITRE I.
Observations préliminaires.

I.



Le Critique, qui a attaqué les *Recherches Philosophiques* avec tant d'aigreur, ou si peu de modération, a bien plus pensé à déclamer contre l'Auteur, qu'à citer des preuves contre son ouvrage. Cette manière de critiquer n'est point bonne, parce qu'elle n'est pas instructive,

Je citerai des preuves, & éviterai les déclamations : car quand on discute un sujet si vaste & si important, il faut au moins être modéré ; sans quoi on ne discerne plus les choses ; on accorde tout à l'imagination & rien au jugement.

Que seroit-ce donc si l'on avoit autant d'animosité à repousser les coups, qu'on en a eue à les porter ? Alors on ne feroit que se donner inutilement en spectacle par de vaines querelles littéraires : tandis qu'on peut recueillir tant de faits intéressants, bien plus propres à éclaircir la difficulté, que tant de mauvaises raisons dites avec tant de dureté.

II.

L'Auteur a travaillé pendant neuf ans à son livre : le Critique a fait en deux ou trois heures une Dissertation contre ce livre, & il ne veut pas que le public juge du livre tel qu'il est ; mais tel qu'il le dépeint dans sa Dissertation. Ce qui paroît un peu injuste.

III.

On accuse l'Auteur d'avoir, par une noire envie, décrié les Américains, afin d'humilier l'espece humaine. Ensuite on l'accuse, à chaque page, d'avoir trop loué les peuples de l'Europe.

Ainsi les peuples de l'Europe ne font pas partie de l'espece humaine, ou il n'est pas vrai que l'Auteur ait voulu humilier l'espece humaine. Il a voulu démontrer l'avantage infini qu'a la vie sociale sur la vie sauvage, l'avantage infini qu'ont les habitants de l'Europe sur les indigenes du nouveau Monde.

Les nations qui ont produit d'aussi grands hommes que Newton, Locke, Leibnitz, Descartes, Bayle,

Montesquieu, s'Graveland, ne sont pas seulement supérieures, mais infiniment supérieures aux Barbares de l'Amérique, qui ne savent ni lire, ni écrire, ni compter au-delà de leurs doigts. Si l'Auteur eût osé mettre la chose en doute, jamais son ouvrage n'eût mérité de voir le jour.

IV.

Voici les termes du Critique.

*Les Sauvages de l'Amérique sont parvenus naturellement à ce degré de Philosophie dont les Stoïciens se van-
toient avec si peu de fondement. (*)*

Ainsi Marc-Aurèle & Julien, qui étoient Stoïciens, n'étoient pas Philosophes; & les Antropophages du nouveau Monde sont Philosophes.

Je conçois que le Critique a pris l'insensibilité brutale des Sauvages, qui est un effet de leur tempérament & de leur stupidité, pour un effet de leurs principes. C'est tout confondre.

V.

Mais voyons donc après tout, s'il est vrai que Mr. de P. ait autant décrié les Américains, qu'on le dit.

Au commencement du seizième siècle, comme l'observe Mr. de Bougainville, les Théologiens soutinrent, dans les écoles, que les Américains n'étoient pas des Hommes, & qu'ils n'avoient point d'âme. L'atroce Sepulveda soutint qu'on pouvoit les massacrer, sans commettre un péché véniel.

L'Auteur des *Recherches Philosophiques* ne cesse de répéter qu'on a eu tort de refuser aux Américains le

(*) Pag. 222.

titre d'homme, & qu'on a eu encore plus grand tort de les massacrer. Il n'a donc pas autant décrié les Américains, que ces terribles Théologiens du seizième siècle: il plaint le sort des Indiens abrutis, il gémit, à chaque page, sur leurs malheurs; il n'y a pas un mot dans son livre, qui ne respire l'amour de l'humanité: il tâche même de pallier les crimes inouïs dont on a accusé les peuples de l'Amérique les moins barbares: il dit qu'on ne doit pas croire que les Mexicains immoloient vingt-mille hommes tous les ans à un idole. Cependant qu'on lise l'*Histoire générale de l'Amérique*, publiée en 1768, & en 1769, par le Pere Touron, & on y verra que ce Religieux ne forme pas le moindre doute sur ce nombre effroyable de victimes humaines, égorgées annuellement par les bourreaux du Mexique. Aussi l'Auteur, loin d'avoir calomnié les Américains, comme le Critique le dit, & au contraire, fait tous ses efforts pour les justifier sur bien des points: il tâche aussi de démontrer que tous les Auteurs des relations, & tous les Historiens ont exagéré le nombre des peuples Antropophages qu'on a trouvés au nouveau Monde. Enfin il a rendu la mémoire des déprédateurs Espagnols plus odieuse qu'aucun écrivain ne l'avoit fait avant lui: il n'appelle Pizarre qu'un voleur, il n'appelle Cortez qu'un brigand; il assure que Vasco Nunnez étoit un monstre infame, digne du dernier supplice. Il est vrai qu'il nomme Christophe Colomb un grand-homme, & il le méritoit: la sévérité qu'on lui a reprochée, il en avoit besoin pour contenir les Espagnols ses mortels ennemis, & qui ne pouvoient lui pardonner d'être Ita-

lien, & d'avoir découvert un nouveau Monde: plus il s'intéressoit à la conservation des Américains, & plus on l'accusoit de trahir Ferdinand & Isabelle. Les Indiens pleurerent sa mort: ils perdirent en lui un protecteur, & trouverent dans Ovando qui lui succéda, le tyran le plus féroce, & le plus dénaturé de tous les Castillans qui passerent de l'ancien Monde dans le nouveau.

L'Auteur devoit-il, après tout cela, s'attendre qu'un Critique viendroit l'accuser d'avoir porté une noire envie aux Omaguas, aux Iroquois & surtout aux Hurons? On voit par là combien il est difficile, avec les meilleures intentions, de satisfaire tout le monde. Au reste il me paroît peu probable que l'Auteur des *Recherches Philosophiques*, auroit envié le sort des Hurons. Voilà tout ce qu'on peut répondre à de pareilles imputations.

J'entre maintenant en matiere.

CHAPITRE II.

De la dégénération des Européens établis en Amérique.

L'Auteur a non seulement soutenu que les Américains étoient une race d'hommes dégénérés par l'inclemence du climat; mais il a encore assuré que les Européens, qui vont s'établir en Amérique, y dégénèrent aussi. On connoît les preuves incontestables

qu'il a citées, & voici une nouvelle preuve, tirée d'un ouvrage qui étoit sous presse à Paris, tandis qu'on imprimoit les *Recherches Philosophiques* à Berlin, sans que les Auteurs ayent été en correspondance les uns avec les autres.

„ Dans l'Amérique septentrionale les Européens
 „ dégénèrent sensiblement, & leur constitution s'altère
 „ à mesure que les générations se multiplient. On a
 „ remarqué, dans la dernière guerre, que les hommes
 „ nés en Amérique, ne pouvoient pas supporter aussi
 „ longtemps que ceux qui étoient venus d'Europe, les
 „ travaux des sièges, & la fatigue des voyages de
 „ mer: ils mouraient en grand nombre. Il leur est
 „ pareillement impossible d'habiter un autre climat,
 „ sans être sujets à quantité d'accidents qui les font
 „ périr.” (*)

Voilà donc cette dégénération progressive dans l'espèce humaine, dont il est parlé dans les *Recherches Philosophiques*. Comme c'est un fait très-important, très-singulier; comme c'est un fait qui sert de base à l'hypothèse de l'Auteur, le Critique devoit s'attacher à démontrer qu'il est faux; ou il devoit, suivant l'équité, l'admettre comme vrai. Cependant il ne fait ni l'un ni l'autre. A l'entendre parler, il semble qu'il lui suffisoit de prendre la plume pour composer une réfutation dans les formes; mais qu'il me permette de lui faire observer qu'il a trop changé l'état de la

(*) *Histoire Naturelle & Politique de la Pensilvanie*. P. 237. Paris 1768. Cet ouvrage n'est pas tiré des mémoires de quelques voyageurs inconnus, mais des observations de deux célèbres Naturalistes Mrs. Bertrand & Calm.

question, & trop peu approfondi les choses, pour pouvoir les traiter avec quelque précision. Aussi ne donne-t-il aucune observation sur l'Histoire Naturelle de l'homme: il a mieux aimé employer la morale, des compilations extraites du compilateur Gueudeville, & enfin des raisonnements à perte de vue.

Quand on attaque un livre écrit sur une science, il faut se servir d'arguments tirés de cette science, & non d'une autre.

CHAPITRE III.

Continuation.

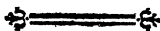
L'Auteur a dit que les Créoles, ou les Européens nés en Amérique, qui ont étudié dans les Universités de Mexico, de Lima, dans le College de Santa Fé, n'ont jamais écrit un bon livre.

Pour démontrer que cette assertion est fautive, il falloit absolument citer un bon livre écrit par des Créoles; mais le Critique s'en est bien gardé: il n'a donc pas réfuté l'Auteur sur l'article des Créoles, qui se ressentiront encore longtemps de cet affoiblissement qu'essuie la constitution de l'homme sous le climat de l'Amérique. (*) Je dirai, dans le Chapitre VII, que

(*) Il n'a jamais été question dans les *Recherches Philosophiques* que des Créoles de la quatrième & de la cinquième génération. Le Critique a confondu tout cela, & il n'y a nulle justesse dans ses observations.

la précocité de l'esprit semble être la vraie cause du peu de capacité qu'ils ont pour réussir dans les lettres, & cela est d'autant plus probable qu'on a aussi bien remarqué ce phénomène parmi les Créoles du Nord, que parmi ceux qui sont nés dans les provinces méridionales.

Il est bien étonnant que les sciences n'aient jamais pu fleurir dans toute une moitié du Monde, dans tout un hémisphère de notre Globe. Les Américains avant la découverte de leur pays, étoient bien éloignés d'avoir fait fleurir les sciences dont ils ne connoissoient pas même les noms; & depuis la découverte, elles n'ont encore fait aucun progrès sensible. On peut néanmoins assurer qu'elles commenceront à paroître plutôt dans l'Amérique septentrionale, que dans les parties du Sud. Le contraire est précisément arrivé dans notre Continent, où le Nord a été civilisé par les sciences venues du Midi. La cause de ceci est que les Colonies Angloises travaillent avec une ferveur incroyable à défricher le terrain, à purifier l'air, à faire écouler les eaux marécageuses; tandis que les Espagnols & les Portugais, qui occupent les meilleures provinces méridionales, y ont contracté toute la paresse des Indigenes. Il est bien vrai, comme je le ferai voir dans la suite, que les Colonies Angloises avoient espéré de pouvoir, en moins de temps, changer beaucoup plus le climat du nouveau Monde; mais il n'y a pas de doute qu'elles n'y parviennent avec le temps.



CHAPITRE IV.

Caractères de l'abâtardissement des Indigènes de l'Amérique.

Les premiers Espagnols qui allèrent en Amérique, débarquèrent, comme on fait, dans l'isle de St. Domingue qui se nommoit alors Hayti: ils furent bien surpris d'y trouver des hommes dont l'indolence & la paresse formoient le caractère dominant, qui étoient simples & sans ambition, qui ne s'occupoient pas du lendemain: après avoir mangé & dansé une partie du jour, ils passoient le reste du temps à dormir: le plus grand nombre n'avoit ni esprit, ni mémoire. Ils étoient presque nus, & s'environnoient souvent de Tabac. (*)

L'étonnement augmenta, lorsqu'en pénétrant plus avant dans le nouveau Monde on vit que tous les Américains étoient imberbes, que tout leur corps étoit dépilé comme celui des Eunuques, qu'ils paroissoient presque insensibles en amour, qu'ils avoient du lait, ou une espèce de substance laiteuse dans leurs mamelles, qu'ils ne pouvoient ni soulever, ni porter des fardeaux. La surprise augmenta encore, lorsqu'on s'aperçut malheureusement que les hommes & les femmes y étoient atteints du mal vénérien. On avoit

(*) Tel est le Portrait que le Pere Touron donne de ces Indiens, dans son *Histoire générale de l'Amérique*, qui vient de paroître.

vu, on avoit ouï parler des pays sauvages; mais on n'avoit jamais rien vu d'aussi sauvage que l'état où on découvrit l'Amérique. Les habitans y étoient non seulement paresseux; mais si ennemis du travail que la disette même n'avoit pu les forcer à devenir cultivateurs dans les cantons les plus stériles.

Ils voyageoient plutôt qu'ils n'habitoient dans leur pays; tant ils s'intéressoient peu à l'amélioration & au défrichement de cette terre abandonnée à elle-même, où on les voyoit errer, attendant tout de la Nature, & rien de leur travail, & rien encore de leur industrie. Aussi le gibier, dit Mr. de Buffon, étoit-il infiniment plus répandu dans tout le Nord du nouveau Monde, que les hommes.

Cette dépopulation & ces symptômes dont je viens de parler, prouvent, de la manière la plus sensible, que l'espèce humaine y avoit essuyé une altération dans ses facultés physiques & morales. Il étoit du devoir du Critique de démontrer que ces symptômes indiqués par l'Auteur, n'ont jamais existé; mais il s'en faut de beaucoup qu'il ait entrepris cette démonstration. Jamais écrivain n'a examiné plus superficiellement que lui, les qualités corporelles & intellectuelles des Indiens occidentaux.

On a observé que, parmi toutes les peuplades qui s'étendent dans une longueur de plus de treize-cents lieues, depuis le détroit de Bahama jusqu'au détroit de Davis, on ne rencontre pas un homme qui ait de la barbe. Si c'étoit un effet du froid, de l'âpreté du climat, il faudroit trouver au moins des hommes barbus dans les provinces les plus tempérées de la Zone

Torride : mais les Péruviens qui habitent sous la Ligne sont tous aussi naturellement imberbes. (*) Ce caractère singulier servit d'argument à ces Théologiens qui soutinrent que les Américains n'étoient pas des Hommes. Ils n'ont pas, disoit-on, le signe de la virilité que la Nature a donné à tous les peuples du Monde, hormis à eux seuls.

Il faut convenir que c'est là un phénomène extraordinaire, soit que la cause en existe dans le climat, comme quelques-uns l'ont prétendu ; soit qu'elle réside dans le sang même de cette race pusillanime, ce qui est bien plus probable.

Quand ces Américains virent pour la première fois des Espagnols à longue barbe, ils perdirent dès lors le courage : *car comment pourrions-nous résister, s'écrièrent-ils, à des hommes qui ont des cheveux dans le visage, & qui sont si robustes qu'ils soulèvent des fardeaux que nous ne saurions seulement remuer ?* Les Péruviens parurent le moins épouvantés à la vue des Espagnols : ils crurent même qu'ils étoient lâches & efféminés ; mais ils se détromperent bientôt.

Il faut observer que les Sauvages en général sont, indépendamment de l'altération de leur tempérament, moins forts que les peuples civilisés ; parce que ces Sauvages ne travaillent jamais ; & on fait combien le travail fortifie les nerfs : je croi aussi que la nourriture y influe beaucoup.

(*) *Don Juan, Voyage au Pérou, T. 2. p. 233.*

CHAPITRE V.

De la tiédeur en amour des Américains.

Je ferai voir dans un autre Chapitre, que le Critique n'a pas compris l'ouvrage qu'il a attaqué; mais ce qu'il y a de bien pis, c'est que quand l'Auteur cite des faits, le Critique les altere & en déduit des conséquences qu'on n'en sauroit déduire. Par là il est arrivé qu'il parle souvent du Moral, lorsqu'il est question du Physique.

L'insensibilité des Américains en amour est un fait très-surprenant, & dans lequel l'Auteur a trouvé, comme je viens de le dire, une nouvelle preuve pour démontrer l'affoiblissement de la complexion de cette espece d'hommes dégradés.

Le Critique, en admettant précisément le même fait, raisonne ainsi.

„ On ne voit jamais parmi les Américains cette fu-
 „ reur aveugle que nous appellons amour. Leur ami-
 „ tié, leur tendresse, quoique vive & animée, ne les en-
 „ traîne jamais dans ces emportements, & ne les porte
 „ pas à ces excès que l'amour inspire à ceux qui en
 „ sont possédés. Jamais femmes ni filles n'ont occa-
 „ sionné des désordres chez eux. Les femmes sont sa-
 „ ges & les maris aussi; non par indifférence, mais par
 „ l'idée de la liberté, qu'ils conservent, de dénouer,
 „ quand ils veulent, le lien du mariage. (*)

(*) *Dissertation sur l'Amérique &c. Pag. 141.*

Avant que de raisonner ainsi sur les effets, il falloit beaucoup mieux approfondir les causes.

Pourquoi l'amour, la plus violente des passions, la première passion des êtres animés, avoit-il beaucoup moins de pouvoir sur le cœur des Américains, que sur celui des autres hommes? Voilà la difficulté. Or l'Auteur l'a expliquée.

1. Parceque la vie sauvage ralentit cette passion plus ou moins, suivant le climat; comme Hippocrate l'avoit déjà observé de son temps, lorsqu'il nous a tracé cette admirable peinture des mœurs des Scythes, qu'on ne sauroit voir sans étonnement.

2. Parceque les Américains étoient des hommes affoiblis, éternés, & par conséquent bien moins sensibles que les autres individus de notre espèce, que l'amour peut transporter hors d'eux-mêmes, qu'il peut conduire aux plus grandes actions, aux plus grands plaisirs imaginables, aux plus grands maux imaginables.

L'indolence, la tranquillité des Américains, sont des phénomènes qui dérogent à la loi générale & à l'ordre naturel; mais peut-on en découvrir les causes ailleurs que là où l'Auteur les a découvertes? Voilà ce que je demande à tout homme éclairé.

Dire que les Américains ne sont jamais transportés d'amour, *parcequ'ils savent, en se mariant, qu'ils conservent la liberté de dénouer le lien du mariage*; c'est dire une chose étrange, & c'est néanmoins ce que le Critique a dit. On voit bien qu'il a parlé du moral, lorsqu'il s'agissoit du physique, qu'il a tellement obscurci les notions les plus claires, qu'on ne sau-

roit se persuader qu'il ait connu le sujet sur lequel il a écrit.

L'Auteur a parlé de cet amour qui précède le mariage; il a parlé de cet amour purement physique, qui ne tient absolument à aucune institution sociale, & qui n'en connoît aucune. Dans les pays de notre Continent où la répudiation est établie, les hommes sont aussi sensibles à l'amour, & peut-être davantage, que dans les pays de notre Continent où le mariage est indissoluble. Tout cela ne devrait pas être ainsi, suivant le Critique, qui ne s'est pas apperçu qu'il alléguoit non seulement une cause fautive, mais une cause absurde.

Quand on aime éperdument, on ne lit pas les jurisconsultes comme Charondas, ni les casuistes comme Sanchez, pour savoir ce qu'ils ont dit pour ou contre la dissolution du mariage; mais on aime éperdument. *Quis enim modus adfit amori?*

Les loix sont des institutions humaines: ce sont les préjugés des peuples, ou ceux des législateurs; mais l'empire de la beauté & cet invincible penchant qui réunit les sexes, est une institution de la Nature par où la société commence: ce grand principe de la sociabilité ayant manqué, ou s'étant affoibli dans l'ame des Sauvages, ils n'en sont tombés que plus avant dans l'abrutissement & dans un désordre qui comprend en lui tous les désordres possibles. Chez eux la condition des femmes est si malheureuse, qu'on ne peut y penser sans s'attendrir: ils les maltraitent, les outragent, les accablent de tout le fardeau d'une famille errante de forêts en forêts; ils les méprisent & les aban-

donnent très-souvent, lorsqu'elles sont enceintes. Le Critique ne trouve aucun inconvénient dans cet affreux mépris où le sexe est tombé parmi ces Barbares. Comment n'a-t-il pas vu que l'amour eût réparé tous ces maux, & que le désordre est toujours là où l'amour n'est point ?

Il n'est pas étonnant que de tels hommes ne connoissent d'autres mariages, que des associations fortuites, aussi faciles à rompre qu'à contracter ; & par un autre malheur, la Nature n'a point donné aux femmes Américaines les charmes de la beauté : elles sont tellement disgraciées de ce côté-là, elles ressemblent si fort aux hommes, que sans de certaines marques, on a d'abord de la peine à les distinguer par leur physionomie. On a observé, que plus un peuple est sauvage, plus les femmes y ressemblent aux hommes ; & surtout en Amérique où ces hommes sont imberbes. Parmi les Dellawares, dit Mittelberger, il est difficile de distinguer les sexes au visage. Il n'y a donc pas là de beau sexe.

CHAPITRE VI.

De la dépopulation du nouveau Monde.

En général, l'Amérique n'a jamais pu être aussi peuplée que l'Europe & l'Asie : elle est couverte de marécages immenses qui rendent l'air très-mal sain ; la terre y produit un nombre prodigieux de poisons :

„les flèches trempées dans le suc de ces herbes venimeuses, font des playes toujours mortelles. La Nature enfin avoit donné aux Américains beaucoup moins d'industrie qu'aux hommes de l'ancien Monde. Toutes ces causes ensemble ont pu nuire beaucoup à la population.” (*)

Ce passage de Mr. de Voltaire contient bien des choses en peu de mots : mais il ne contient pas une seule proposition qui n'ait été formellement contredite par Dom Pernety, & cependant Dom Pernety n'a pas démontré qu'une seule de ces propositions soit fautive. En effet, comment eût-il pu nier qu'il n'y ait en Amérique d'immenses marécages, d'où il sort nécessairement des brouillards qui y rendent l'atmosphère plus humide que dans les autres contrées du Monde ? Comment eût-il pu nier qu'il ne naisse en Amérique un nombre prodigieux de végétaux & de serpents venimeux ? Puisque ces plantes & ces reptiles sont connus & décrits par les Naturalistes.

Mr. de Buffon rapporte que la dépopulation du nouveau Monde, étoit encore plus grande qu'on ne l'a cru : il assure que Mr. Fabri a parcouru, dans le Nord de l'Amérique, de très-vastes terrains, & que quand il s'éloignoit des rivières, il lui arrivoit souvent de marcher plusieurs jours sans voir ni des habitations humaines, ni aucune trace, ni aucun indice qu'il y en eût jamais eu.

Ces considérations ont porté Mr. de Buffon à penser que les hommes ne s'étoient répandus dans cette

(*) *Philosophie de l'Histoire*, pag. 45.

partie du nouveau Continent que depuis peu. Ce sentiment n'a point été adopté par l'Auteur des *Recherches Philosophiques*, qui s'est fondé sur la différence essentielle qu'on observe entre les langues Américaines & les langues Tartares: cependant si les hommes s'étoient introduits récemment dans ces contrées, ce ne pourroit avoir été que par le Kamtschatka; & alors on n'auroit pas trouvé, parmi tous les peuples Américains, la tradition constante de leur retraite sur les montagnes, pendant que les plaines & les vallées étoient inondées. On conçoit pour peu qu'on y réfléchisse, qu'une telle tradition prouve absolument que les Américains avoient habité ce pays depuis une infinité de siècles.

Lorsque Mr. Bertrand montra à quelques Sauvages du Nord, des productions marines, & des coquillages fossiles, tirés des *Montagnes bleues* qui se prolongent depuis le Canada jusqu'à la Caroline, ces Sauvages lui dirent que rien n'étoit moins étonnant, que de trouver des coquillages autour des *Montagnes bleues*; puisqu'ils savoient par l'ancienne parole (*), que la mer les avoit environnées. Or, si ces peuples étoient venus d'ailleurs, ils n'auroient jamais pu donner de tels éclaircissements sur les révolutions arrivées chez eux, dans des temps qui ne peuvent être que très-reculés; mais qui sont néanmoins de beaucoup postérieurs à l'époque du dernier déluge, survenu dans notre Continent. C'est à cette inondation que le nouveau Monde a éprouvée plus tard que l'ancien, que l'Auteur a

(*) Ils appellent ainsi la tradition.

rapporté comme à une source commune, & la dépopulation de l'Amérique, & l'état horrible où on l'a trouvée, & l'affoiblissement des nations qui y habitoient. Le Critique, qui n'a pas discuté les choses, se contente d'accuser l'Auteur d'avoir soutenu que la matière ne s'est organisée que depuis peu dans l'hémisphère opposé au nôtre. Je démontrerai jusqu'à l'évidence, que les *Recherches Philosophiques* ont été entreprises dans la vue de détruire ce système de l'organisation récente, & cependant le Critique impute à l'Auteur cette même hypothèse qu'il a combattue de toutes ses forces. Je souhaiterois qu'il eût mieux compris l'ouvrage qu'il a attaqué.

On a fait observer que c'est le destin des peuples sauvages de s'éteindre, lorsque des nations policées viennent s'établir parmi eux: cela est très-vrai par rapport au Nord de l'Amérique: beaucoup de personnes assurent que, si les Anglois continuent à y étendre leurs établissemens, on n'y verra plus de Sauvages (*). Car, au lieu de se mettre à cultiver la terre, ils reculent devant les habitations des Européens, s'enfoncent de plus en plus dans les bois, & se replient ou vers les Affénipois, ou vers la Baye de Hudson: comme ils ne peuvent se rapprocher de la sorte sans se nuire les uns aux autres, ils dépérissent & dé-

(*) Comme les Sauvages sont ordinairement ou pêcheurs ou chasseurs, les peuples policés, qui se mêlent parmi eux, détruisent bientôt & la pêche & la chasse; parcequ'ils ont de meilleurs instrumens pour prendre le poisson, & que le trop de gibier les incommode. De là il s'ensuit nécessairement qu'à l'arrivée d'un peuple policé, les Sauvages doivent ou disparaître ou changer leur genre de vie.

périront de plus en plus, s'ils ne deviennent cultivateurs, ce qu'on n'oseroit pas même espérer. Les cinq nations confédérées du Canada, les Mohawhs, les Senekas, les Oneydæes, les Onondagas & les Cayugas, qui faisoient la principale, ou pour mieux dire l'unique force de l'Amérique septentrionale, en 1530, temps auquel elles mettoient quinze-mille hommes sur pied, ne sauroient aujourd'hui rassembler trois-mille guerriers, dans un pays plus grand que l'Allemagne. Les François les ont souvent été chercher dans leurs retraites, & les ont détruites avant qu'ils ont pu. Ces Sauvages avoient jadis la mauvaise coutume de déclarer la guerre, lorsqu'ils s'étoient enivrés d'eau de vie ou de rhum qui leur donnoit tant de courage, qu'ils juroient solennellement d'exterminer jusqu'au dernier des Européens; mais comme cette bravoure artificielle ne se soutenoit pas, ils perdoient du monde dans toutes les expéditions qu'ils entreprenoient. Enfin, à force de s'enivrer de rhum, & de déclarer la guerre, ils sont réduits à rien. Ils ont eu aussi la simplicité de vendre leur pays: plus je réfléchis à ces ventes, & plus elles me paroissent nulles; car, comme je le dirai dans un autre ouvrage, le Sauvage est mineur respectivement à l'homme policé, & quand il vend sa patrie, il ne connoît ni la valeur de ce qu'il reçoit, ni la valeur de ce qu'il donne: aussi les Dellawares & tous ceux qui, comme eux, ont vendu de vastes terrains, s'en sont-ils repentis quelquefois le jour même, quelquefois un mois après le contract.



CHAPITRE VII.

De la facilité à enfanter en Amérique, du terme de la vie parmi les Américains & les Créoles, & du petit nombre d'hommes contrefaits qu'on rencontre chez les Sauvages.

En Europe & dans plusieurs endroits de l'Asie, comme dans la Géorgie; la Mingrelie & la Circassie, où le sang est très-beau & l'espèce humaine perfectionnée, les femmes accouchent avec douleur. En Amérique, où le sang n'est pas beau, & l'espèce énermée, les femmes enfantent sans douleur & avec une facilité étonnante. (*)

En prenant les pays de l'Europe l'un portant l'autre, on trouve que, sur cent femmes en couches, il en meurt plus qu'une; & en Amérique sur mille femmes en couches, il en meurt à peu près une. Cependant notre ancien Continent est fort peuplé, & le nouveau Continent est un désert relativement à son étendue: ainsi cette grande facilité que les femmes y ont à enfanter est accompagnée d'une grande infécondité. C'est donc là un dérangement dans la constitution du sexe: car il y a des cantons aux Indes orientales & surtout dans les provinces les plus méridionales de la Chine, où les femmes se délivrent de leur fruit avec

(*) Voyez les *Recherches Philosophiques*. Tom. I. Pag. 57.

autant de facilité que les Américaines; mais loin d'être stériles comme elles, leur fécondité surpasse celle des Européennes.

Ainsi l'Auteur, des *Recherches Philosophiques* n'a pris la facilité à enfanter pour un caractère d'affoiblissement, qu'en tant qu'elle est accompagnée de cette stérilité qu'on remarque parmi les femmes du nouveau Monde, qui cessent ordinairement d'avoir des enfans à 36 ans.

On ne peut attribuer la dépopulation de l'Amérique aux massacres des Espagnols; puisqu'il a passé dans les Indes occidentales plus d'Européens qu'on n'y a détruit d'Indigènes; & si l'on comptoit les Nègres, on trouveroit que le nouveau Continent a plus reçu d'hommes de l'ancien Monde, qu'il n'en existoit au moment de la découverte.

Le Critique dit jusqu'à deux fois, que les *Américains vivent des siècles.* (*) A cela je répons que de telles exagérations peuvent être bonnes dans une Dissertation où l'on n'examine pas les choses; mais qu'elles ne sauroient trouver place dans un livre où l'on s'attache à examiner les choses.

Comme les Sauvages ne savent pas compter, & qu'ils n'ont ni calendriers, ni époques, ils ignorent l'année de leur naissance, & il est très-difficile de connoître au juste leur âge. (**) Chez quelques peuplades on met tous les ans une noix, ou un caillou dans

(*) *Dissertation sur l'Amérique.* Pag. 80 & 131.

(**) Voyez l'*Histoire Naturelle de la Guiane*, par Mr. Bancroft. Let. III.

un panier: c'est là le dépôt de leurs archives & de leurs annales, qu'on ne conserve qu'aussi longtemps que le village reste dans un même lieu; car quand la peuplade change de demeure, on fait un autre panier, & on commence de nouveau à y jeter des cailloux; mais chaque individu n'en ignore pas moins le nombre d'années qu'il a vécu, & en effet cette connoissance intéressée très-peu les Sauvages. Ils vivent en général, aussi longtemps que les autres hommes: le mal vénérien n'est qu'une affection de leur tempérament, qui ne les tue pas plus que la lepre tuoit les lépreux, lesquels parvenoient souvent à 80 ans, & pouvoient quelquefois leur carrière au-delà de ce terme.

Quant à la durée de la vie parmi les Créoles, elle paroît être plus courte qu'en Europe: car comme leur raison se développe plutôt, c'est une preuve qu'ils parviennent en moins de temps à la puberté; de sorte qu'ils perdent d'un côté ce qu'ils gagnent de l'autre.

C'est d'après les propres expressions de Don Jüan, qu'il est dit dans les *Recherches Philosophiques*, que les Créoles de l'Amérique méridionale acquièrent la maturité de ce qu'on peut appeller parmi eux l'esprit, avant que les enfants de l'Europe y atteignent; mais cette faculté s'éteint d'autant plus promptement, qu'elle se manifeste plus promptement. Et voilà pourquoi on dit d'eux, qu'ils sont déjà aveugles, lorsque les autres hommes commencent à voir. Or cette observation de Don Jüan sur les Créoles du Sud de l'Amérique, est exactement conforme à l'observation

qu'on a faite sur les Créoles du Nord de l'Amérique, ce qui est sans doute très-étonnant.

„ Nous ne devons pas omettre une remarque singulière qu'on fait au sujet des habitants de la Pensilvanie. Il semble que la Nature agisse plus rapidement dans ces contrées qu'en Europe; car l'on voit la raison devancer la maturité de l'âge. Il n'est pas rare de trouver de petits garçons en état de répondre à des questions fort au-dessus de leur âge, avec autant de justesse & de bon sens, que s'ils étoient déjà des hommes. Il est vrai qu'ils ne parviennent pas à la même vieillesse que les Européens. Il est sans exemple qu'un habitant né dans ces climats, ait atteint quatre-vingts ou quatre-vingts-dix ans. On ne parle ici que des hommes d'origine Européenne; car pour les Sauvages, qui sont les anciens habitants du pays, on voit encore des vieillards parmi eux; mais ils sont en bien plus petit nombre qu'anciennement.” *Histoire Naturelle de la Pensilvanie*, pag. 236.

Cette précocité de la raison dans les Créoles de l'Amérique, explique naturellement pourquoi ils ne sauroient réussir dans les sciences: leur entendement baisse à mesure qu'ils avancent: ils ont trop d'esprit dans cet âge où les autres enfants apprennent à lire, & ils n'ont déjà plus d'esprit dans cet âge où les autres hommes étudient ce qu'on leur a enseigné dans leur jeunesse. Tout cela est un effet nécessaire de la dégénération que l'espece humaine éprouve chez eux.

L'Auteur a expliqué pourquoi on ne rencontre point parmi les peuples véritablement sauvages, des

aveugles, des muets, des boiteux, & enfin des hommes contrefaits (*), puisqu'on y détruit les enfants qui naissent avec des défauts semblables. A Lacédémone on ne voyoit jamais de bossus, ni des personnes auxquelles il manquoit naturellement quelque membre. Cela n'est pas surprenant; puisqu'on y jettoit les enfants nés avec de telles difformités, dans cette voirie qu'on osoit nommer le *Lieu du dépôt* au pied du mont Taygete.

Il est vrai qu'il naît moins d'enfants difformes parmi les Sauvages, que chez les peuples policés; mais la raison n'en est pas dans la vigueur de la complexion de ces Sauvages, qui d'abord sont moins ardents dans l'amour, & qui vivant dans un état où le travail leur est inconnu ne disloquent pas leurs membres en soulevant des fardeaux; en conduisant des machines, en élevant des édifices; enfin, comme ils n'ont pas des arts, ils n'ont pas aussi les maladies des artisans. Les grandes courses, que les femmes enceintes y entreprennent à la suite des chasseurs, les font quelquefois avorter; mais il est rare que la violence du mouvement estropie l'embrion: nous observons exactement la même chose parmi les femelles de certains animaux sauvages, & même de certains animaux domestiques, comme les chiens, dont on fait chasser les femelles pleines, sans qu'il en résulte aucun accident sensible par rapport aux petits dont elles se délivrent; tandis que les vaches, qui se meuvent si lentement produisent fort souvent des veaux mon-

(*) A l'article des *Hermaphrodites*, & de la *Circconcision*.

strueux, ou difformes; & cela est très-rare parmi les chiens. (*).

Dès que les Péruviens sont devenus sujets de l'Espagne, on a été étonné de voir naître parmi eux plus d'individus estropiés qu'on n'en rencontre en Europe: cela est occasionné d'un côté par les travaux auxquels on les soumet, & de l'autre parcequ'on ne leur permet plus de massacrer les enfants, qui en venant au monde ont quelque membre de trop ou de moins, ou la colonne vertébrale courbée.

Quant aux aveugles, il ne sauroit s'en trouver chez les peuples purement chasseurs & pêcheurs, où personne n'aide personne, & où l'on massacre même les vieillards qui manquent de forces pour se nourrir eux-mêmes. Là, dis-je, les aveugles meurent de faim, ou bien on les tue: car, pour chasser & pour pêcher, il faut l'usage des yeux. Parmi les peuples bergers tels que les Lapons, on rencontre fréquemment des aveugles; mais comme il est très-aisé de les

(*) Il se peut bien que dans les quadrupèdes le fœtus ne souffre pas tant par le mouvement de la mère que dans l'espèce humaine: aussi faut-il convenir que les femmes sauvages, dans les derniers mois de leur grossesse, ne peuvent suivre les chasseurs; & restent alors dans les cabanes, ou au fond des bois. J'ai lu, dans une relation, que parmi les Tapuias, elles ne nouent pas le cordon ombilical à leurs enfants, ce qui m'a beaucoup étonné. Les voyageurs pourroient nous apprendre encore bien des choses curieuses sur les mœurs des Sauvages: si l'on ne noue pas le cordon à leurs enfants, il faut qu'ils se servent d'un ligament ou de quelqu'autre pratique semblable. Dans la Guiane on applique un charbon ardent sur l'endroit où l'on a coupé le boyau ombilical avec la pince d'une coquille, & il se peut que c'est là l'usage le plus général parmi tous les Sauvages du Sud de l'Amérique.

nourrir de chair, ou de lait de Rhénie, au fond d'une cabane, on est bien éloigné de les laisser périr de faim, & encore bien plus éloigné d'attenter à leurs jours, comme le font les Sauvages de l'Amérique, qui en courant dans des bois épais, ne sauroient conduire des vieillards & beaucoup moins des aveugles.

Cet état, où l'on sacrifie, où l'on abandonne les personnes infirmes ou décrépites, est le dernier des états où l'homme puisse être réduit. Mais le Critique, qui voit tous les défordres imaginables parmi les nations civilisées de l'Europe, ne voit aucun défordre chez les Sauvages du nouveau Monde: cependant ce qu'il prend pour la vigueur de leur complexion, est l'effet de leur barbarie & de leur brutalité; ce qu'il prend pour leur force, est précisément leur foiblesse.

CHAPITRE VIII.

Du portrait des Américains.

Le portrait que l'Auteur a donné des Américains, a été fortement attaqué par le Critique, qui semble avoir choisi ce sujet pour déclamer à son aise: il prend même un ton imposant, & cependant il se trompe. Pour démontrer qu'il se trompe, il suffit de mettre sous les yeux du Lecteur le passage suivant.

„J'ai cru reconnoître dans tous les Américains un même fond de caractère. L'insensibilité en fait la

„basse. Je laisse à décider si on la doit honorer du
 „nom d'apathie, ou l'avilir par celui de stupidité.
 „Elle naît sans doute du petit nombre de leurs idées
 „qui ne s'étend pas au-delà de leurs besoins. Glou-
 „tons jusqu'à la voracité, quand ils ont de quoi se sa-
 „tisfaire; sobres, quand la nécessité les y oblige, jus-
 „qu'à se passer de tout sans paroître rien désirer: pu-
 „sillanimes & poltrons jusqu'à l'excès, si l'ivresse ne
 „les transporte pas; ennemis du travail; indifférents
 „à tout motif de gloire, d'honneur ou de reconnois-
 „sance; uniquement occupés de l'objet présent & tou-
 „jours déterminés par lui; sans inquiétude pour l'a-
 „venir, incapables de prévoyance & de réflexion; se
 „livrant, quand rien ne les gêne, à une joye puérole,
 „qu'ils manifestent par des sauts & des éclats de rire
 „immodérés, sans objet & sans dessein: ils passent
 „leur vie sans penser, & ils vieillissent sans sortir de
 „l'enfance, dont ils conservent tous les défauts."

„Si ces reproches ne regardoient que les Indiens
 „de quelques provinces du Pérou, auxquels il ne
 „manque que le nom d'esclaves, on pourroit croire
 „que cette espece d'abrutissement naît de la servile
 „dépendance où ils vivent; l'exemple des Grecs mo-
 „dernes prouvant assez combien l'esclavage est propre
 „à dégrader les hommes. Mais les Indiens des Mis-
 „sions, & les Sauvages qui jouissent de leur liberté,
 „étant pour le moins aussi bornés, pour ne pas dire
 „aussi stupides que les autres, on ne peut voir sans
 „humiliation, combien l'homme abandonné à la sim-
 „ple Nature, privé d'éducation & de société, diffère
 „peu de la bête."

Tels sont les termes de Mr. de la Condamine, dans son *Voyage sur l'Amazone*, pag. 52 & 53.

Comme l'Auteur des *Recherches Philosophiques* n'a rien dit de plus, ni de moins (*) que ce qui est contenu dans cet extrait, je ne conçois pas comment le Critique a pu l'accuser devant une des premières Académies de l'Europe, d'en avoir imposé sans aucune retenue, sans aucun respect quelconque pour la vérité, & d'avoir fait des Indiens occidentaux un portrait qui est tout d'imagination.

Je souhaiterois pouvoir justifier ce procédé, où la bonne foi manque; mais cela est bien difficile. Au reste, l'Auteur se repose sur le témoignage qu'il a à se rendre à lui-même: il fait que plus on lira l'Histoire de l'Amérique, & plus on s'apercevra qu'il n'a point avancé une seule proposition sans en avoir des preuves.

Le Pere Acofta, qui écrivoit près de deux-cents ans avant Mr. de la Condamine, a dépeint le caractère des Sauvages du nouveau Monde par des expressions qui équivalent exactement à celles que cet Académicien a employées.

„Les Américains, dit-il, quoique les uns soient
 „supérieurs aux autres, sont tous en général plongés
 „très-avant dans la barbarie. Rien n'est comparable
 „aux bornes étroites de leur génie, que l'imbécillité
 „de leur jugement. C'est une nation fardide, une
 „nation servile, inconstante, légère par instinct, perfide

(*) Il n'y a qu'à consulter l'ouvrage de Mr. de P. pour se convaincre qu'il a suivi fidèlement le passage qu'on vient de citer, sans s'en écarter en un mot.

„ par caractère, qui ne fait qu'obéir à la force ou aux
 „ impulsions de la crainte, qui n'est susceptible d'au-
 „ cun sentiment de gratitude, qui ne connoît presque
 „ pas l'honneur, & qui ne connoît qu'à peine la pu-
 „ deur.” (*)

Quand un Philosophe & un Missionnaire s'accor-
 dent sur un fait, il faut bien croire qu'ils ont raison.

CHAPITRE IX.

Continuation.

Voyons maintenant le portrait des Américains, tel
 que l'a fait le Critique, qui y confond le physique &
 le moral. Voici ses termes.

„ Les Américains, loin d'être une race d'hommes
 „ dégradée & dégénérée de la nature humaine, ont
 „ tout ce qui caractérise la perfection : belle taille, corps
 „ bien proportionné, aucun bossu, tortu, aveugle,
 „ muet, ou affecté d'autres infirmités, si communes
 „ dans notre Continent; une santé ferme, vigoureu-
 „ se, une vie qui passe ordinairement les bornes de la

(*) *Natio Indorum, & si alii aliis præstant, universa tamen est ab omni ingenuitate alienissima, tota sordida, tota servilis. Ingenio ut plurimum obtuso, judicio perquam imbecilli, inconstans prorsus & lubrica. Moribus infidi, ingrati, metu solum cedere & ei; honoris vix sensum habere, pudoris prope modum nullum. De procur. Ind. Sak. lib. I. pag. 120.*

„ nôtre; un esprit sain, instruit, éclairé & guidé par
 „ une Philosophie vraiment naturelle, & non subordonnée,
 „ comme la nôtre, aux préjugés de l'éducation; une ame
 „ noble, courageuse, un cœur généreux, obligé: que
 „ faut-il de plus à Mr. de P. pour être véritablement
 „ homme? ” (*)

Il n'y a pas ici un mot qui s'accorde avec ce qu'on vient de lire dans Mr. de la Condamine, & cependant Dom Pernety ne nous apprend pas les motifs qui l'ont porté à démentir Mr. de la Condamine d'une façon si formelle. Pourquoi veut-il qu'on le croye sur sa parole, & qu'on refuse toute croyance à un Philosophe qui a séjourné dix ans parmi ces Américains qu'il nous a dépeints tels qu'il les a vus? Je pense que tout homme raisonnable ne balancera point entre ces deux témoignages: on en croira toujours Mr. de la Condamine; quoiqu'en dise le Critique (**), qui n'a été qu'aux isles Malouines où il n'a pas vu des Américains, ces isles n'ayant jamais été habitées.

Je vais examiner les choses plus en détail.

Ces Sauvages, qui ne sont affectés d'aucune infirmité; suivant le Critique, ont néanmoins la Lepre écailleuse, endémique dans le Paraguai & le Tucuman: ils ont le mal de Siam, qui est endémique dans la plupart des provinces méridionales de l'Améri-

(*) *Dissertation sur l'Amérique.* Pag. 198 & 199.

(**) Je suis presque certain que Dom Pernety n'a jamais lu le voyage de Mr. de la Condamine, sans quoi il eût été plus réservé, ou eût parlé tout autrement qu'il n'a fait.

que (*): ils ont le mal vénérien, endémique dans tout le nouveau Monde, son véritable foyer: ils ont le corps tout dépilé, sont insensibles à l'amour, & sujets aux vers dont ils nourrissent différentes espèces dans leurs intestins: la petite vérole fait parmi eux d'horribles ravages, & ils ne sont, comme on le voit, affectés d'aucune indisposition.

On n'a pas trouvé une seule peuplade en Amérique, qui n'eût des Médecins: ce qui est fort singulier; car on s'imagine ordinairement que chaque Sauvage fait se guérir lui-même, comme les Hottentots. On ne sauroit disconvenir que les Autmons, les Jongleurs, les Javas, les Boyés, les Alexis & les Pisies, qui sont les Médecins des Sauvages du nouveau Monde, n'eussent quelques connoissances des simples, & surtout des vénéraires & des sudorifiques qu'ils employent contre le mal vénérien: ils affuroient avoir appris les propriétés de certaines plantes, en observant les animaux malades; mais cela paroît aussi incertain que ce que disoient les Péruviens sur les vertus du *Quinquina*, qui leur avoient été indiquées, à ce qu'ils soutenoient, par des Lions de leur pays, qui pendant leur fièvre alloient écorcher l'arbre du *Quinquina* (**).

(*) C'est une inflammation au fondement, ou plutôt pour parler comme le Médecin Pison, *incendium & corruptio ani cum ulcere depascente, sine vel cum sanguinis fluxu dolorifico*, Hist. Nat. & Med. Indiæ, L. II. Cap. 14.

(**) Le Lion n'est pas sujet, comme on l'a prétendu, à une fièvre éphémère: il est vrai qu'il rugit tous les jours assez régulièrement aux mêmes heures, & c'est sans doute ce rugissement qui a donné lieu à ce qu'on dit de sa fièvre. Comme il mange beaucoup à la fois, il se peut bien qu'il lui sur-

Quoiqu'il en soit, les Médecins sauvages, & ceux mêmes qui savoient le mieux guérir le mal vénérien, n'ont jamais pu découvrir aucun spécifique pour arrêter les progrès de la petite vérole, qui tue tous ceux d'entre les Américains qui ne portent pas d'habits & qui se frottent de différens onguents: ces hommes ayant la peau très-dure & tous les pores bouchés par une couche de graisse, n'éprouvent pas comme les autres une éruption; mais une espece d'effervescence, à cause des efforts que fait la maladie pour trouver une issue. La lepre écailleuse est aussi plus difficile à guérir parmi les Mayetes de la Guiane, qui vont nus, que parmi les Indiens habillés des Missions.

Quant à la *Philosophie* de ces Barbares, elle consiste à maltraiter d'une manière inouïe les femmes, à s'enivrer de chicha, d'eau de vie, de guldivé; à fumer du tabac, à se faire éternellement la guerre, à enlever des chevelures, à tourmenter leurs prisonniers, à manger des hommes, à ne point cultiver la terre par paresse, à se tapir dans des cabanes enfumées. Que le Ciel nous préserve de ces Philosophes-là! Le Critique assure, que leur esprit est instruit & éclairé. Oui, sans doute; puisqu'ils ne savent compter au-delà de leurs doigts, & qu'on ne peut leur apprendre ni à lire, ni à écrire. Il faut abuser étrangement des termes, pour oser mettre en fait que de tels hommes, brutalement poussés par leur instinct animal, ne sachant mo-

vient un frisson lorsqu'il digère. Mais je ne croi pas que ce frisson ait fait découvrir au Puma du Pérou le *Palo de Calendaras*.

dérer ni leur voracité, ni leur insatiable soif des liqueurs spiritueuses, ni leur haine, ni leur vengeance, ont une meilleure Philosophie que les nations policées de l'ancien Continent.

Le Critique assure, dans sa préface, qu'il veut apprécier l'Amérique & les Américains à leur juste valeur. Qui se seroit attendu alors, qu'il soutiendrait, dans le cours de sa dissertation, que les Barbares du nouveau Continent sont des Philosophes supérieurs aux Philosophes de l'Europe? Voilà donc les Américains appréciés à leur juste valeur.

Ce qu'il y a encore de plus singulier, c'est que le Critique ne veut jamais que l'Auteur des *Recherches Philosophiques* parle dans son système. Il lui dit sans cesse: *Vous ne devez pas penser d'après vous-même: vous devez penser comme moi: vous défendez vos opinions, vous devez les quitter, & adopter mes opinions: vous soutenez que les Sauvages de l'Amérique sont en tout inférieurs aux Européens. Et moi je prétends que les Sauvages du nouveau Monde sont très-supérieurs aux peuples de l'Europe; je ne puis le prouver; mais cela n'empêche pas que je n'aye raison, & que je ne vous procure de quoi vous guérir de votre prévention (*)*.

A cela je réponds que l'Auteur n'est pas opiniâtre; mais il n'est pas aussi imbécile: il soutiendra toujours que les nations policées ont un avantage infini sur ces hordes de Sauvages qui errent dans les forêts obscures de l'Amérique, sans arts, sans industrie, sans se connoître eux-mêmes, ni leurs semblables; &

(*) *Dissertation sur l'Amérique.* Pag. 70.

sans avoir une supériorité bien marquée sur les bêtes, comme l'observe Mr. de la Condamine.

J'ai expliqué au Chapitre VII. pourquoi on ne rencontre presque jamais des hommes contrefaits, parmi les peuples véritablement chasseurs & pêcheurs: j'ai aussi parlé du terme de la vie chez les Sauvages; & ce que j'en ai dit, est plus que suffisant pour démontrer à cet égard les erreurs du Critique.

C H A P I T R E X.

*De la dispute entre les Missionnaires par rapport
aux Sauvages du Nord de l'Amérique.*

Dom Pernety parle, en passant, d'une dispute élevée jadis entre les Récollets & les Jésuites, touchant les Sauvages du Nord de l'Amérique; mais il n'a point été informé de ce démêlé, & n'en a su que ce qu'en dit la Hontan. Or voici de quoi il étoit question.

Les Missions du Canada furent d'abord confiées aux Récollets François, qui firent de petits établissemens dans l'endroit où est de nos jours Québec: ils en firent aussi à Tadoussac & chez les Hurons. Ensuite ils catéchifèrent de leur mieux les Sauvages, & en baptisèrent quelques-uns; mais ils apperçurent bien-tôt que ces hommes étoient si abrutis qu'on les catéchifoisit en vain, & qu'en vain on les baptisoit. Cela les engagea à écrire à la Sorbonne, afin de la con-

sûlter sur la conduite qu'il falloit tenir: ils demandèrent surtout s'il convenoit d'administrer le Baptême à des Sauvages, doués de si peu de conception qu'on ne pouvoit leur faire retenir, & bien moins comprendre les principaux points de la Religion. La Sorbonne répondit qu'on ne devoit conférer le Baptême qu'à ceux d'entre les Américains qui paroïtroient être aussi instruits qu'on peut en toute rigueur l'exiger d'un néophyte en âge de discrétion. En conséquence de cet ordre, les Récollets continuèrent à prêcher du matin au soir, ennuyèrent les Hurons, & ne firent aucun progrès: cela les détermina à appeler à leur secours quelques Jésuites, qui n'eurent pas plutôt mis le pied dans la nouvelle France, qu'ils formèrent le projet d'en chasser, avant tout, les Récollets; & ils y réussirent par le crédit de Mr. de Lauzon, Surintendant & Président de la Compagnie du commerce du Canada, qui défendit aux Franciscains d'y retourner sous peine d'être châtiés: ils lui intenterent un procès; mais ils le perdirent & dûrent encore payer les fraix.

Dès que les Jésuites se virent possesseurs paisibles de la nouvelle France, ils publièrent, selon leur coutume, des *Lettres Edifiantes*, dans lesquelles ils soutinrent que les Récollets n'y entendoient rien, & qu'ils avoient eu grand tort d'affurer que les Sauvages manquoient d'esprit: ils les dépeignirent comme des hommes remplis d'un rare jugement, & dont la conversion étoit extrêmement facile. Enfin, un jour ils firent imprimer une Brochure à Bourdeaux, par laquelle ils féliciterent Louis XIV, de ce que, sous son très-glo-

rieux règne, le Ciel avoit daigné, par le ministère des Jésuites, convertir tous les Sauvages de la nouvelle France, sans même excepter les Assénipois. Cette nouvelle étonna beaucoup Messieurs des Missions étrangères, & surtout les Récollets, qui commencèrent alors à entamer la dispute dont il est question, & ne cessèrent de répéter qu'on en imposoit au Roi & au public. On chargea des personnes instruites de prendre des informations sur les lieux, & voici ce qui fut constaté. On prouva que les Jésuites, suivant une conduite entièrement opposée à celle de leurs prédécesseurs, commençoient par baptiser, sans s'informer de la capacité des néophytes: on prouva, que parmi tous les Sauvages de ce pays, il n'y en avoit aucun qui ne se laissât très-volontiers baptiser dix fois par jour pour un verre d'eau de vie & une pincée de vermillon: on prouva que de tous les prétendus convertis aucun ne savoit le moindre mot de la Religion Chrétienne.

On assure que Louis XIV. fut fort irrité: mais ce que qu'il y a de certain, c'est qu'on arrêta les exemplaires de la brochure, & qu'on défendit inutilement aux Jésuites d'en publier de pareilles à l'avenir. Ces Religieux étoient fort conséquents, & entendoient leurs véritables intérêts: car s'ils avoient avoué, comme les Récollets, que les Sauvages avoient trop peu d'esprit pour comprendre le catéchisme; on leur auroit dit: que faites-vous donc en Amérique? Quand ce grand prétexte des conversions n'a pas guidé les Jésuites, qui ont donné des relations particulières de quelques provinces de l'Amérique, ils ont dépeint les Sauvages

comme les plus stupides des hommes: il n'y a qu'à voir ce que le Pere Charlevoix rapporte des anciens habitans de St. Domingue, auxquels il refuse presque le titre d'hommes. En effet, tous ces insulaires avoient autant d'esprit & de conception que les Caraïbes, qui vendent le matin leur lit, & qui en sont très-fâchés le soir; ce sont des Philosophes, selon le Critique.

Quand les Anglois se sont emparés du Canada, ils ont vu clairement que les Missionnaires Franciscains ont agi de bonne foi, & que les Sauvages y étoient aussi peu convertis que du temps de Verrazan & de Jacques Cartier: on suppose que ce qu'ils nomment le *Manitou Messou*, a quelque rapport à ce qu'ils ont ouï conter du Messie, & que tout leur Christianisme se borne là.

Le Critique assure que les dogmes religieux de ces Sauvages du Canada, sont les mêmes que ceux des Gentous ou des Bramines. Cela prouve évidemment qu'il n'a point eu la moindre connoissance de la religion des Bramines: ceux qui ont lû la traduction du *Vedam*, à laquelle Baldeüs a travaillé pendant trente ans, dans l'isle de Ceylon, & ceux surtout qui connoissent le précieux fragment qu'on vient de publier du *Shastah de Bramah*, seront bien étonnés que le Critique ait avancé une pareille proposition. On n'a point trouvé parmi tous les peuples Américains, la moindre trace de cet Etre à trois attributs, nommés *Bramah, Bistnoo & Sieb*, sur lequel a toujours été fondée la théologie des Bramines: cela étoit ainsi avant Pythagore: cela étoit ainsi lorsqu'il entreprit son

voyage aux Indes : cela étoit ainsi du temps d'Apollonius, & est encore ainsi de nos jours. (*) Quoique les compilateurs du *Vedam* aient fait, comme on le fait à n'en pas douter, de grands changements au *Shastah*, ils n'ont jamais porté aucune atteinte à ce dogme. Le Critique, n'ayant rien examiné, rien approfondi, parle du *grand esprit* des Sauvages du Canada d'après la Hontan : cependant ce *grand esprit* est un Manitou, un être bizarre dont les Sauvages n'ont aucune idée claire ; ainsi ils ont été bien éloignés d'en donner une notion, ni à la Hontan, ni à aucun voyageur : tantôt ils disent que ce Manitou, ou cet Atahocan, est dans une peau de castor, tantôt dans une peau de marte, & ils paroissent adorer les fourrures de ces animaux. On peut aisément insérer dans une relation, des raisonnemens sur la théologie des Iroquois ; mais on y distingue d'abord les idées & les préjugés du raisonneur, & non les idées des Sauvages, qui étant tombés dans le dernier abrutissement ne peuvent pas même s'expliquer sur de pareilles matières, faute d'avoir des mots abstraits pour désigner les êtres métaphysiques. Il n'en est pas ainsi d'un peuple très-anciennement policé, tel que les Gentous, qui ont des livres qui nous sont connus, & dont nous pouvons juger sans raisonner. Le lecteur ne sera peut-être point fâché que je prenne la liberté de mettre sous ses yeux un article du *Shastah* original, & tel qu'il étoit avant que d'avoir été corrompu par les Au-

(*) *Bramah*, *Bistnoo* & *Sieb* signifient la puissance de créer, celle de conserver & celle de détruire.

teurs du *Vedam*. Il est question du grand Etre à trois attributs.

„ Cet Etre est Dieu — Dieu est un — Créateur
 „ de tout ce qui existe. — Dieu ressemble à une spher-
 „ re parfaite qui n'a ni fin, ni commencement. —
 „ Dieu regle & gouverne tout ce qui est créé, par une
 „ Providence générale qui résulte de principes fixes &
 „ déterminés. — Tu ne chercheras point à connoître
 „ la nature, ni l'essence de l'Eternel, ni par quelles
 „ loix il gouverne le Monde. — Une pareille recher-
 „ che est vaine & criminelle. — Il doit te suffire de
 „ voir ses ouvrages jour par jour, nuit par nuit, sa
 „ sagesse, sa puissance & sa miséricorde. — Profites-
 „ en.” — (*)

Mr. Holwell, qui vient de nous procurer une traduction du *Shastah*, observe très-bien que cette définition de l'Etre Suprême est à la fois simple, sublime & comparable à tout ce qu'on trouve sur ce sujet dans les codes religieux des plus anciennes nations de l'Asie; mais en vérité, ce n'est pas parmi les Sauvages de l'Amérique qu'il faut aller chercher des notions sur la Divinité, qu'on puisse mettre en parallèle avec l'ancien culte des Bramines, ou des Parsis dont Mr. Anquetil vient de traduire les livres Zends.

J'ai observé que le Critique ne cesse de faire dans son stile affecté & précieux (**), des déclamations

(*) *Evénements historiques, relatifs au Bengale, & à l'Indostan*, par J. Z. Holwell. T. II. p. 38. Paris 1768.

(**) On pourra juger de la manière d'écrire du Critique, par le passage suivant. „ Dans notre Continent, la beauté riante de la terre est l'effet, non d'une Nature empressée,

mille fois répétées contre les sciences, les arts, les richesses, les commodités & le luxe des peuples civilisés: il a sans doute prévu qu'on ne se donneroit point la peine de réfuter de tels paradoxes, qui n'ont pas même le mérite de la nouveauté. On a vu paroître en Europe plusieurs misantropes, qui se sont déclarés hautement en faveur de la vie sauvage contre l'état social, & cependant ils sont restés dans l'état social; tandis que pour être conséquents, & pour justifier leurs principes par leur conduite, ils devoient aller vivre dans les bois, & se faire Hurons; mais il est plus aisé de mal raisonner & d'être en contradiction avec soi-même que de se faire Huron. Il est vrai qu'on a vu, depuis quelques années, un homme, qui ayant été persécuté par les moines à cause de ses opinions & de son héritage, prit le parti de quitter l'Europe, & d'aller vivre avec les Iroquois & comme les Iroquois: il resta assez longtemps parmi eux, & revint enfin à l'occasion de la dernière guerre; mais il avoit perdu l'esprit, & l'avoit perdu tellement qu'on a été obligé de l'enfermer. La même chose arriva, comme nous l'apprend Mr. Chevreau, au Mathématicien Martial, qui

„comme en Amérique, de satisfaire les desirs de ses enfants;
 „mais d'une Nature forcée de rire d'une grimace convulsive
 „dont notre orgueil & notre amour propre ont seu nous ap-
 „prendre à nous contenter, qui plus est à la trouver belle.

„Ce ne sont pas ces hommes vêtus d'or & de pourpre;
 „dont l'indolence mollement étendue sur le duvet nargue les
 „injures de l'air sous des lambris d'or & d'azur; qui n'ou-
 „vrent les yeux que pour être éblouis &c. &c.” Pag. 16.

Ceux qui aiment le *Phœbus*, seront sans doute très-con-
 tents de se stile-là.

Qui Bavium non odit, amict tua carmina, Mævi.

trouvant le séjour de Paris trop bruyant pour pouvoir y cultiver la géométrie, partit pour le Canada: à son retour il avoit tout oublié, & paroïssoit être devenu imbécile, pour avoir vécu pendant cinq ans chez les Sauvages.

CHAPITRE XI.

De la lâcheté des Américains.

Ce n'est point seulement d'après le témoignage des voyageurs, mais d'après les événements mêmes, qu'on a dit, dans les *Recherches Philosophiques*, que les Américains se sont très-mal défendus contre les usurpateurs de leur pays, & qu'ils n'ont jamais donné des preuves de courage, dans ces temps malheureux; où ils en avoient si besoin.

Le Critique, pour n'être d'accord en rien avec l'Auteur, assure que les Américains ont toujours été & sont encore extrêmement braves. S'il avoit lu plus attentivement l'histoire, il eût sans doute été mieux instruit de la façon dont s'est exécutée la conquête des Espagnols, qui ont envahi, aux Indes occidentales, tous les pays qu'ils ont voulu envahir, & cela avec des armées si peu nombreuses qu'on en est étonné: aussi Mr. de Montelquieu observe-t-il qu'il n'y a point de petit Prince en Europe, qui n'eût pu conquérir l'Amérique; puisque l'Espagne, totalement épuisée d'ar-

gent, n'y envoya pas plus de forces que le moindre Prince y en eût pu envoyer. Le Critique se trompe ouvertement, lorsqu'il dit que les Espagnols furent reçus au nouveau Monde comme des amis, qu'on combla de présents, & auxquels on ne résista pas. L'Empereur du Pérou assembla contre eux toutes ses forces, & on étoit si peu résolu, dans son armée, à recevoir le voleur Pizarre, que la plupart des officiers affurèrent qu'ils feroient les Européens prisonniers de guerre, & que, s'ils ne vouloient pas se rendre, on les exterminerait. Un Gouverneur Indien, dit Zarate, avoit envoyé dire à Atabaliba que non seulement le nombre des Espagnols étoit fort petit; mais encore qu'ils étoient si paresseux, si effeminés & si lâches, qu'ils ne pouvoient marcher tant soit peu à pied, sans se laisser, c'est pourquoi ils montoient sur de grandes brebis qu'ils nommoient des chevaux. (*)

Quand il fallut combattre, les Péruviens ne montrèrent aucune ombre de courage, & on n'a jamais vu dans le Monde entier des hommes plus poltrons. Pizarre crut si peu qu'on devoit employer les armes à feu pour détruire cette race pusillanime, qu'il descendit de cheval, jetta son mousquet, & entra l'épée à la main lui seul dans l'armée ennemie, où il se faisit de l'Empereur, environné de plus de quarante mille hommes, qu'on chassa & qu'on massacra comme des bêtes. (**)

(*) Histoire de la conquête du Pérou. Lib. II. Chap. 5.

(**) Garcilasso assigne cinq causes qui, selon lui, ont rendu la conquête du Pérou si facile qu'on a peine à le croire.

Le Pérou étant un pays de montagnes, où il faut continuellement marcher & tourner par des gorges & des défilés; où il faut sans cesse passer & repasser des rivières & des torrents dont les bords sont fort escarpés & presque coupés à plomb; on assure que quatre ou cinq-mille hommes peuvent y défendre le centre du pays contre l'armée la plus nombreuse: la lâcheté des Péruviens est donc d'autant plus remarquable, qu'il leur eût été très-aisé de disputer ce terrain qu'ils connoissoient, contre quelques brigands qui ne le connoissoient point.

Que les femmes Américaines se soient partout déclarées en faveur des Européens contre leur propre nation (*), c'est sans doute un fait bien étonnant; mais la manière horrible dont ces Américains traitoient leurs femmes, avoit produit cette invincible aversion qu'elles avoient pour leurs compatriotes, & ce sincère attachement qu'elles montrèrent aux Espagnols, en qui elles crurent trouver des libéra-

1. Huayna Capac avoit prédit qu'il arriveroit un jour des hommes barbus dont la religion vaudroit mieux que celle des Péruviens. 2. La ressemblance que les Péruviens remarquèrent entre les Espagnols & leur Dieu Viracocha. 3. Les armes à feu. 4. Les chevaux. 5. Les cruautés d'Atabaliba. *Histoire des guerres civiles des Espagnols aux Indes. Traduction de Baudouin.*

On peut dire que la prédiction de Huayna est une fable; on peut dire encore que la ressemblance entre les Espagnols & le Dieu Viracocha étoit une chimère, & que les cruautés d'Atabaliba sont des faussetés, inventées par les Espagnols, pour rendre odieux un Prince qu'ils ont si inhumainement traité.

(*) Voyez les *Recherches Philosophiques*. T. I. p. 77. 78. & T. II. p. 201. & 202.

teurs, qui feroient cesser une tyrannie qui révoltoit la Nature.

La conquête du Pérou n'étoit pas encore entièrement achevée, lorsqu'il se répandit un esprit de vertige sur les conquérants: leurs haines & leurs jalousies, qu'ils avoient su cacher jusqu'alors aux yeux du peuple vaincu, éclatèrent; & on vit les Espagnols livrer bataille aux Espagnols à Chapas, près de Quito, aux salines à Guarina, à Xaquixaquana, & cela dans un pays à peine conquis. Si les Péruviens, échappés aux défaites, avoient eu la moindre bravoure, ils eussent sans peine massacré, pendant cette horrible discorde, jusqu'au dernier des Castillans: mais ces hommes, aussi foibles qu'abrutis, allèrent se faire eux-mêmes goujats, ou espions dans les petites armées Espagnoles, occupées à s'entredétruire avec une fureur & un acharnement dont il n'y a point d'exemple dans l'histoire; & le Pérou resta à l'Espagne.

Cortez en pénétrant dans le Mexique, à la tête de quatre-cents hommes, fit égorger plus de quarante-mille Américains, qui voulurent lui résister à Pontoncha & à Tlascala: le bruit de ces victoires, ou plutôt de ces massacres, épouvanta tellement l'Empereur Montézuma, que, dans la consternation générale, il perdit jusqu'à l'espoir de pouvoir vaincre, & se laissa mettre aux arrêts comme un enfant: pour être délivré, il se démit de tous ses États, reconnut le Roi d'Espagne pour son Souverain, & calma, autant qu'il put, ceux d'entre ses sujets qui paroissent vouloir se révolter contre les Espagnols. Cette démarche n'étoit-elle donc point celle d'un Prince incapable de penser en homme.

Enfin, quelle qu'ait été la dépopulation de l'Amérique au quinzième siècle, il est certain que, si l'on y avoit trouvé des peuples vaillants & belliqueux, on n'eût pu en si peu d'années, soumettre une moitié du Monde, & former des établissemens depuis la baie de Hudson jusqu'à l'isle de Chiloe.

Ceux, qui n'attribuent la rapidité des conquêtes aux Indes Occidentales, qu'à la qualité des armes qu'employeroient les peuples de l'Europe, se trompent sans doute; puisque les Romains n'ont jamais pu subjuguier entièrement la Germanie, quoique les Germains fussent presque tout nus: ils n'avoient pas de cuirasse, ils n'avoient pas de casque, ils n'avoient pas d'épée: le fer étoit si extrêmement rare dans tout leur pays, qu'il ne suffisoit point pour faire des pointes à la plupart des javelots: leurs mauvais boucliers de cuir ou d'osiers tressés, n'étoient point à l'épreuve du trait. Cependant ces hommes-là soutenus uniquement par leur bravoure, combattirent souvent avec avantage contre des Soldats casqués, cuirassés, & munis d'instrumens aussi terribles que l'étoit le *pilum* de l'infanterie Romaine.

On n'a jamais pu, avec les armes à feu, exécuter la conquête de l'intérieur de l'Afrique; quoique les Européens l'ayent tenté tant de fois & avec tant d'acharnement. Cependant les habitans de ces contrées avoient aussi peu de connoissance de la poudre à canon, lorsqu'on les attaqua pour la première fois, que les Américains lorsqu'on les attaqua pour la première fois: aussi les Espagnols ne faisoient-ils aucun cas de leur artillerie, en comparaison de leurs chiens, qui

n'ont été arrêtés, ni repoussés dans aucune action; parccqu'on n'a pas rencontré un Indien, qui eût assez de bravoure pour terrasser ces animaux; ils les tuoient quelquefois de loin avec des flèches; mais quand ils se laissoient atteindre, ils étoient indubitablement déchirés; n'ayant point d'habits, chaque morsure leur faisoit une playe, & n'osant empoigner les dogues, ils leur prètoient la gorge. La mode qu'avoient alors les Espagnols & tous les Européens en général, de laisser croître leur barbe, eût seule suffi pour faciliter la conquête de l'Amérique: car les Indiens ne pouvoient supporter la vue ni des hommes barbus, ni des chiens, ni des chevaux. On a été plus de quarante ans au Pérou sans pouvoir, ni par menaces ni par promesses, engager les Péruviens à ferrer les chevaux: ils n'osoient les approcher de cinquante pas, & plusieurs tomboient en foiblesse en les voyant de loin. Les Romains furent sans doute un peu éffrayés par les premiers Eléphants qu'ils virent pendant la guerre de Pyrrhus: ces animaux leur étoient si inconnus, qu'ils en ignoroient jusqu'au nom; & ils les prirent pour une espece particuliere de bœufs (*); mais ils revinrent bientôt de cette frayeur, & les combattirent de pied ferme: tandis que les Américains, longtemps après que la conquête de leur pays fut achevée, conti-

(*) Dans la plus ancienne inscription qu'on conserve à Rome, & qui est celle de la colonne rostrale de Duillius, on nomme encore les Eléphants, *Boves Lucas*. Jamais aucun antiquaire n'eût soupçonné que cela signiñoit des Eléphants, si heureusement Pline ne nous avoit instruits là-dessus. Voyez les *Annales Romaines de Pighius sur le consulat de Duillius*.

nerent à avoir une peur horrible des chevaux qu'ils avoient d'abord pris pour des moutons. Que seroit-ce donc si ces hommes-là avoient été attaqués avec des Eléphants?

Pour diminuer tout le merveilleux de ces événements, le Critique dit que les Sauvages du Canada ont, pendant la dernière guerre, battu les Anglois. Mais les Anglois n'ont-ils donc pas conquis le Canada, & malgré ces Sauvages, & malgré les François? Y a-t-il un seul Iroquois, qui ose aujourd'hui tirer un coup de fusil sans la permission du Gouverneur de Québec? Non sans doute: que peut donc servir une pareille objection? Voilà ce que je ne conçois point. D'ailleurs, la défaite du Général Braddock fut l'effet de son trop d'ardeur; il se renferma dans un terrain qu'il ne connoissoit pas assez, & d'où il ne put se dégager.

On fait que l'infériorité des François, dans cette guerre, provenoit de ce qu'ils avoient dans leurs troupes beaucoup de Sauvages & beaucoup d'hommes nés en Amérique: tandis que les Anglois employèrent, outre les *Rangers*, des troupes levées en Europe, qui auront une supériorité décidée sur les Créoles, aussi longtemps que continuera la dégénération dans l'espece humaine au nouveau Monde, comme on a pu assez le comprendre par l'extrait que j'ai donné de l'Histoire de la Pensilvanie. Il est vrai qu'il y a de certains cantons de l'Amérique méridionale, où l'air est infiniment plus contraire aux Européens nouvellement débarqués qu'aux habitants. On en a eu un exemple lors de la prise de Carthagene des Indes par Mr. de Pointis: il enleva cette place sans aucun effort; mais le

mauvais air lui tua tant de monde, que s'il ne s'étoit, pour ainsi dire, sauvé, il ne lui seroit pas resté un homme. Les maladies firent aussi presque échouer l'entreprise de Cromwel sur la Jamaïque; & on a vu ce qui est arrivé de nos jours aux Anglois dans l'isle de Cuba, au point qu'on est étonné que des troupes frappées par de si terribles fléaux, ayent pu prendre la Havane.

Il y a sans doute, dans le sein des plus vastes forêts de l'Amérique & dans les stériles rochers du Chili, de petites peuplades qu'on ne connoît point, ou dont on n'exige aucun tribut. Qui voudroit se mettre en devoir d'aller subjuguier des Sauvages qui ont à peine des cabanes, & qui ne payeroient pas les fraix qu'il faudroit faire pour les battre? Leur misère profonde les met à l'abri de la servitude, dont leur bravoure ne sauroit les garantir. D'ailleurs, les Européens ont tant de terrain dans ce pays, que loin d'en desirer aujourd'hui davantage, ils ne sauroient faire valoir la milliême partie de celui qu'ils occupent.

Si dans le Nord les Sauvages ont quelquefois inquiété les colonies, c'est qu'ils faisoient de nuit des incursions, & mettoient le feu aux maisons des planteurs qui, ayant bâti dans les campagnes souvent à deux ou trois lieues les uns des autres, ne pouvoient se secourir mutuellement, ni arrêter ces incendiaires. Dès qu'on a rapproché les habitations, en conséquence des loix faites à ce sujet (*), la sécurité a beau-

(*) Dans la Virginie on a eu beaucoup de peine à rassembler les planteurs dispersés: la plupart le sont encore aujourd'hui

coup
impu
les S
le fe
parv
fom
des c
nem
plus
nem
rible
qui
Ang
corp
avois
cout
velu
sou
cach
pou
(
foier
guer
néan
Sauv
—
d'hui
des C
ère p
ne p
de m
dirai

coup augmenté; & ce fut sans doute par une grande imprudence, qu'on laissa un jour tellement approcher les Sauvages de la ville de Montréal, qu'ils y mirent le feu & la réduisirent en cendres. Quand ils sont parvenus à allumer une ferme, ou un fortin, ils assomment ceux qui se sauvent des flammes, & exercent des cruautés inouïes: ces Barbares ne seroient certainement pas si atroces, ni si vindicatifs, s'ils avoient plus de courage; mais ils boivent le sang de leurs ennemis, & les déchirent en lambeaux. C'est cet horrible traitement qu'ils font essuyer à leurs prisonniers, qui a souvent fait pâlir & reculer d'effroi les troupes Angloises au milieu des bois, lorsqu'on trouvoit le corps de quelqu'Européen égaré, que les Sauvages avoient mutilé & découpé avec leurs scalpels & leurs couteaux à balafres: après avoir enlevé toute la chevelure avec la peau du front, ils emportent aussi fort souvent le crâne, & fuyent si promptement & vont se cacher si loin, que la difficulté est de les atteindre pour les punir.

Quoique ces Barbares du Nord de l'Amérique ne soient rien moins que braves, quoiqu'ils fassent la guerre en se cachant, le Chevalier des Marchais assure néanmoins qu'ils sont des héros en comparaison des Sauvages qui habitent entre les Tropiques. En effet,

d'hui. On a observé que plus on rapprochoit les habitations des Colons, & plus la population augmentoit; cet effet paroît être produit par le feu qui, dans une seule habitation isolée, ne peut influer sur l'air; mais les foyers d'un grand nombre de maisons rapprochées peuvent corriger l'air, comme je le dirai dans la suite.

qu'on considère l'état où les Jésuites avoient réduit les Indiens de leurs Missions, & qu'on juge de la bravoure de ces Indiens par celle de leurs conquérants : ces Religieux ne sont pas les seuls qui ayent subjugué de la sorte des peuplades entières ; les Dominicains & beaucoup d'autres moines, attirés dans ces contrées par la soif des richesses, en ont fait tout autant : si les Américains avoient donc eu quelque espece de courage, ils ne seroient jamais tombés sous la domination de ces hommes, qui ont tant de force pour opprimer, & qui n'en ont aucune pour vaincre.

CHAPITRE XII.

De l'état de l'Amérique au moment de la découverte, & de son état actuel.

Il ne faut point confondre les époques, ni juger du siècle de Henri l'Oiseleur par le siècle de Louis XIV. Le Critique confond à chaque instant l'état de l'Amérique telle qu'elle étoit en 1492, avec l'état où elle étoit en 1767. Cette première faute l'a conduit à une infinité d'autres.

Au temps de la découverte du nouveau Monde, on n'y voyoit que des forêts : aujourd'hui il y a sans doute des terres cultivées ; mais elles le sont par des Africains & des Européens. Le terrain exploité est au terrain non exploité comme deux-mille font à

deux millions; & cependant on peut dire qu'aucun pays n'a éprouvé de si grands changements en un semblable laps de temps.

Le Critique a-t-il donc expliqué pourquoi l'Amérique, à l'arrivée des Espagnols, étoit une vaste solitude; pourquoi l'espece humaine y étoit si foible; si peu répandue, qu'on a traversé des forêts de deux à trois-cents lieues sans rencontrer un homme? Non certainement, il ne l'a point expliqué, & c'est pourtant là le point de la difficulté. Comme l'Auteur des *Recherches Philosophiques* a tenté de résoudre cette difficulté, il devoit absolument faire connoître la situation où Colomb & Vespuce trouverent le nouveau Monde sur la fin du quinzième siècle: il devoit donc parler de cette époque, & non d'une autre; mais le Critique, ayant entièrement changé l'état de la question, a par là tellement obscurci ses propres idées, que souvent on ne comprend pas du tout ce qu'il a voulu dire. Quand il parle des végétaux & des arbres transplantés, il ne s'informe pas s'ils ont toujours réussi comme ils réussissent aujourd'hui dans un terrain cultivé depuis près de trois-cents ans. Cependant le lecteur conçoit aisément qu'il en est des plantes comme des animaux & des hommes: la mortalité, qui étoit d'abord très-grande parmi les enfants créoles, a sensiblement diminué. Le mal vénérien, si horrible, si destructif dans son origine, s'est beaucoup mitigé, & Mr. Astruc croit qu'il est presque parvenu à son dernier période: si cette maladie avoit conservé sa première violence & ses premiers symptômes, si elle avoit résisté au temps, ou l'Europe se seroit dépeuplée, ou il auroit fallu se

résoudre à ne plus aller en Amérique: car chaque voyageur rapportant sans cesse de nouveaux germes pris dans le foyer de cette épidémie, on auroit vu disparaître de dessus notre Continent des nations entières. J'attribue au changement du climat du nouveau Monde, l'affoiblissement de la peste qui en sortit au quinziesme siècle, & que Margarita & le moine Buellie de l'ordre de Benoît en rapportèrent les premiers en Espagne.

En Amérique, la culture a opéré bien des changements dont je parlerai beaucoup dans les chapitres suivans.

L'observation d'Oviédo sur les arbres à noyau, a été faite du temps d'Oviédo, & elle est fort juste: aussi y a-t-il encore bien des endroits aux Indes occidentales, où les oliviers croissent sans qu'on y puisse extraire de l'huile des olives: il y a encore des provinces entières, comme la Pensilvanie, où l'on ne peut élever des pruniers. Quant à la vigne, on n'a encore pu nulle-part la faire prospérer, comme je le dirai dans la suite. Plus les colons travailleront, & plus ils forceront la Nature: dans la plupart des établissemens on a détruit de plus en plus les insectes: il est vrai qu'on n'y a point si bien réussi dans d'autres; car au Bresil les fourmis continuent les ravages, ainsi que les vers fabivores dans les possessions Angloises (*), les Kakerlaques à Surinam, & les crapauds

(*) C'est le *Bruchus Americae septentrionalis*. Il n'existe pas dans notre Continent; mais un malheur singulier a manqué de le transplanter en Europe.

à Porto-belo. Tout ceci est encore vrai par rapport aux serpents, dont on a éclairci toutes les espèces, en leur faisant une guerre continuelle, ainsi qu'aux bêtes féroces. Tout ceci est encore vrai par rapport aux eaux fluviales, qui deviennent plus saines, à mesure que le travail des hommes force les rivières à couler dans un lit plus étroit, & sur un terrain moins ombragé d'arbres: alors ces eaux plus exposées aux rayons du soleil, & plus battues par la rapidité du courant, acquièrent plus de légèreté; nourrissent moins d'insectes; dont les œufs sont entraînés; & ne forment plus des marais sur des rives, qui se dessèchent à proportion que le lit ou le bassin se creuse. Mr. Linnæus a très-bien observé que, dans tous les pays incultes & sauvages, les rivières sont, respectivement au volume d'eau, beaucoup plus larges, que dans les régions habitées depuis longtemps par des peuples policés. Je rapporterai dans l'instant une observation de Mr. Bertrand, qui confirme celle-là.

L'Amérique étoit un pays extrêmement sauvage, où il y avoit beaucoup à faire, & les Européens ont déjà beaucoup fait en abattant les forêts: par là les marécages ont commencé à avoir une évaporation que l'air, trop intercepté dans les bois, ne pouvoit y produire.

Il n'y a qu'à jeter un coup d'œil sur les Auteurs que le Critique cite dans sa Dissertation, pour se convaincre que ce n'est pas dans de tels livres qu'il a pu puiser des connoissances sur l'ancien état de l'Amérique: tandis que l'Auteur des *Recherches Philosophiques* a tâché de s'instruire en lisant ce qui a été écrit

depuis Pierre d'Angleria & Vespuce, jusqu'à nos jours; mais, dit le Critique, il a fait ses lectures rapidement & en se jouant. A cela je lui réponds qu'on n'est pas soupçonné de s'être trop hâté, quand on a employé neuf ans à faire deux petits volumes. En vérité, de pareilles imputations, hazardées par quelqu'un qui a écrit une brochure en trois heures, paroissent extrêmement déplacées.

Je vais continuer à examiner les choses.

CHAPITRE XIII.

Du Climat de l'Amérique.

Quand le Critique parle du climat de l'Amérique, d'où le mal vénérien s'est répandu sur l'Europe & le reste du Monde connu, il tombe toujours dans la même faute, parcequ'il confond toujours les époques.

On a observé, dans les colonies Angloises, que l'air s'est beaucoup purifié depuis environ cent ans, tant par les défrichements que par les coupes de bois: ainsi le climat de ces provinces tel qu'il est aujourd'hui, n'est pas le climat de ces provinces tel qu'il étoit au moment de la découverte. Il faut donc bien distinguer ces choses, sans quoi on ne pourroit jamais se faire des idées claires là-dessus.

L'air de cette partie du Pérou, qui est la plus voisine de la ligne équinoxiale, n'est plus si funeste que du temps de Zarate, qui en donne une description ef-

frayante. *Les peuples, dit-il, qui habitent sous l'équateur & aux environs, ont le visage bazané ; ils parlent de la gorge ; ils sont fort adonnés au péché contre nature, c'est pourquoi ils maltraitent leurs femmes, & en font peu de cas ; ils se coupent les cheveux, & se font des couronnes à la tête à peu près comme les moines. Ce pays est fort chaud & fort mal sain : on y est particulièrement sujet à de certaines verrues, ou especes de froncles fort malins & fort dangereux, qui viennent au visage & dans les autres parties du corps ; ils ont des racines fort profondes & sont plus à craindre que la petite vérole, & presque autant que des charbons de peste (*)*.

Ces froncles, dont parle ici l'Auteur Espagnol, n'étoient que les effets du mal vénérien qui, au commencement de sa transplantation en Europe, y produisit exactement les mêmes symptômes, comme on peut le voir par un passage du Poëte le Maire, qui le premier fit des vers François sur ce fléau, comme Fracastor en composa ensuite en Latin sur le même sujet. Voici quelques-uns de ces vers de le Maire.

Mais à la fin quand le venin fut meur,
 Il leur naïssoit de gros boutons sans fleur,
 Si trez hideulz, si laits & si énormes,
 Qu'on ne vit onc visaiges si difformes ;
 N'onc ne receut si trez mortelle injure.
 Nature humaine en sa belle figure :
 Au front, au col, au menton & au nez
 Onc ne vit-on tant de gents boutonnez.

(*) Liv. I. Chapitre 4.

Ne ne sceut onc lui bailler propre nom,
 Nul médecin, tant eut-il de renom.
 L'ung la voulut *Sahafati* nommer
 En Arabic; l'autre a pu estimer
 Qu'on la doit dire en Latin *Mentagra*;
 Mais le commun, quand il la rencontra,
 La nommoit *Gorre* ou la *Vérole grosse*,
 Qui n'épargnoit ne couronne, ne crosse.

Et dit-on plus que la puissante armée
 Des fors François à grant peine & souffrance
 En Naples l'ont conquise & mise en France. (*)

Telle étoit dans son origine cette maladie affreuse,
 qui se répandit de l'Amérique sur l'ancien Continent.

Dans les isles & en général dans toutes les provinces du nouveau Monde les plus fréquentées par les Européens, le labour, les abattis, le faignement des marais, les grands chemins, le feu des habitations ont plus ou moins changé la constitution de l'air: il faut néanmoins excepter de certains cantons, où l'on n'a pu corriger sensiblement la malignité du climat; & cela est vrai par rapport à l'isthme de Panama, & surtout par rapport au terrain où sont situés Carthagene & Porto-belo: j'ai comparé une description de ce pays, publiée en 1530, avec une autre publiée en 1752, & je puis assurer qu'on y trouve précisément

(*) Voyez les *Contes de Cupido & d'Atropos*. Il est possible que cette facétie de le Maire a fourni à Fracastor l'idée de son beau Poème intitulé *Syphilis*.

les mêmes symptômes dans les habitants, les mêmes maladies endémiques; la même quantité de crapauds qui y désolent les maisons, comme cela arrive aussi quelquefois en Ukraine; enfin, des eaux aussi peu salubres qu'on y en avoit il y a plus de 200 ans. L'air de Porto-belo est le plus mal sain qu'on connoisse dans le Monde, & surtout pour les étrangers: quand la grande foire s'y tenoit encore, il y mourroit toujours, dit Thomas Gage, six-cents hommes en quinze jours. J'avoue que cet exemple est unique, & si l'on n'avoit pas mieux réussi dans les autres parties de l'Amérique à purifier le climat, il seroit insupportable aux Européens; qui ne laissent pas de souffrir encore beaucoup à la Jamaïque, à la Barbade, à Surinam & dans plusieurs autres établissemens.

CHAPITRE XIV.

*Du degré du froid plus grand dans le nouveau
Continent que dans l'ancien.*

On a cité, dans les *Recherches Philosophiques*, les expériences faites au thermometre dans les deux Continents, par lesquelles il est avéré qu'il fait plus froid en Amérique, que dans l'ancien Monde sous les mêmes latitudes. Le Critique, qui ne cite absolument aucune expérience dans toute sa Dissertation, révoque ces

observations en doute, & accuse l'Auteur de n'avoir su ce qu'il disoit. (*)

En vérité, on est étonné que ce Critique n'ait pas été mieux instruit sur un phénomène généralement reconnu, & qu'on enseigne aux enfants en Géographie: s'il n'a pas daigné consulter des livres, il n'avoit qu'à ouvrir son almanach, & il eût trouvé, dans celui de 1769, les observations de Mr. Francklin sur le degré du froid dans les deux Continents.

L'Auteur, ayant sous les yeux les tables météorologiques, faites dans différentes provinces de l'Amérique, a tâché d'en déduire un calcul proportionnel pour indiquer à peu près la différence du froid dans les deux hémisphères, & il a cru pouvoir assurer que cette différence alloit à douze degrez de latitude, en prenant tous les pays l'un portant l'autre, & la côte orien-

(*) Ses observations sont-elles plus exactes par rapport au degré du chaud & du froid, si différent en Amérique en deçà de l'équateur, & sous le même parallèle de notre Continent? Il l'ignore; mais je sais qu'il n'est pas vrai, &c.

Tels sont les termes du Critique, p. 125. On voit bien qu'il accuse l'Auteur de n'avoir su ce qu'il disoit; puisqu'il lui reproche d'avoir ignoré ces mêmes observations qu'il a citées. Cela est bien merveilleux. Si ce Critique avoit été tant soit peu versé dans la Géographie, il n'eût jamais dit *sous le même parallèle*: ce qui rend son objection si obscure qu'on n'y conçoit rien: il falloit absolument parler au pluriel, & dire *sous les mêmes parallèles*.

Comme je ne puis point interrompre ici l'ordre des matières, je donnerai dans la suite un chapitre particulier par rapport à l'augmentation du froid qu'on éprouve en allant au Sud. Le Critique cite un certain Guïot, absolument inconnu dans la république des Lettres; & qui croiroit qu'on se moque de lui, si on le prenoit pour un Physicien. Je lui opposerai des ouvrages connus & des Auteurs connus.

tale avec l'occidentale. Or, en cela il n'a pas *cavé au plus fort* : car à Philadelphie, au quarantième degré de latitude Nord, le thermometre ne monte en été, qu'à 33 degrez, & dans notre Continent, il monte à 33 degrez sous le soixantième parallele de latitude Nord; ainsi il ne fait pas plus chaud en Amérique à 40 degrez de l'équateur, qu'à 60 en Europe. Cette observation donne, comme on le voit, une différence de 20 degrez, tandis que Mr. de P. n'a adopté qu'une différence de 12 degrez. Mais voici ce qui l'a déterminé, c'est que les étés dans l'Amérique septentrionale, sont presque toujours les mêmes, & que le thermometre monte au même point qui est, pour une partie du Canada, la nouvelle Yorck, l'Albanie, la Pensilvanie, comme je l'ai dit, de 33 degrez (*); pendant qu'en Europe, il y a des étés où le thermometre n'atteind pas à ce point sous le soixantième parallele; mais de trois ans il y parvient toujours une fois, & il y a des étés où il dépasse beaucoup cette hauteur, comme on peut le voir par les observations de Pétersbourg, qui est précisément bien situé pour servir ici de terme de comparaison; car plus avant dans la Sibérie le froid augmente trop, comme je l'ai vu par les expériences dont Mr. de l'Isle a rendu compte à l'Académie de Paris: il dit même qu'un jour le mercure se figea dans la boule de son thermometre; mais il y a bien de l'apparence que ce mercure, dont Mr. de l'Isle s'est servi pour ses expériences en Sibérie, étoit mêlé avec quelque matiere étrangère, & peut-être avec du plomb.

(*) Je parle du thermometre de Celsius.

Cette différence qu'on remarque entre le degré du froid dans les deux Continents, est la chose du monde la plus facile à expliquer, & c'est un effet si nécessaire, que je ne cesse de m'étonner que quelqu'un ait pu en douter, & faire imprimer ses doutes (*).

Notre Continent est beaucoup mieux cultivé & habité: on fait que les habitations des hommes diminuent le froid, & corrigent l'air (**): on fait que les troupeaux & les engrais qu'on répand sur les terres, diminuent aussi le froid: on n'a plus en Europe des marais d'une étendue considérable: on n'y a plus des forêts, qu'on puisse comparer au moindre bosquet du Nord de l'Amérique. Toutes ces causes doivent absolument faire varier la température de l'air dans les deux hémisphères. Il n'y a encore qu'à prendre pour termes de comparaison Québec & Paris, dont le climat est aujourd'hui si différent, quoique la latitude soit à peu près la même. Cependant cela n'a pas toujours été ainsi: car quand la Gaule étoit remplie de bois,

(*) On peut voir, dans le *voyage de Mr. de Chabert, fait par ordre du Roi en 1750 & 1751, dans l'Amérique septentrionale*, une savante Dissertation sur les causes de ce froid rigoureux qu'on ressent dans le Canada, respectivement aux mêmes latitudes de l'Europe. Mr. de Chabert y rapporte les causes de ce phénomène à la quantité des terres incultes, aux lacs prodigieux, aux marais & aux forêts, ainsi que l'a fait dans son ouvrage, l'Auteur des *Recherches Philosophiques*.

(**) Le Pape Benoît XIV crut pouvoir corriger l'excès du mauvais air dans les environs de Rome, en y faisant venir une colonie de familles Allemandes, qui par le seul feu de leurs foyers devoient diminuer les exhalaisons: mais comme on dispersa trop ces familles, au lieu de les réunir sur un même terrain, l'aria les a emportées, & il n'en est resté aucun vestige.

& beaucoup moins cultivée, il faisoit aussi plus froid à Paris qu'il ne fait aujourd'hui, comme on peut très-aïément s'en convaincre, en lisant ce que l'Empereur Julien dit du climat de Paris dans ses ouvrages. (*)

Quant au terrain compris entre les Tropiques au nouveau Monde, il est très-élevé, plein de marécages, de lacs, de bois, de montagnes chargées de neige; enfin, il ne ressemble en rien aux pays situés dans la Zone Torride de notre Continent: aussi y a-t-il eu des années où le thermometre de Réaumur, est parvenu au 70ième degré en Afrique sous la ligne équinoxiale; tandis qu'il s'en faut de beaucoup qu'il ait jamais atteint à ce point dans la Guiane, ou dans le Pérou.

Cette différence, dans la disposition de l'atmosphère, a dû influencer beaucoup sur les hommes & les animaux du nouveau Monde, qui, par la culture, changera avec le temps entièrement de face. Mr. Bertrand a déjà observé que les rivières du Nord de l'Amérique contiennent moins d'eau de nos jours qu'elles en contenoient il y a 60 ans, comme on l'a vu par les anciens moulins que le courant ne fait plus marcher; ce que ce Naturaliste attribue avec beaucoup de raison aux abattis & au saignement des terres. Quoique l'Amazone, le plus grand des fleuves connus, reçoive une immense quantité d'eaux qui découlent des montagnes, il n'y a cependant aucun doute qu'il ne dimi-

(*) On peut voir par le cinquième livre de Diodore de Sicile, que de son temps les hivers étoient aussi rigoureux dans la Gaule cis & transalpine, qu'ils le sont de nos jours dans le Canada.

nuât beaucoup si l'on abattoit les immenses forêts qui l'ombragent depuis le méridien de Jean de Bracamoros, par le sein du Continent jusqu'à l'isle de Marayo. Ce qui est vrai par rapport aux rivières, est aussi vrai par rapport aux lacs.

Un autre phénomène aussi surprenant que celui dont je viens de parler, c'est que plusieurs plantes du genre des *Astres* ou des *Bidens*, qui ne montoient jamais en graine dans le Nord de l'Amérique, parceque la fleur étoit trop tardive, commencent maintenant à produire des semences fécondes (*). Malgré toutes ces améliorations du climat, on peut dire en général, que, dans les parties septentrionales du nouveau Monde, on s'étoit attendu à une révolution plus rapide, & qu'on ne voit pas encore tout le fruit du travail opiniâtre des colonies Angloises. Dans la plûpart le froid n'a pas diminué en proportion de la quantité de bois qu'on a déracinée, & la dégénération dans le bétail d'origine Européenne, est encore fort sensible, ainsi que la dégénération dans l'espece humaine.

La Nature ne peut sans doute opérer de grands changements dans un climat quelconque, que par une marche fort lente, & dont trois ou quatre générations ne peuvent s'appercevoir, qu'autant que des Naturalistes laissent des observations, qu'on compare ensuite à celles qu'on fait de jour en jour. D'ailleurs, il reste autour des colonies, d'immenses terrains incultes &

(*) Ces plantes se perpétuoient par les racines & par les bourures; & la sève, au lieu de produire dans la fleur, produisoit dans le pied. Enfin elle donnoit des rejettons, au lieu de donner des semences.

noyés; de sorte que l'air n'est pas également purifié dans un endroit comme dans un autre.

Plus j'ai fait d'observations, & plus je m'appergois que le Critique n'a pas compris le sujet sur lequel il a écrit: car, comme il n'a point admis un plus grand degré de froid dans le nouveau Continent que dans l'ancien sous les mêmes latitudes, il est impossible qu'il ait pu avoir des notions claires sur la nature du climat. C'est comme si l'on écrivoit sur la Géométrie sans savoir l'Arithmétique.

CHAPITRE XV.

De la famine qu'essuyèrent les premiers Européens qui pénétrèrent en Amérique.

Quand le Critique ne peut ni altérer, ni contredire les faits cités par l'Auteur, il n'en parle point, & les regarde comme non venus. Cette maniere de critiquer est non seulement vicieuse, mais c'est la moins instructive qu'on puisse employer: car alors le lecteur ne voit les choses que d'un côté, ou il ne voit pas toutes les choses qu'il devrait voir, pour pouvoir en juger. Le fait dont il s'agit, est tel.

Les premiers Européens, qui entreprirent de faire des conquêtes & des établissemens en Amérique, furent tous, sans en excepter aucun, persécutés par la famine. Il n'y a qu'à voir ce qui arriva à François Pi-

zarre au Pérou; à Diégue Almagre, lorsqu'il voulut pénétrer au Chili; à Orellana sur le Maragnon, à Gonzalve Pizarre dans la Canella, à Berreo & à Raleigh dans la Guiane, à Soto dans la Floride, à Cabéça de Vacca dans la Louifiane, à Barthélemi Colomb dans l'isle de St. Domingue: dès l'an 1494, dit Oviédo, les Espagnols effuyèrent une telle famine, qu'ils mangèrent jufqu'aux quatre feules efpeces d'animaux quadrupedes qu'il y eut dans cette ifle. Il n'y a qu'à voir ce qui arriva à Montega dans le Jucatan, à Jean Ribaud dans ce pays qu'on a appellé enfuite la Caroline, à la colonie conduite par Greenvil dans la Virginie, à Sarmiento dans la Magellanique, à la Roche, Chauvin, de Monts & Pontgravé dans le Canada, à Morera dans la Californie.

La famine la plus célèbre, felon Pierre d'Angleria, fut celle qu'éprouva la nouvelle colonie Espagnole, conduite par Nicuefa à Beragua. De fept-cents-soixante-dix hommes on n'en put fauver quarante: les vivres ayant entièrement manqué fur un terrain dépourvu de tout, les colons voulurent gagner la côte des environs de Porto-belo; mais la difette augmenta tellement, qu'ils commencerent par manger leurs chiens, enfuite des hommes sauvages: les Sauvages leur ayant manqué, ils déterrerent des cadavres: les cadavres leur ayant encore manqué, ils fe nourrirent de crapauds; & finirent enfin par manger le limon des marais & par s'entredévoré. La même chofe arriva auffi aux compagnons de Ribaud, qui fe voyant dans la dernière des extrémités, jetterent au fort pour favoir lequel d'entr'eux feroit

mangé le premier; le fort tomba sur le plus maigre, & on le mangea.

Les vents contraires ayant retardé les vaisseaux chargés de vivres, que l'Espagne envoyoit à ses petites aimées en Amérique, au commencement du seizième siècle, les Chefs crurent que tout étoit perdu, & que la faim enleveroit jusqu'au dernier Espagnol envoyé dans le nouveau Monde. La colonie Angloise de la Virginie fut contrainte de retourner en Europe, faute de vivres: celle de Philippeville, & plus de quarante autres périrent entièrement par la famine.

On peut bien, après cela, se former une idée de l'état de l'Amérique au temps de la découverte: les Européens n'y auroient jamais essuyé de tels malheurs, s'ils y avoient trouvé des peuples cultivateurs, mais dans un pays absolument inculte & occupé par quelques hordes de Sauvages, de tels malheurs étoient inévitables.

Le Critique ne sauroit se mettre dans l'esprit, que l'Auteur des *Recherches Philosophiques* parle presque toujours de cet état où l'on trouva le nouveau Continent à la fin du quinzième & au commencement du seizième siècle. Peut-il donc nier qu'alors tout cet hémisphère n'eût presque couvert de forêts, où il falloit voyager avec le secours de la bouffole? Car comme il n'y avoit point de chemins frayés, la plupart de ceux qui y pénétrèrent sans se munir de bouffoles, s'y perdirent ainsi que dans un immense labyrinthe. Le Comte Maurice de Nassau fit faire de grands abattis dans les forêts du Brésil, où il vouloit ouvrir des allées; mais plus on avançoit, & plus on s'appercevoit

que le bois devenoit épais & touffu, au point qu'on désespéra d'en voir l'issue, qu'on supposoit être à plus de trois-cents lieues de l'endroit, où l'on avoit commencé à tracer les allées & les clairières. Dans le Nord de l'Amérique, il y avoit & il y a encore des forêts, qui couvroient, sans aucune interruption, des terrains plus grands que les Pays-bas & l'Allemagne ensemble. On peut donc assurer que le nouveau Monde n'étoit qu'un désert affreux, tandis que notre ancien Continent étoit, comme je le dirai ailleurs, rempli de grandes villes & habité par des peuples policés.

Si le Critique eût pensé en Philosophe, il auroit sans doute avoué que rien n'est plus surprenant que cette différence entre les deux hémisphères d'un même Globe: il auroit avoué qu'il n'y a pas, dans l'histoire du Genre humain, un phénomène comparable à celui-là; mais le plaisir de noircir l'Auteur par des imputations odieuses, l'a emporté chez lui sur le plaisir de considérer les plus étonnans effets de la Nature.

C H A P I T R E X V I.

De la qualité des terres au nouveau Monde.

Le Critique toujours occupé de faire des imputations, accuse l'Auteur d'avoir soutenu qu'aux Indes occidentales, toutes les terres sont d'une stérilité fix-

gulière; mais c'est une pure imagination de sa part. L'Auteur a dit qu'avant l'arrivée des Européens, la culture manquant entièrement aux terres de l'Amérique, la fécondité y étoit à pure perte, & cela équivaloit à la stérilité. Voici les termes.

„Les troncs & les touffes de ces arbres y nourris-
 „soient une multitude de végétaux implantés & para-
 „sites, des Polypodes, des Guis, des Agarics, des
 „Champignons, des Cuscutes, des Mouffes & des Li-
 „chens, provenus du sédiment d'un suc impur, que
 „la végétation y pompoit de cette terre, qui n'avoit
 „jamais été émondée par l'industrie, & où la Nature,
 „faute d'être dirigée par la main de l'homme, suc-
 „comboit sous ses propres efforts.” (*)

L'Auteur a donc supposé que, quand la main de l'homme y dirigeroit les efforts de la Nature, la fécondité n'y seroit pas à pure perte: il a parlé de l'état où on découvrit l'Amérique, & le Critique parle d'une époque postérieure de plus de deux siècles & demi à celle-là: non seulement il confond les temps; mais il confond aussi les lieux, & en vantant la fertilité des terres au nouveau Monde, il ne distingue pas les provinces d'avec les provinces: cependant il ne faut pas juger du Canada par le Brésil, ni du Brésil par le Pérou, où il y a fort peu de bonnes terres: il ne croit point de mayz dans tout le pays de Collao à plus de cent-cinquante lieues à la ronde, à cause du froid. *A Atica, à Atitipa, Villacori, Malla & Chillca, on n'engraisse les terres qu'avec une prodigieuse quantité de têtes de Sardi-*

(*) Recherches Philosophiques. Pag. 11. Tom. I.

nes: les habitants ont beaucoup de peine à y faire leur récolte, à cause de la disette d'eau; car il y a plus de sept-cents lieues de côtes où il ne pleut jamais, & qui ne sont arrosées d'aucune riviere: la terre y est sablonneuse & brûlante. ()*

J'observerai qu'il est d'autant plus surprenant que le Pérou, situé dans la Zone Torride, ait des provinces où le froid empêche le mayz de croître, que l'on voit ce même grain réussir très-avant dans le Nord de l'Europe, & dans des bruyeres défrichées de la Poméranie. Ce froid est produit par l'élévation du terrain,

Si les terres sont, de l'aveu de tout le monde, mauvaises au Pérou, que peut-il donc servir au Critique de rapporter l'observation du Pere Feuillée, sur une orange dont les pepins avoient germé dans le fruit? Il seroit aisé d'expliquer ce phénomène; mais ce phénomène, ni les vers de Virgile que le Critique cite, ne rendent pas le terrain au Pérou, meilleur qu'il l'est en effet.

Je dis qu'il est absolument nécessaire de distinguer les provinces puisqu'il s'en faut de beaucoup que la fertilité soit au même degré dans les unes que dans les autres. La prédilection des Jésuites pour le Paraguai, le Tucuman, les bords de l'Orenoque, la Californie & la Martinique, prouve sans doute que ces contrées valent infiniment mieux que la côte des Patagons & le Canada, où la France, lorsqu'elle en étoit encore en possession, devoit annuellement envoyer des

(*) *Histoire des Incas. Pag. 85, 86, 87.*

vivres pour plus de 600 mille livres tournois; & on fait bien que la France n'a jamais fait son grand & préjudiciable commerce de salaisons avec l'Irlande, que pour avitailler ses colonies de l'Amérique, qui occupées à des cultures secondaires, comme celles de l'indigo, du café, du sucre, ne pouvoient se procurer leur nécessaire physique: si la terre étoit donc aussi incroyablement fertile au nouveau Monde, que le Critique l'assure, les colons se seroient trouvés dans un superflu qui les eût délivrés de la gêne de tirer toutes leurs provisions de l'Europe; & cela seroit arrivé, malgré les précautions prises par les Métropoles pour tenir leurs établissemens dans la dépendance: je parlerai de cela plus au long, dans un chapitre particulier, où j'examinerai la nature du commerce que l'Europe fait avec l'Amérique, où les terres ont aujourd'hui aussi besoin qu'ailleurs d'une culture pénible & d'un grand nombre de bras: une plantation n'y vaut précisément qu'en raison du nombre des Nègres qu'elle possède.

Quand les Européens entreprirent de former des établissemens réguliers dans le nouveau Continent, ils commencerent par abattre les forêts, ou par y mettre le feu: ces forêts s'étoient dépouillées tous les ans de leurs feuilles, dont on voyoit souvent des lits entassés à la hauteur de quatre à cinq pieds: l'humidité y séjournoit: il y avoit une putréfaction continuelle: les lits inférieurs se corrompoient & se convertissoient en fumier, à mesure qu'il s'en formoit de nouveau à la surface. Quand ce terrain, ainsi engraisé par ses propres productions, fut dégarni de ses arbres pour

la première fois, & couverts de cendres, on vit, dans plusieurs endroits, de certaines plantes croître & s'élever d'une manière étonnante, comme cela arrive ordinairement dans les terrains à bois qu'on défriche par le feu; mais dans la suite cette grande fertilité cessa par degrés, parceque la terre s'épuisoit de ces engrais naturels, que des milliers d'années y avoient accumulés, & alors la culture est devenue plus pénible, ainsi qu'on s'en est apperçu à la Barbade & dans plusieurs autres colonies: mais à mesure que la culture est devenue plus pénible, l'air s'est corrigé, & les exhalaisons de la terre ont perdu cette malignité, qui étouffoit les enfants créoles dans le berceau. Je pense que dans ces cantons de la Zone Torride, où la Terre étoit si froide à l'intérieur, qu'elle faisoit mourir les graines semées trop profondément, elle a plus ou moins perdu cette qualité par les effets du labour, qui, en rendant le sol plus meuble, font que les rayons du soleil y pénètrent davantage. (*)

Il est surprenant que le Critique ne veuille point admettre, que les eaux stagnantes étoient extrêmement nuisibles au nouveau Monde, pendant les pre-

(*) Rien n'est plus singulier que ce grand froid de la terre en Amérique. & cela dans la Zone Torride. Voici ce qu'en dit le Naturaliste Pison.

Quæcumque profundius & quo radii solares non pertingunt inhabitant, in vitæ discrimen ea incurrunt; quod sub cute sua intense frigida terra, præcipua æstate, taleas & semina facile enecet. Cujus rei advena & novitii experimentum, non sine magnâ jacturâ fecerunt. . . . Indicarum arborum radices adeo à frigore subterraneo abhorreere deprehenduntur, ut nonnunquam solis defilatio foras prorumpentes terrâ se conâi vix patiantur. De Aere & Locis. Lib. I.

miers temps de la découverte; cependant cela est très-certain, & je ne connois aucun Auteur qui l'ait seulement mis en doute. La province d'Amapaia, dit Raleigh, étoit basse & marécageuse: ces marais formés par un fleuve qui se débordoit souvent, contenoient des eaux roussâtres, mal-saines, pleines de vers, de serpents & d'autres insectes. Les Espagnols, qui ne connoissoient pas le danger qu'il y avoit à en faire usage, eurent des dysenteries fâcheuses: leurs chevaux en furent empoisonnés, & dans six mois de séjour, il ne leur resta plus que six-vingts hommes, presque point de chevaux & point du tout de bétail. (*)

Les premiers aventuriers, qui bûrent dans le Colorado, essuyèrent des accidens encore plus funestes: leurs cheveux tombèrent, tous les poils du corps se déracinèrent & il s'attacha sur leurs os une chaux scorbutique qui empêchoit le mouvement des articulations. On a été longtemps avant que de savoir discerner les eaux dont on pouvoit boire, d'avec celles dont il falloit s'abstenir; & les Européens, qui arrivoient nouvellement en Amérique, devoient là-dessus se faire instruire, par les personnes qui avoient déjà fréquenté le pays depuis quelque temps, & qu'on nommoit alors les *Vétérans*. Il en étoit de même des fruits; les Espagnols crurent pouvoir manger de tous ceux où ils voyoient les oiseaux venir becqueter; mais cette observation les a souvent trompés: car il y a des végétaux, venimeux pour l'homme, dont de certains animaux se nourrissent impunément, comme nous le

(*) Relation de la Guiane, p. 132.

voyons par la jusquiame qui ne tue pas les cochons; il y a d'autres végétaux qui ne nuisent pas aux hommes, & qui sont un poison pour de certains animaux, comme nous le voyons par les amandes ameres qui tuent différentes espèces d'oiseaux, & par le lupin qui tue l'Hippopotame. D'un autre côté, les Européens ont aussi appris beaucoup des Sauvages, qui, dans presque toutes les provinces de la Zone torride, avoient l'usage de suspendre leurs lits à des arbres, ou à des pieux; & d'allumer du feu pendant la nuit autour de ces *hamacs*; & cela étoit absolument nécessaire: aussi les premiers Européens, qui voulurent coucher par terre dans les herbes, en furent-ils la victime; on les trouvoit ordinairement morts le matin. Depuis que le défaut total de la culture a rendu les environs de Rome si malsains, il y a de certains mois de l'année, où on ne peut y coucher en plein air sans un danger extrême de ne jamais se réveiller.

CHAPITRE XVII.

De la Louisiane en particulier.

La France a cédé la Louisiane à l'Espagne: donc, conclut le Critique, la Louisiane est un excellent pays. La conséquence pourroit être juste; mais il faut néanmoins l'examiner, & voilà ce que le Critique ne fait jamais; il évite soigneusement les discussions,

& n'employe que des arguments vagues qu'on pourroit employer pour attaquer tous les livres.

Voici ce qu'il en est par rapport à la Louisiane.

Feu Mr. des Landes, Inspecteur de la Marine, rapporte, dans son *Histoire de la Philosophie*, que beaucoup de personnes bien instruites & revenues de cette province de l'Amérique, lui avoient assuré que la Terre y étoit infectée de bêtes venimeuses, les eaux mal-saines, & qu'en un mot, ce n'étoit rien moins qu'un bon pays. Cette assertion de Mr. des Landes, fut critiquée & non pas réfutée par Mr. le Page, qui avoit ses raisons pour en agir ainsi. Mr. le Page fut à son tour critiqué par Mr. du Mont. Enfin, tous ceux qui ont écrit sur la Louisiane, depuis Hénepin, le Clerc & le Chevalier Tonti jusqu'à du Mont, se sont contredits les uns les autres, tantôt sur un article, tantôt sur un autre. Ainsi la chose est au moins très-douteuse; mais ce qu'il y a de certain, c'est que tous les établissements formés par la France dans la Louisiane, ont manqué; soit qu'ils ayent été sous la direction immédiate de la *Compagnie d'Occident*, soit qu'on y ait accordé des concessions particulières. On persuadoit toujours aux Intéressés & à la Cour, que la terre n'y étoit pas mauvaise; & les établissements languissoient singulièrement: on a vu des temps où l'on n'y mettoit point quatre-cents Nègres au travail: on a vu des temps où les exportations se réduisoient aux cuirs verts, & à des peaux de chevreuils qu'on déguisoit à Niort par l'apprêt, & qu'on vendoit pour des peaux de daims. Quant à la cire végétale dont on ne cessoit de parler, je ne croi pas qu'on en ait jamais assez tiré

de la Louisiane, pour en faire cent livres de bougies; & la France devoit alors, comme aujourd'hui, payer plus d'un million de livres tournois pour se procurer de la cire d'abeilles, dans le Levant & dans d'autres pays: ainsi cette production de la Louisiane, étoit plutôt une curiosité qu'un effet de commerce; soit qu'on ignorât la manipulation, soit qu'on n'eût pas assez multiplié les arbres qui produisent cette drogue. Enfin le dégoût suivit les efforts & les tentatives faites pour vivifier & animer cette colonie; on changeoit souvent les directeurs; les uns faisoient plus, les autres moins, & la province n'a jsmas fleuri; de sorte que la France n'en pouvoit tirer aucun avantage, comme tout le monde fait.

Faut-il donc conclure nécessairement que la Louisiane est un excellent pays? Voilà de quoi je laisse juger le lecteur. C'est un pays comme tout autre: il faut y travailler beaucoup la terre: il faut y avoir beaucoup de Nègres, & se bien garantir des bêtes venimeuses, & surtout des serpents à sonnettes; car, quoiqu'on en ait déjà détruit un nombre incroyable, l'espece est si peu éteinte, qu'on risque toujours à s'écartier beaucoup des habitations.

Je ne suis entré dans ces détails que pour prouver combien il est nécessaire, dans ces sortes de matieres, de discuter le pour & le contre; car l'Auteur des *Recherches Philosophiques* n'a parlé de la Louisiane ni en bien, ni en mal. S'il avoit jugé à propos d'en dire quelque chose, il eût sans doute suivi les relations qu'il avoit sous les yeux: il eût tâché d'accorder les contradictions qu'on y rencon-

tre, pour trouver le plus grand degré de probabilité possible.

CHAPITRE XVIII.

De la dégénération des animaux transplantés en Amérique.

Mr. de Buffon a prouvé que la plupart des animaux de notre Continent conduits en Amérique, y ont dégénéré. Là-dessus Dom Pernety assure que cela n'est point vrai: à l'entendre parler, il semble se donner pour un Naturaliste, beaucoup mieux instruit que l'illustre Mr. de Buffon; mais ce qu'il y a de bien singulier, c'est que, quand il parloit de la sorte, il ne connoissoit pas seulement les premiers principes de la zoographie, ni les especes animales, ni les noms de ces especes. J'indiquerai ses erreurs, dans les chapitres du Puma, du Jaguar & du Cougar.

Je me contente ici de renvoyer à l'ouvrage même de Mr. de Buffon: on y verra, à l'article des *Chevaux*, s'il n'est pas vrai que les premiers qu'on a transportés au nouveau Monde y ont dégénéré.

On fait bien que les effets de la culture dont j'ai tant parlé, ont, dans de certaines provinces, influé sur les especes animales, qui y ont plus gagné, ou moins perdu. Aussi l'Auteur des *Recherches Philosophiques* dit-il, que la dégénération qu'elles essuyent, est

moindre aujourd'hui qu'au commencement du seizième siècle. (*) Mais que le Critique me permette de lui faire observer, qu'il s'en faut de beaucoup que cette altération parmi les animaux ait cessé, puisqu'elle continue parmi les hommes. Je ne m'arrête pas au rapport de ces voyageurs & de ces aventuriers, qui n'étoient ni Philosophes, ni Naturalistes, & qui déraisonnent sur des choses qu'ils n'ont pas connues & qu'ils n'ont pas même voulu connoître: dans tous les faits qui concernent l'Histoire Naturelle, on ne peut & on ne doit admettre que le témoignage des Naturalistes. J'ai déjà cité Mr. Calm sur la dégénération des hommes, & je vais le citer encore sur celle des bêtes, pour que le Critique n'impute plus aux autres ses propres erreurs.

„Tous les animaux domestiques qu'on voit ici,
 „y ont été apportés par les premiers Européens qui
 „y ont abordé. Les Sauvages naturels n'en avoient
 „point, & même à présent ils se soucient peu d'en
 „élever.

„Tout le bétail dégénère peu à peu, & devient
 „beaucoup plus petit qu'il ne l'est en Angleterre;
 „quoique les premières races ayent été apportées de
 „ce Royaume. Dès la première génération, les
 „bœufs, les chevaux, les brebis & les cochons, per-
 „dent quelque chose de leurs peres: & à la quatrième,
 „me, il n'y a presque plus de comparaison à faire en-
 „tre les enfants & les ancêtres, pour la grosseur & la
 „force. C'est vrai-semblablement dans le climat,

(*) *Recherches Philosophiques.* T. I. p. 27.

„dans la nourriture, & dans les qualités du sol,
 „qu'on doit chercher la source de cette dégénéra-
 „tion.” (*)

Il ne s'agit pas ici d'une seule espèce de quadrupèdes, mais tout au moins de quatre sortes différentes, qui éprouvent toutes les mêmes accidents: il ne s'agit pas ici d'un affoiblissement subit dans la première, ou la seconde génération, & produit par un changement subit de climat; mais il est question d'un effet progressif qui ne cesse qu'après avoir dégradé toute l'espèce, en la réduisant à un état où elle est presque méconnoissable, & d'où elle ne se relevera qu'avec le temps. J'observerai ici en passant, que quatre générations paroissent être la durée du temps, que la Nature employe pour opérer de certains changements dans les espèces animales: il faut quatre générations de races croisées pour blanchir un Nègre: il en faut tout autant pour noircir un Blanc; & on voit, par ce que dit Mr. Calm, que le plus grand affaiblissement survient dans le bétail de la quatrième portée.

Il est arrivé aux animaux étrangers, conduits en Amérique, la même chose qu'aux hommes qui, dans chaque province, ont rencontré des maladies endémiques, plus ou moins funestes. A la Jamaïque, les nouveaux débarqués sont sujets à une sueur extraordinaire; à Panama, ils prennent la Chapetonade; au Brésil, le mal de Siam, &c. &c.

Les Chiens, que le mal vénérien attaque au Pérou, n'en sont pas attaqués dans les provinces septen-

(*) Chapitre IV. Paragraphe 3. p. 86. & 87.

trionales: les Cochons, qui se rabougrissent en Pensilvanie, changent dans d'autres endroits de forme sans perdre leur taille: dans les Colonies Angloises de terre-ferme; les Brebis d'Europe deviennent plus petites sans perdre leur laine; dans plusieurs colonies Angloises des isles, comme à la Jamaïque, les Brebis d'Europe perdent leur laine, & il leur vient un crin dur & rude, qu'on ne sauroit employer dans les étoffes les plus grossieres. Le caractere de la métamorphose ou de la dégénération n'est pas le même dans les mêmes especes, parceque l'air n'est point par-tout également mal-sain, ou qu'il est plus purifié dans un endroit que dans un autre par le travail des hommes. Je pense que le froid doit être regardé comme une des causes principales, qui dérange la constitution du bétail, venu d'Angleterre dans les colonies que ce Royaume a dans la terre-ferme de l'Amérique.

Au commencement de la découverte du nouveau Monde, on observa que de certaines especes animales, transplantées, furent longtemps sans pouvoir engendrer: cependant dans la suite elles commencèrent insensiblement à se propager là-même où l'on avoit désespéré de voir leur postérité, comme cela arriva aux Poules d'Europe portées au Pérou: elles y furent pendant plus de trente ans sans pouvoir couvrir: c'est à dire qu'il fallut quatre ou cinq fois en reporter de nouvelles avant que d'en élever dans le pays; tandis que les Poules d'Inde, amenées de la Floride en Europe, y couvrent dès la première année de leur transmigration.

Il y a d'autres animaux d'origine Afiatique ou Africaine, tels que les Chameaux, qui n'ont pu absolument résister contre le climat de l'Amérique, même sous l'Equateur, & ils se sont éteints sans laisser aucune trace de leur apparition dans le nouveau Continent.

Le Critique peut-il donc nier ces faits que personne n'a jamais révoqués en doute? Cite-t-il donc un seul Naturaliste, dont le témoignage soit en sa faveur? Non certainement, il n'en cite aucun, dans toute sa Dissertation; & il avoit néanmoins bien besoin de s'appuyer sur des autorités d'écrivains connus: ce qu'il faut toujours faire lorsqu'on parle d'une science qu'on n'a pas cultivée, & où on est entièrement aveugle. Il croit qu'en parlant des Taureaux du Brésil, il détruit toute l'hypothèse des *Recherches Philosophiques* sur la dégénération des animaux étrangers. Mais, encore une fois, s'il étoit instruit dans les écrits des Naturalistes, il auroit trouvé que nos premiers Bœufs, conduits dans cette province de l'Amérique, ont éprouvé une sorte d'altération bien sensible: aussi Pison les compte-t-il parmi les espèces qui, par leur transport au Brésil, ont perdu des qualités qu'elles avoient en Europe. (*) Il est ennuyeux de de-

(*) *Inter alia animadversione digna circa Quadrupeda, non praevenundum puto, quod aliqua pecora Europæa in Indias inuenta, præsertim Oves, Boves, Arietes etiam si ob æris temperiem calidiorum satis prolifici; tamen macriores utique reperiuntur, carne minus succida & tenerâ quam in natali quondam solo; vel quia ex insueto frigore nocturno, vel fervore diurno peculiaris terræ genius resultans, sicut tenerioribus Europæ vegetabilibus, ita quibusdam animalibus exoticis minus faveat.* Hilt. Naturalis Brasiliæ sectio III. p. 97.

voir sans cesse mettre sous les yeux du Critique des extraits qu'il auroit pu lire & étudier avant que de composer sa Dissertation. Il assure que l'Auteur des *Recherches Philosophiques* a conclu du particulier au général; mais quand on démontre que les animaux n'ont pas été plus exempts de l'altération produite par le climat du nouveau Monde dans les parties méridionales que dans les provinces septentrionales, on ne conclut pas du particulier au général.

La différence qu'il y a entre les Taureaux du Brésil, de St. Domingue, & les nôtres, c'est que les premiers ont le cuir beaucoup plus épais, qu'ils résistent moins dans les attelages, & que leur chair est plus mauvaise, plus coriace, & surtout à St. Domingue, aussi faut-il y porter des saisoins d'Irlande. L'Europe envoie une immense quantité de viandes de Bœuf fumées & salées dans la plupart des établissemens de l'Amérique, qu'on pourroit de tout.

L'épaisseur & la dureté de la peau paroît être une qualité, qui caractérise & distingue les animaux sauvages d'avec leurs analogues soumis depuis longtems à la domesticité; comme on le voit par le Sanglier & le Cochon qui ne sont qu'une seule & même espèce d'animaux dans deux états différens; comme on le voit par l'Urus ou l'Aurochs des Allemands, & le Bœuf domestique. Cet effet s'étend même jusqu'aux hommes, ainsi que je l'ai dit en parlant de ces Sauvages qui vont toujours nus, & que la petite vérole tue d'autant plus aisément que leur peau est plus épaisse.

Quant aux Bisons, ou aux Taureaux indigènes de l'Amérique, ils sont, comme l'observe Mr. Brisson,

son
Natu
que
font
leur
& ret
Ce g
anim
Glam
meur
bis, a
C
ment
Mon
grand
popo
Bœuf
les E
très-
imme
dans
phan
a pa
meff
& no
I
que,
une
(*
Vach

son (*), beaucoup plus petits que les nôtres, & la Nature leur a donné un mauvais instinct: on ne peut que difficilement les subjuguier. Lors même qu'ils sont nés & élevés dans des étables, ils reviennent à leur caractère fougueux & revêche, secouent le joug, & retournent, à la première occasion, dans les bois. Ce génie indisciplinable est celui de presque tous les animaux naturels de l'Amérique, si l'on en excepte le Glama, qui n'a pourtant point la patience du Chameau, auquel il paroît être plus apparenté qu'à la Brebis, avec laquelle on le confond communément.

On ne sauroit observer sans le plus grand étonnement, qu'au moment de la découverte du nouveau Monde, il n'y existoit entre les Tropiques, aucun grand quadrupède; car outre le Rhinoceros & l'Hippopotame, il y manquoit les Chevaux, les Ânes, les Bœufs, les Chameaux, les Dromadaires, les Girafes & les Eléphants, c'est à dire, sept especes principales, très-utiles à l'homme, & qu'on avoit depuis un temps immémorial apprivoisées & soumises à la domesticité dans notre hémisphere, si l'on en excepte le seul Eléphant, qui se laisse très-aisément apprivoiser, & il n'y a pas encore d'exemple qu'il soit jamais devenu domestique: on ne peut subjuguier que des individus, & non l'espece.

Le Critique, au lieu de parler d'Ulysse & d'Ithaque, auroit dû nous expliquer pourquoi il y avoit une différence si sensible entre le règne animal de no-

(*) Voyez son *Règne animal*. Le Bison engendre avec nos Vaches.

tre Continent, & celui du nouveau Monde: mais il a évité ces difficultés; & quand il est dans la plus grande impuissance d'examiner les choses, c'est alors qu'il déclame le plus fortement contre celui qui a tâché de les examiner.

Comme le Tapir étoit le plus grand de tous les quadrupedes qu'on ait trouvés dans la Zone Torride aux Indes occidentales, j'en parlerai en particulier, après avoir fini les articles du Puma, du Jaguar & du Cougouar.

CHAPITRE XIX.

Du Puma ou du Lion de l'Amérique.

Il est naturel, quand on veut écrire sur les animaux, de commencer par étudier la Zoographie, afin d'apprendre à connoître les genres, les especes & les noms des especes. Dom Pernery, n'ayant pas daigné étudier tout cela, a été bien éloigné de pouvoir donner au lecteur des notions claires qu'il n'avoit pas lui-même: il se contente de dire qu'il y a au Pérou & sur les frontieres du Chili, *un animal moins fort, moins courageux que le Lion (*)*. S'il avoit su le nom de cet animal, il l'eût sans doute nommé, & ce n'étoit pas encore assez de le nommer; il falloit ajouter la phrase par laquelle les Naturalistes le définissent: cependant il

(*) Dissertation sur l'Amérique. Pag. 231.

est très-certain qu'il a voulu parler du *Puma* des Naturalistes (*), qui est le seul animal de l'Amérique auquel on ait donné le nom de Lion: il n'y en a absolument pas d'autre, ainsi qu'on peut le voir dans les ouvrages de Mr. de Buffon. (**)

Comme le Critique assure ensuite, d'un ton important, que l'Auteur des *Recherches Philosophiques* s'est trompé, lorsqu'il a dit que les Lions Américains sont moins grands & moins dangereux que ceux de l'Afrique, je vais démontrer la futilité de cette imputation; la plus extraordinaire que j'ai jamais vue; car il s'agit d'un fait que personne n'a pensé seulement à révoquer en doute.

La nouvelle de la découverte d'un autre hémisphère étonna extrêmement l'Europe, comme on peut aisément se l'imaginer; chacun voulut en voir des relations, & on en écrivit une infinité sans pouvoir assouvir la curiosité; mais Acofta & Oviédo se distinguèrent parmi les premiers qui en publièrent, parcequ'ils donnerent des observations sur le règne animal. Oviédo ne put, dans l'isle de St. Domingue, voir de ces animaux qu'on a appellés Lions d'Amérique; parcequ'il n'en existoit pas dans cette isle: mais Acofta, qui parcourut presque tout le nouveau Monde, en vit

(*) *Puma*, vulgò *Leo Americatus*, comâ carens: cauda non floccosa, parva. Pilis magis lutescentibus quam fulvis: corpore minor & invalidior quam Leones Africani & Asiatici. Arbores scandit, ab homine fugatur, pecori infestus. Telle est la phrase qui convient au *Puma*.

(**) Voyez à la suite de l'histoire du Lion de notre Continent.

plusieurs; & il observa d'abord qu'ils étoient moins grands, moins terribles que ceux de notre Continent; il s'explique là-dessus d'une manière si claire qu'elle ne laisse, comme je l'ai dit, aucun doute à former.

Voici ses termes que je traduirai mot pour mot.

Il y a en Amérique des Lions; mais ils n'ont ni la grandeur, ni l'audace, ni même la couleur fauve des Lions d'Afrique, auxquels ils sont très-inférieurs. ()*

Qu'on lise toutes les Relations qui ont paru depuis 1588, temps auquel Acoſta écrivoit; jusqu'en 1745, on verra qu'elles se confirment mutuellement.

*Je n'ai rencontré, dit Mr. de la Condamine, que dans la province de Quito, & non sur les bords de l'Amazonie, l'animal que les Indiens du Pérou nomment en leur langue Puma, & les Espagnols d'Amérique, Lion. Je ne ſai ſ'il mérite ce nom: le mâle n'a point de crinière; & il eſt beaucoup plus petit que les Lions Africains. (**)*

Le Critique croit qu'on trouve dans le Brésil, des Lions à crinière, aussi élevés, aussi courageux que ceux d'Afrique; mais c'est encore une pure imagination de sa part: il a pris des bruits populaires pour des faits, & des contes pour des observations: lorsqu'il lui étoit si facile de consulter les ouvrages de Mrs. de Buffon, de Linnæus & des Naturalistes qui ont été sur les lieux, comme Marcgrave & Pison: il y auroit vu que dans tout le Brésil il n'existe pas de grands Lions à crinière, & qu'on n'y rencontre même que très-rare-

(*) *Sunt in hac nostrâ Americâ ejusmodi fera non pauca: sunt Leones, tamenſi magnitudine & audaciâ & colore ipſo hand ita ſubvo Africanis illis longè inférieures. De Sit. N. O. Cap. XXL p. 55.*

(**) *Voyage sur le fleuve des Amazones.*

ment le Puma, qui est un animal poltron, au point qu'on l'a pris pour un Lion dégénéré: il ne seroit pas impossible, dit Mr. de Buffon, que le climat de l'Amérique l'eût ainsi dégradé, en réduisant sa taille, en le dépouillant de sa criniere, & en lui ôtant le courage. Mais il paroît plutôt que c'est une bête d'une nature particuliere, qui ne produiroit pas même de mulet avec la Lionne d'Afrique, laquelle aussi n'a point de criniere, le caractère distinctif du mâle: d'ailleurs les mœurs du Puma diffèrent de celles des Lions de notre Continent; il grimpe sur les arbres, & on peut aisément le mettre en fuite, hormis qu'on n'ait la timidité naturelle des Américains, qui craignent bien plus les bêtes féroces de leur pays, que les Negres, les Maures & les Caffres ne craignent les vrais Lions & les vrais Tigres de l'Afrique, mille fois plus dangereux.

Le Critique, faute de consulter les Auteurs qui ont écrit sur l'Histoire Naturelle, est tombé dans une erreur bien singuliere, lorsqu'outre le Puma, il place encore en Amérique d'autres Lions à criniere, & comparables pour la grandeur à ceux de l'ancien Monde. Cependant il n'y en a pas d'autres que le Puma, qui paroît s'être répandu dans différentes provinces de la Zone Torride: Mr. Frézier dit qu'on en voit jusques sur la côte de Cobija (*), où ils sont plus petits que dans les autres endroits de l'Amérique, comme cela s'observe aussi parmi les Lions de notre Continent: ceux qui habitent dans le Monomotapa & vers le Cap

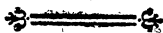
(*) *Voyage de la mer du Sud.*

de Bonne-Espérance, n'ont pas la taille de ceux qu'on rencontre dans les déserts du Zaré & de la Biledulgerid. (*)

Au reste, Dom Pernety, pour s'appercevoir de l'erreur où il est tombé, n'avoit qu'à rechercher dans les voyageurs Naturalistes, qui ont parlé des animaux du Pérou, comme Nieremberg, la description du Lion de ce pays; & ensuite il auroit vu que cette description convient à tous les animaux Américains, auxquels on a donné ce nom dans les autres provinces; aux différences près que le climat peut produire dans la grandeur & dans la nuance du poil plus ou moins clair. C'est en ce sens que Garcilasso a pu dire, que parmi les Lions du Pérou il y a jusqu'à quatre variétés; mais il convient qu'aucun de ces Lions n'a ni la grandeur, ni la force des Lions d'Afrique (**). En effet, le Puma ne sauroit se servir de sa queue comme d'une arme; tandis que les Lions de notre Continent terrassent un homme en le fouettant de leurs queues, dont le flocon est comme une mèche qui enlève la peau, & brise souvent les os.

(*) Les plus grands Lions d'Afrique ont 5 pieds de haut, & 9 pieds de long: les plus petits Lions d'Afrique ont $3\frac{1}{2}$ pieds de haut, sur $5\frac{1}{2}$ de long, jusqu'à l'origine de la queue.

(**) Tom. II. p. 267.



CHAPITRE XX.

Du Jaguar & du Cougar.

Quand le Critique a parlé des Tigres de l'Amérique, il n'a pas su, qu'il y a au nouveau Monde deux especes d'animaux très-différentes, auxquelles on a indistinctement donné le nom de *Tigre*. Le premier est le Jaguar, qui, selon Mr. Linnæus & presque tous les Naturalistes, est une sorte particuliere d'Once (*): l'autre est le Cougar. Or il étoit absolument nécessaire de distinguer ces animaux, & faute de les avoir distingués on ne conçoit pas du tout ce que le Critique a voulu dire. Il n'avoit qu'à consulter les Nomenclateurs du règne animal, & y joindre la lecture des ouvrages de Mr. de Buffon: il y auroit appris à connoître les especes, il y auroit appris que le vrai Tigre, & sur tout le Tigre royal, n'existe pas en Amérique, où l'on ne trouve point d'animal carnacier d'une grandeur qu'on puisse comparer à celle de ce Tigre royal, qui a presque la taille du Cheval.

Je ne conçois réellement point, qu'en critiquant un Auteur qui a traité des animaux, on ait eu en ses

(*) *Onca Jaguara*. Marcgr. Bras. 235. *Habitat in America meridionali. Corpus lutescens, maculis ocellaribus nigris sepe pupillâ nigrâ unâ alterâve instructis. Abdomen album maculis atris ut in pedibus, ubi minores. Caudâ corpore dimidio brevior, maculis nigris longis. Linnæi Syst. Nat. Editio XII. T. I. p. 61. Mammalia. Fera. Felis.*

La Jaguarlette ne paroît être qu'une variété du Jaguar.

propres lumières tant de confiance que de se croire dispensé d'ouvrir un seul livre d'histoire naturelle. Si Dom Pernety avoit seulement jetté les yeux sur quelques ouvrages fort répandus, & qui sont presque entre les mains de tout le monde, il eût compris, que ce qu'il a dit des Lions & des Tigres Américains, sont des erreurs palpables. Au lieu de recourir aux œuvres des plus célèbres Zoographes, il cite les lettres d'un Jésuite nommé Cataneo, & qu'on a imprimées, je croi, par inadvertance, à la suite de la méprisable histoire du Paraguay, attribuée à Muratori, laquelle cependant n'est pas de Muratori; quoiqu'en dise le Journal de Trévoux. (*)

Il ne faut pas croire, qu'il soit si aisé d'écrire sur les animaux avec précision: cela exige un travail très-opiniâtre & une étude très-suivie; au point que les Savants, qui ont été dès leur jeunesse initiés dans ces mystères de la Nature, ne laissent pas de trouver encore au bout de leur carrière, ou des doutes, ou des difficultés.

Ces animaux, que Pison, Hernandez, Mr. de la Condamine & tant d'autres, nomment des *Tigres Américains*, sont les Jaguars, dont les plus grands ont à peu près la taille ordinaire du Tigre Africain, mais non pas celle du Tigre royal. La robe du Jaguar est mouchetée *maculis ocellaribus*, & non pas vergetée par

(*) Le P. Berthier fit un jour un grand article pour démontrer, que le Prévôt Muratori étoit véritablement Auteur de cette compilation, qu'on a intitulée *l'Histoire du Paraguay*; mais cette démonstration n'a pas convaincu les personnes instruites.

anneaux ou par bandes transversales, *maculis virgatis transversis*. Ceux, qui ne sont pas Naturalistes, ne sauroient distinguer une peau de Tigre parmi des peaux de Pantheres, d'Onces & de Léopards: il n'y a rien de plus commun, que de s'y méprendre; au point qu'on a démontré, que les fourreurs même de Paris n'ont jamais eu une connoissance bien claire de cette partie de leur commerce (*). Je laisse à juger après cela quel fond on peut faire sur ce que Dom Pernety rapporte des peaux de Tigres qu'il dit avoir vues: c'étoient des dépouilles de Jaguar, comme il auroit pu s'en convaincre dans les ouvrages de Mr. de Buffon, qui prouve clairement qu'au nouveau Monde, il n'y a pas de véritable Tigre. Quant au Couguar, qu'on nomme tantôt *Tigre paltron*, & tantôt *Tigre roux*, c'est un animal absolument naturel à l'Amérique, & dont on n'a pas découvert l'analogue dans notre ancien Continent: il a le poil fort ras, sans mouchetures, sans anneaux, sans taches, d'un jaune tirant sur le roux, qui fait la nuance que les Naturalistes expriment par le terme de *luteo-rufus*. J'en ai vu un sujet vivant chez du Cos, maître de bêtes étrangères: il avoit la tranquillité d'un Chien, & beaucoup plus que la corpulence d'un très-grand dogue: il est haut monté sur les jambes, ce qui le rend svelte & alerte.

(*) Les fourreurs appellent *peau de Tigre commun*, la robe de l'Once: ils appellent *peau de Tigre d'Afrique*, la robe du Léopard du Sénégal. La peau du Tigre n'est pas tigrée, ni tachetée, ni mouchetée, mais elle a de grands anneaux qui viennent se terminer au ventre: ces bandes ne sont pas si sensibles que les mouchettes du Léopard.

ses dents canines sont coniques & très-grandes : on ne l'avoit ni défarmé, ni emmuselé, & on le conduisoit en lesse : le nom de *Tigre poltron* lui a été bien donné ; il se laissoit flatter de la main, & je vis de petits garçons grimper sur son dos, & s'y tenir à califourchon. Ceux, qui connoissent le vrai Tigre de notre Continent, savent que c'est un animal d'une férocité qu'on ne peut ni dépeindre, ni comparer à rien : il est impossible de le domter, & encore bien plus impossible de le discipliner comme les Couguars : on n'ose le toucher de la main : il faut le renfermer dans des cages bien grillées & doublement barrées, & avec tout cela il est rare qu'on en amène en Europe ; aussi Mr. de Buffon n'a-t-il jamais pu parvenir à envoyer un individu en vie ; lui qui a passé presque tout le règne animal en revue, en faisant venir des extrémités de la Terre les animaux les plus rares : il faut attribuer cela à la difficulté & au danger de transporter une bête aussi formidable que le Tigre, qui rompt, dit Bontius, de grosses solives ferrées : s'il venoit à se détacher dans un navire, l'équipage courroit risque d'être déchiré.

Le Lion & le Léopard se laissent en quelque sorte apprivoiser, & dans leur captivité ils paroissent plus mélancoliques que méchants : on les domte & par la faim & par les coups souvent répétés, ce qui les fait ou ressouvenir de la supériorité de l'homme, ou oublier leurs propres forces ; mais le Tigre résiste à tout : la faim le rend plus terrible, les coups le rendent plus furieux, les caresses l'irritent, & celui qui le nourrit, est son premier ennemi. Dans son état de liberté, il

attaq
men
ne r
Rh
aut
C
faut
guar
font
don
men
ce

Bub
stuc
ralis
cap
tus
nit,
vis
inv
Or

Jav
plu

al
in

ca
me
un
ra
Pa
B
al
ec

attaque tout ce qui respire dans la Nature, en commençant par l'homme: il s'essaye avec les Crocodiles, ne recule pas devant l'Eléphant, ne craint point le Rhinocéros, brave le Lion, & emporte un Bœuf avec autant de facilité que le Loup enleve un Agneau. (*)

Ce n'est pas un tel animal, comme on voit, qu'il faut comparer pour la férocité & les forces aux Jaguars Américains, qui perdent tout courage quand ils sont repus, & un seul Chien suffit alors pour leur donner la chasse (**); mais les Sauvages naturellement poltrons redoutent toujours leur rencontre; parce qu'ils s'imaginent, que ces bêtes préfèrent leur

(*) *Denique robur hujus feræ incredibile: nam occisum à se Bubalum, quamvis tribus partibus ipsa majorem, non secus ac festucam, in silvas trahit. Ac ut id magis credas, Nobil. D. Generalis P. Carpenterius, circa silvas insidias & decipulas Tigribus capiendis, ex solidis trabibus compactas locari curaverat; quibus intus alligatus Caper, balatu suo, Tigridem pelliceret: ac forte evenit, ut valvis reclusis ingens Tigris capta esset, quæ trabes quamvis ferreis clavibus ligatas, unguibus, quibus plurimam valet, à se invicem divulsit ac evasit. Bontius Historia Naturalis Indiae Orient. p. 53. Cap. de Tigride.*

Il n'est question dans ce passage que du Tigre ordinaire de Java; car le grand, qu'on nomme le royal, est encore bien plus fort & plus terrible.

(**) *Hominibus æque ac bestiis infestæ, cum famelicæ sunt; alias enim à gregariis canibus, imo vel solo accenso rogo de nocte in fugam facile aguntur. Hist. Nat. Brasiliae. Pag. 103.*

Voyez aussi sur le Jaguar ou cette espece de Tigre Américain, Mr. de Buffon, & Mr. de Valmont. T. III. p. 120. au mot *Jaguar*. La *Tigris Mexicana* de Hernandez p. 498. est une espece de Léopard. Gesner paroît être le premier Naturaliste qui ait su distinguer le Tigre d'avec les Onces & les Pantheres. On doute que Plinè ait connu le Tigre: aussi Bontius l'accuse-t-il de s'être manifestement trompé, lorsqu'il assure que cet animal est si léger à la course: le vrai Tigre ne court pas vite.

chair à celle des Européens; ce qui peut provenir, comme il est dit dans les *Recherches Philosophiques*, des drogues avec lesquelles ces Sauvages se graissent tout le corps, & dont l'odeur insupportable les fait éventer de loin.

C'est dans l'humidité & la température de l'air entre les Tropiques au nouveau Monde, qu'on apperçoit les causes qui y rendent les animaux carnaciers, moins féroces, moins dangereux que dans notre Continent: car on ne sauroit croire combien la chaleur extrême de l'intérieur de l'Afrique, y augmente la soif du sang dans les Tigres & les Lions; au point que ceux qui habitent hors de la Zone Torride, vers le Cap de Bonne-Espérance, ou sur les montagnes où l'air est moins brûlant que dans les plaines sablonneuses, paroissent à demi apprivoisés, en comparaison de la fureur & de l'impétuosité des autres. Il est bien étonnant sans doute, qu'une cause qui opère avec tant de force sur la constitution & le tempérament des animaux de ce pays, y produise un effet contraire dans les hommes: car les Nègres, généralement parlant, sont de très-mauvais guerriers & excessivement peureux: ce qui prouve combien la pusillanimité est grande dans les bornes étroites de leur ame, c'est qu'ils sont infiniment plus prompts que les hommes blancs à se détruire eux-mêmes; non dans un grand désespoir, mais seulement dans un grand chagrin. Quand ils ne peuvent ni se noyer, ni s'empoisonner, ils retiennent leur haleine, & s'étouffent au point qu'on a cru qu'ils se coupoient la langue avec les dents & l'avaloiert. On a observé dans les vaisseaux Négriers, que rien n'étoit

plus propre à les empêcher de se tuer, que la musique; dès qu'ils l'entendent, ils osent vivre, & oublient qu'ils ont voulu mourir: tant le suicide est en eux une foiblesse qu'on corrige par une autre.

Je reviens aux animaux, & je dis, qu'on ne sauroit assez s'étonner de ce que Dom Pernety ait pu contredire les observations des Naturalistes sur la grandeur respective des especes animales qui habitent dans les deux Continents: celles de l'Amérique sont généralement plus petites; & je sai bien que Dom Pernety n'eût jamais nié cela, s'il avoit daigné lire seulement dans Mr. de Buffon l'histoire des Chats-cerviers, celle des Loups-cerviers, celle des Loups ordinaires & celle des Ours. Mais n'ayant rien examiné, il s'est imaginé pouvoir décider sur tout cela par quelques mots véritablement jettés au hazard. Il assure que les Ours de l'Amérique sont d'une grandeur effroyable: à quoi je répons, qu'il a encore été aussi mal instruit en cela qu'en tout ce qu'il dit des Tigres, dont il n'a pas seulement connu les especes & les noms.

Voici les propres termes de Mr. de Buffon: *les Ours des Illinois de la Louisiane paroissent être les mêmes que nos Ours; ceux-là sont seulement plus petits & plus noirs.* (*)

C'est un fait qui n'a jamais été révoqué en doute par personne, que la plus grande espece d'Ours se trouve non pas en Amérique, mais en Moscovie. Je ne conçois pas, dis-je, que le Critique ayant ignoré

(*) Voyez son *Discours sur les animaux communs aux deux Continents.*

l'histoire des animaux, ait pu attaquer, avec tant d'aigreur, l'Auteur des *Recherches Philosophiques*, qui n'a pas dit un mot qu'il n'ait puisé dans les écrits des Naturalistes les plus estimés.

C H A P I T R E X X I

Du Tapir.

Rien n'est plus inconcevable que la maniere dont la Nature a reparti & distribué les especes animales sur le Globe: il paroît, qu'on devoit trouver les mêmes especes sous les mêmes latitudes, & cependant cela n'est pas: il y a des quadrupedes qui ne sont affectés qu'à de petites contrées, & qu'on ne rencontre pas ailleurs.

J'avoue que les hommes, en se formant en société, en détruisant les bois, ont beaucoup influé en cela: plus ils ont défriché, plus ils ont fait fuir le gros gibier, tandis que les petits animaux ne fuyent pas: trop d'obstacles les arrêtent, une riviere peut les arrêter: ils restent constamment dans les mêmes régions, & soit par une providence particuliere, soit par leurs propres ruses, ils échappent toujours à une destruction totale: on peut, dans une isle, se délivrer des Loups; mais on ne sauroit s'y délivrer des Souris, des Grenouilles, des Taupes. Il n'y a pas de doute que, du temps de Jules-César, il n'y ait eu, en France & en Allemagne, des especes animales qu'on n'y voit plus aujourd'hui. Les vicissitudes physiques ont aussi res-

ferré d'autres especes dans des isles, dans des pointes de péninsules d'où elles ne peuvent plus sortir: on conçoit bien, qu'on n'a pas été porter des Serpens venimeux & des Tigres à Java & à Madagascar; & que ces animaux y existent, pour s'y être trouvés au moment que quelque révolution a séparé Madagascar & Java, du Continent, & en a fait des isles: il est bien certain, que c'est là l'origine commune de toutes les bêtes insulaires, si on en excepte quelques Serpens de la petite espece, qui ont pu échapper au bec des Cigognes, & quelques autres animaux carnaciers qui ont passé à la nage dans des isles peu éloignées du Continent; c'est un fait, que les Couguars ou les Tigres poltrois dont j'ai parlé dans le Chapitre précédent, sont arrivés à la nage dans quelques isles où les Européens avoient porté du bétail. Mais ce qu'il y a de vraiment étonnant, c'est que dans l'Amérique on a découvert beaucoup d'animaux, dont les analogues ne sont point dans notre hémisphere; d'où on peut inférer que les deux Continents ne se sont pas touchés sous l'Equateur, & qu'il y a toujours eu une ligne de démarcation & une barriere insurmontable, qui a empêché nos animaux indigenes de la Zone Torride, de pénétrer en Amérique, & ceux de l'Amérique de pénétrer dans l'ancien Monde. Il faut bien imaginer un grand obstacle, qui ait prévenu cette confusion; sans quoi elle se seroit faite: car si l'espace de mer entre la Guinée & le Bresil, eût jamais été une terre-ferme, les animaux de la Torride des deux hémispheres, se seroient trouvés sur un même Continent. Il suit de ceci, que chaque climat a primitivement reçu

les animaux qui lui sont affectés, sans qu'ils soient descendus les uns des autres, sans que les Fourmilliers de la Guiane viennent des Fourmilliers du Congo, ou ceux du Congo de la Guiane.

La Nature, après avoir produit, dans le nouveau Monde, tant de végétaux & d'animaux absolument inconnus dans l'ancien, n'a rien changé au règne minéral; plus on fait de recherches, plus on découvre, que les métaux & l'arrangement des couches terrestres sont les mêmes en Amérique que dans notre Continent sous les mêmes latitudes; au point que Mr. Guettard a prouvé que, dans le Canada, la disposition intérieure de la Terre est précisément comme en Suisse (*), tant pour les minéraux que pour les autres lits de matières pierreuses & terreuses. On ne sauroit douter, que le centre de l'Afrique qui correspond au Pérou, ne renferme des dépôts d'or & d'argent aussi considérables que le Pérou, car l'immense quantité de paillettes que les fleuves d'Afrique charient, ne peut venir que des montagnes pleines de filons. C'est encore la même chose par rapport aux pierres fines, avec cette différence que celles de notre Continent sont en général plus belles, plus vivement colorées, plus diaphanes & plus brillantes. On a même observé que les Diamants du Brésil n'ont pas autant de dureté que ceux des Indes Orientales; ce qui fait qu'on ne sauroit leur donner un aussi beau poli qu'aux Diamants de Golconde.

(*) Voyez les Mémoires de l'Académie des Sciences de Paris à l'an 1752.

Je conviens qu'on a déterré en Amérique un métal anomale & absolument inconnu dans l'ancien Monde : c'est l'Or blanc de Choco ou la Platine : mais on connoît trop peu l'intérieur de l'Afrique, où de mémoire d'homme on n'a jamais, à ce qu'on dit, exploité aucune mine, pour pouvoir assurer, que la Platine ne s'y trouve point ; pourvu cependant que ce ne soit pas une concrétion fortuite, ou un Or aigri par une espèce particulière d'émeril.

Quoiqu'il en soit, la Platine n'a pas empêché que les connoissances, qu'on avoit acquises dans la Métallurgie, n'ayent suffi pour nommer tous les métaux du nouveau Monde ; mais les notions qu'on avoit acquises dans l'histoire des plantes & des animaux de l'ancien Continent, ont été absolument insuffisantes pour nommer & ranger en classes les nouvelles espèces qu'on a trouvées en Amérique, & dont la plus frappante est le Tapir, car la Zone Torride des Indes occidentales n'a point d'animal plus grand que celui-là. On peut bien croire, qu'un être qu'on n'avoit jamais vu, dont on n'avoit pas soupçonné l'existence, a dû produire parmi les Naturalistes une grande variété d'opinions sur le genre auquel il faut le rapporter ; & ce qui prouve combien peu on a été d'accord, c'est qu'on en a fait un Bœuf, un Ane, & finalement un Hippopotame : il existe déjà des nomenclatures imprimées, où le Tapir est titré Hippopotame terrestre : mais en voulant introduire de nouvelles espèces dans les anciens genres, on brouille bien plus les choses qu'on ne les arrange ; par une méthode qui n'est fondée que sur des apparences trompeuses. Mr. Brisson

a été le plus raisonnable des Méthodistes, il a fait du Tapir un genre qui ne renferme qu'une seule espece, & qui par là est très-remarquable.

J'avoue que j'ai été moi-même dans l'idée, que les animaux de l'Amérique ne sont pas essentiellement différents de ceux de notre hémisphère; mais tellement métamorphosés par le climat, qu'on a beaucoup de peine à les reconnoître; j'avois été induit dans ce sentiment par la grande analogie du Glama du Pérou avec le petit Chameau d'Afrique, au point que ces deux animaux ne me paroissent être qu'une seule espece; mais en faisant des recherches ultérieures sur le Tapir, je me suis bien désabusé: en 1762, je prenois encore cet animal pour une sorte d'Hippopotame, & j'ai vu que d'autres Naturalistes ont été aussi de cet avis. Mais voici ce qui doit empêcher, selon moi, qu'on ne soutienne cette opinion.

Le Tapir a une trompe par laquelle il respire, & qu'il tend & détend par le jeu d'un muscle très-fort: l'Hippopotame n'a pas de trompe, & respire par la gueule & les naseaux. Le Tapir a quatre dents de moins que l'Hippopotame, & il lui manque aux pieds de derriere une division, n'ayant à ces pieds que trois doigts, & l'Hippopotame en a quatre à tous les pieds avec un faux talon (*). Ces caractères si tranchés

(*) Je sai bien que Mr. Klein, en prenant les caractères par lesquels il distingue les animaux, de la conformation de leurs pieds, n'a aucun égard aux pieds postérieurs. Mais cette méthode est-elle bonne & juste? Voilà de quoi j'ose douter. Les pieds postérieurs ne sont sujets à des variations que dans de certaines especes, & jamais dans d'autres, jamais dans les solipedes.

separent tellement ces animaux, que rien ne sauroit les rapprocher. Du reste, ils se ressemblent par leur vie noctambule, par leurs mœurs, par leur façon de se nourrir, de courir dans l'eau sans être de vrais amphibies, par leur ronflement, par leur queue pyramidale, & l'épaisseur de leur peau, qui sert aussi bien en Afrique qu'en Amérique à faire des boucliers impénétrables aux flèches, & même à l'épreuve de la balle d'un mousquet: ces animaux sont également chargés de beaucoup de graisse, comme toutes les grandes machines animées, qui nagent à l'instar du Wal-Rois & du Phocas. (*)

Ce qu'il y a de bien singulier, c'est que les Américains ne pouvoient tirer aucun avantage du plus grand quadrupede de leur Zone Torride: car le Tapir étant lucifuge, il ne se laisse ni apprivoiser, ni rendre domestique, & bien moins encore soumettre au travail: cela lui est commun avec l'Hippopotame, le seul de tous les grands quadrupedes de notre Continent, dont on ne puisse tirer aucun service; tandis que le Cheval, le Bœuf, la Giraffe, le Chameau, le Dromadaire, l'Eléphant, qui tiennent un rang si distingué dans le règne animal, sont tous soumis au travail, & assistent l'homme dans les besoins de la société. Je

(*) La meilleure figure qu'on ait du Tapir, est celle qui a été dessinée en Amérique par Mr. de la Condamine, & que Mr. de Buffon a fait graver: elle ne ressemble en rien à celle de Pison; au point qu'on croiroit que ce sont deux animaux différens. C'est encore bien pis par rapport à l'Hippopotame, on n'en a aucune figure qui soit juste; mais la plus inauvaise de toutes, est celle qui se trouve dans la *Description de l'Egypte* par Mr. de Maillet, de l'édition in 4to.

n'ai jamais pu concevoir pourquoi on a laissé en Asie le Rhinocéros dans son état sauvage, sans l'employer à aucun usage; tandis qu'il est soumis en Abyssinie, & y sert à porter des fardeaux & de petites citadelles comme l'Eléphant: aussi les Portugais nomment généralement le Rhinocéros Asiatique, *le Moine des Indes*; parcequ'il n'y travaille pas, & que la peau qui recouvre son garrot, imite assez bien un capuchon.

Quand on considère, que tous les plus grands quadrupèdes, qui existent sur le Globe, sont tombés sous le joug de l'homme, on s'imagine que cette servitude est un effet de notre seule industrie & de notre supériorité sur les bêtes, quelque robustes qu'elles soient; j'avoue, que l'industrie y a eu beaucoup de part; mais il est certain aussi, que cela est entré dans le plan de la Nature, comme nous le voyons manifestement par le Chien, le seul de tous les animaux carnaciers, avec le Chat, que nous ayons pu rendre domestique. Or je dis, que l'attachement que cet animal a pour l'homme, est dans son instinct, & non pas dans un caractère que nous lui ayons imprimé; ainsi il y a dans tout ceci des bornes que la Nature a fixées; les animaux, qu'elle a voulu délivrer de la servitude, ne seront jamais subjugués par toute l'industrie humaine, & les animaux qu'elle a formés pour la servitude, seront subjugués toutes les fois que l'homme le voudra & l'éprouvera.

Ce qui rend cet état de liberté du Tapir & de l'Hippopotame d'autant plus remarquable, c'est qu'ils sont l'un & l'autre frugivores, & non carnaciers; & les animaux, que nous avons soumis, en ex-

ceptant toujours le Chat & le Chien, sont tous frugivores depuis la Brebis jusqu'à l'Eléphant. (*)

CHAPITRE XXII.

*De la multiplication & de la grandeur des Insectes
au nouveau Monde.*

Dans les pays incultes, marécageux, couverts de bois, les insectes se multiplient; parcequ'ils envahissent, sans obstacles & impunément, toutes les productions de la Nature, qui a augmenté, comme on fait, le degré de la fécondité à proportion de la petitesse des animaux. Pour peu que la présence de l'homme n'arrête point cette propagation, ou plutôt ce débordement de matiere animée, en purifiant l'air par la fumée, la terre par le labour, les eaux par l'écoulement, toutes les especes d'insectes viennent s'y accumuler d'une maniere effroyable: comme l'ont vu les premiers Européens, qui ont pénétré dans les forêts de l'Amérique; ils faisoient à chaque pas lever des tourbillons de cousins & de moustiques, qui les enveloppoient comme feroit un nuage.

(*) Il ne faut pas confondre les animaux soumis au travail & les domestiques, avec les animaux simplement apprivoisés comme les Genettes, les Rats de Pharaon, les Singes, &c. Quoique l'Eléphant ne soit pas domestique, il est néanmoins soumis. On ne fait pas si le Rhinocéros est domestique en Afrique.

Le Critique en conclut que le *principe de la vie* étoit, dans ce pays, plus actif & plus fécond qu'ailleurs: il falloit en conclure que ce pays étoit resté inculte depuis un temps immémorial: puisque cette multiplication d'insectes est un effet nécessaire, & qui arrive dans tous les endroits de la Terre, qui ne sont pas habités par des hommes, ou qui ne sont habités que par des Sauvages. Si ces deserts se trouvent situés sous un climat chaud, ou seulement sous un climat tempéré, alors les Serpents & les Lézards se joignent aux insectes.

On prétend que, si l'Égypte restoit inculte pendant quarante ans, le Nil, en applanissant ses digues, en feroit un prodigieux marais, où les Grenouilles, les Crapauds, les Scinques, les Caméléons, les Crocodiles, les Couleuvres, se multiplieroient à l'infini: car malgré la culture, malgré tous les efforts de l'homme, on a beaucoup de peine à y arrêter la génération des animaux immondes. Que feroit-ce donc, si cette contrée étoit abandonnée à elle-même, ou s'il n'y avoit que quelques troupeaux de Sauvages errants comme les Américains du Nord, qui étant pasteurs & dépourvus d'instruments de fer pour faire de grandes coupes dans les bois, avoient pour toujours renoncé à l'agriculture? ils n'osoient pas non plus mettre le feu aux bois; de peur de tuer le gibier, comme on l'a vu en Sibérie, le long de la Léna, où la fumée des forêts qu'on a brûlées dans les défrichements, a fait mourir les Zibellines à plusieurs lieues à la ronde. Il ne restoit aux Américains d'autres ressources, que de couvrir leur peau d'une couche de graisse, & de

fumer du Tabac & d'autres herbes âcres, pour être un peu moins persécutés par les insectes; mais leur nombre ne diminueoit point.

Il est difficile de savoir au juste, ce que c'est que l'activité du *principe de la vie*, dont parle le Critique; mais quelles que soient les idées vagues qu'on attache à ces termes vagues, on ne sauroit admettre que ce principe étoit dans une grande force aux Indes occidentales, le pays le plus dépeuplé de la Terre, où les hommes étoient aussi rares que les Fourmis y étoient incroyablement multipliées.

On conçoit bien que ce qui peut être favorable aux insectes, ne peut qu'être nuisible à l'espèce humaine & aux animaux quadrupèdes: aussi n'en existoit-il aucun de la première, ni de la seconde, ni de la troisième grandeur dans tout le nouveau Monde. Je pourrois tirer, de l'objection qu'on a faite, une objection contraire; mais je ne raisonne pas sur des raisonnements. Le Critique, en admettant l'existence des Géants Magellaniques, croit que la cause, qui fait grandir une Chenille à Surinam, ou une Grenouille dans les marais de la Louisiane, est cette cause même qui produit des Géants à la baie Grégoire, ou à la baie Famine: il ne faut pas attaquer des faits très-réels par des faits très-douteux, ni conclure d'un fait à un autre fait fort différent. Mr. Linnæus a découvert, en Lapponie, de certains insectes dont la taille surpasse de beaucoup celle de leurs analogues qui vivent dans des pays cultivés; cependant les Lapons seroient les plus petits des hommes, s'il n'y avoit pas des Eskimaux.

La corruption, qui résulte de l'entassement des végétaux décomposés dans des terrains ombragés & humides, favorise la propagation des insectes: comme l'air ne peut circuler dans ces retraites, ni le vent s'y introduire, les œufs de ces petits animaux n'y sont pas dispersés, ni écrasés par le choc & l'agitation de l'atmosphère sur elle-même. Aussi a-t-on observé que, sur de certaines plages découvertes le long de la rive droite du Maragnon, on ne voit jamais des insectes; tandis que la rive opposée en est entièrement remplie; parceque le vent ne peut s'y faire sentir, ni éparpiller les essaims de mouches qui s'y tiennent immobiles, & comme suspendus dans l'air, d'où ils tombent sur le premier animal dont ils sentent l'approche; & à-peu près comme les Chauve-souris tombèrent sur le bétail que les Missionnaires avoient porté à Borja: les Bœufs les plus puissants ne purent se garantir contre ces ennemis, qui détruisirent successivement tous les troupeaux.

On n'est pas encore assez avancé dans l'histoire naturelle des insectes, pour pouvoir parler pertinemment sur ce qui leur arrive dans les pays chauds, où la culture a manqué depuis une infinité d'années; mais il n'y a pas de doute, que de certaines espèces n'y grandissent, parcequ'elles y trouvent une nourriture abondante, & qu'elles s'y nourrissent paisiblement au sein de la Nature sauvage, & à l'abri des poursuites de l'homme, qui en fait une destruction bien plus grande que ces animaux mêmes qui s'en nourrissent; & outre qu'il les détruit, il les empêche encore de naître. Je ne puis à cette occasion omettre une observation

assez
des
d'in
autr
den
cett
où l
dan
ne-
pay
Na
mu
que
dan
le r

de
de
au
qu
tur
ten
ces

ne
&
pe
be
mi
de
fou
dit

assez singulière: c'est que, parmi tous les quadrupèdes à poil, il n'y a qu'une seule espèce qui ne vit que d'insectes, sans pouvoir prendre absolument aucune autre nourriture: cet animal singulier, qui n'a pas de dents, est le Fourmillier. Or il falloit nécessairement que cette créature fut placée dans les endroits de la Terre, où les Fourmis abondent le plus: elles abondent le plus dans le Brésil, & dans le Congo jusqu'au Cap de Bonne-Espérance, & c'est aussi précisément dans ces deux pays-là, que l'on trouve le Fourmillier, comme si la Nature avoit craint que, sans eux, les Fourmis ne multipliasent à un certain excès, qui pût occasionner quelque dérangement, s'il est permis de parler ainsi, dans l'équilibre des êtres (*); & cela aussi bien dans le nouveau Continent que dans l'ancien.

Il ne faut pas chercher ailleurs que dans le défaut de culture, & dans la nourriture abondante, les causes de cette grandeur qu'avoient les insectes en Amérique au temps de la découverte. Cela arrive aussi à quelques Serpents, & à quelques Lézards, auxquels la Nature a accordé une longue vie; parcequ'ils sont longtemps à croître, tellement que, dans de certaines espèces, la grandeur augmente avec l'âge: au contraire

(*) Il y a jusqu'à quatre espèces de ces Myrmécophages qui ne paroissent être que des variétés. Le plus grand a six pieds & demi depuis le bout de la queue jusqu'au museau, d'où on peut conjecturer de quelle quantité de Fourmis cet animal a besoin tous les jours. Les anciens n'ont pas connu les Fourmilliers: & cependant ils ont bien su que de certains cantons de l'Afrique étoient si remplis de Fourmis, qu'elles y prenoient souvent le dessus sur les hommes, comme on le voit par ce que dit Pline des *Solpuges*, sorte de Fourmis Africaines.

des quadrupèdes à poil, dont le terme de la vie est d'autant plus court, que celui de la croissance est moins long; ces deux périodes étant toujours dépendants l'un de l'autre.

On ne peut pas positivement assurer, qu'on ait trouvé au nouveau Monde, des Serpens plus grands que ceux que Mr. Adanson a vûs dans les deserts de l'Afrique, où il a pénétré en remontant le Sénégal en chaloupe; mais en Amérique leur multiplication étoit plus rapide, plus prodigieuse, & ils couvroient tellement la terre dans de certains endroits, qu'on désespéra de pouvoir s'en délivrer; ils attaquèrent avec tant de fureur la colonie naissante de la Martinique, qu'on fut trois ou quatre fois sur le point de l'abandonner.

L'auteur des *Recherches Philosophiques* a parlé de ces temps-là, & si le Critique eût lu plus attentivement l'ouvrage contre lequel il a tant déclamé, il y a toute apparence qu'il seroit resté dans les bornes de la question. Car qui doute, que les François de la Martinique n'aient détruit, dans cette isle, depuis cent-trente-cinq ans qu'ils y sont établis, au moins la millième partie de toutes les espèces de reptiles qu'on y trouva au commencement du seizième siècle? cependant il en reste encore, dit Mr. de Chanvalon, un très-grand nombre, échappé à la guerre continuelle des planteurs; mais cela ne peut être autrement, vu l'extrême fécondité de ces animaux: il y a tel Serpent vivipare de la Martinique, qui produira en une seule année soixante-dix Serpenteaux: les espèces ovipares sont encore plus fertiles.



D
P
arm
péens
pris, f
Tel e
grain
étend
re qu
purifi
les p
miers
aux
l'air
dans
& en
ture
peut
men
été f
vape
C
défr
de, i
herb
il a
géta

CHAPITRE XXIII.

Des Végétaux transplantés en Amérique.

Parmi les plantes étrangères, portées par les Européens au nouveau Monde, quelques-unes ont d'abord pris, sans que le changement de climat les ait affectées. Tel est surtout le riz, dont on avoit été chercher la graine au Levant: les colons de la Caroline ont fort étendu les rizieres; mais c'est la plus mauvaise culture qu'ils pouvoient embrasser, ou la moins propre à purifier le climat. On ne fait pas encore quelles sont les précautions qu'employent les Chinois, les premiers agriculteurs du Monde, pour n'être pas sujets aux grands inconvénients qu'occasionne en Europe l'air des rizieres: tous les payfans, qui y travaillent dans le Milanez, prennent une espece d'hydropisie; & en France, il a fallu sévèrement défendre cette culture, à cause des maladies qu'elle produisoit. Il se peut que, dans les pays chauds de l'Asie, le dessèchement étant plus prompt dans les campagnes qui ont été submergées, il en sort moins de vapeurs, ou des vapeurs moins nuisibles.

Quant à notre froment, semé dans les meilleurs défrichements entre les Tropiques au nouveau Monde, il n'a donné pendant les premières années qu'une herbe épaisse & stérile; parcequ'il puisoit trop de suc: il a fallu dans la suite y diminuer les efforts de la végétation par le sable, ou renoncer entièrement à cette

culture, comme on a fait dans l'isle de St. Domingue & aux Antilles. Le froment & le seigle n'ont pas esfuyé de tels accidents dans les provinces septentrionales, où ils ont donné d'assez bonnes recoltes; mais qui cependant n'étoient pas comparables à celles qu'on a obtenues des féveroles & des pois. Enfin l'industrie & le labour ont par-tout changé la nature des terres, en fumant les unes, & en ameublissant les autres: ces causes, qui ont déjà tant agi, agiront encore de plus en plus; de sorte qu'au bout de trois-cents ans, l'Amérique ressemblera aussi peu à ce qu'elle est aujourd'hui, qu'elle ressemble aujourd'hui peu à ce qu'elle étoit au temps de la découverte.

Dans quelques provinces, où de certains arbres à noyau, tels que les cerisiers d'Europe, ne voulurent pas prendre (*) dans le seizième siècle, on'est ensuite parvenu à les faire fructifier, en travaillant & en préparant le terrain. On peut en dire autant de nos mûriers, qui eurent aussi beaucoup de difficulté à venir, & aujourd'hui ils sont fort multipliés; quoiqu'on fasse d'ailleurs peu de foye en Amérique: on a remarqué que la mortalité enlevoit les vers, dans les contrées où il y a beaucoup de lacs & de marécages; ce qui prou-

(*) Il est surprenant que les arbres à noyau, transportés d'Europe en Amérique, ayent d'abord moins crû & moins produit que les autres especes à pépins ou à osselets.

On voit par un passage de Garcilasso qu'il ne croyoit pas que les cerisiers pourroient jamais être élevés au Pérou. *En 1580, dit-il, un riche marchand Espagnol, nommé Caspar Dalcocer, apporta des cerisiers au Pérou; mais ils n'ont pu réussir.*

ve évidemment que ces insectes n'aiment pas les pays humides.

Au reste, l'observation la plus étonnante qu'on puisse faire sur les végétaux transplantés, c'est que, dans toute l'étendue du nouveau Monde, on n'a pas encore réussi à faire de bon vin. L'Historien des colonies Angloises dit que, dans aucun de ces établissemens, les vignobles n'ont prospéré, non plus que dans la Louisiane; & cela sous des latitudes beaucoup plus méridionales que celle de la France: les raisins y contiennent en abondance un suc aqueux, foible, incapable de faire une liqueur de garde, & qui ait du corps: aussi les colons font-ils contraints d'aller chercher des vins aux Canaries, aux Açores & à Madere qui est, comme on fait, une isle seulement défrichée depuis l'an 1430. (*)

A St. Domingue & aux Antilles, ni la vigne, ni le blé, ne veulent se laisser élever. Au Pérou, on exprime des grapes une liqueur trouble & un peu fallée. Enfin, on fait, dans différents endroits, du vin en quantité, qui est non seulement inférieur, mais pas même comparable aux especes médiocres de notre Continent: celui de Loretto & Saint Lucar, passé aujourd'hui pour être le moins mauvais de l'Amérique. Les Anglois, en conquérant la Floride, avoient compté d'y découvrir des côteaux tellement exposés, que

(*) Il est vrai que Madere fut découverte en 1420. Cette isle étoit inhabitée & toute remplie de bois, auxquels on mit le feu, & tous les Auteurs disent que les forêts brûlèrent pendant sept ans, ce qui est incroyable. Je suppose qu'on employa sept ou huit ans pour préparer le terrain, avant que d'y apporter de la vigne de Candie.

les vignes y produisissent une liqueur plus vineuse, qu'en Pensilvanie; mais jusqu'à présent ces essais n'ont pas réussi.

Dans les provinces, où il y a beaucoup de bois qu'on n'a pu déraciner, faute de bras, comme dans la Géorgie, on a observé qu'il en sort annuellement des nuées d'insectes, qui viennent ravager les raisins: les Fourmis commettent les mêmes dégâts dans le Brésil, & si les chalumeaux des cannes à sucre n'étoient pas recouverts d'une gaine fort épaisse que ces petits animaux ne peuvent percer, il seroit aussi impossible d'y faire du sucre, que du vin.

La grande humidité de l'air, au nouveau Monde, est sans doute une des principales causes du peu de succès que les vignobles y ont eu: plus les pays où on les plante, sont dégarnis de bois, & exemts de marais, plus le vin qu'on y fait, a de force: car, quand les vignes sont dans le voisinage d'une grande forêt, les brouillards, qui s'en élèvent, sont, indépendamment des insectes, avorter les raisins, ou en rendent la sève aqueuse. Voilà ce que l'expérience a enseigné à tous les cultivateurs Américains.

Outre les observations générales, il y a des observations particulières qui ne concernent que quelques provinces: par exemple à Surinam la pellicule extérieure, que quelques-uns nomment la peau des raisins, devient fort épaisse, les pepins fort gros, & les vignobles blancs donnent dès la seconde année une liqueur rouge & trouble. Je dis que cette observation est d'autant plus surprenante, que Mr. du Hamel assure, dans son *Traité des Arbres*, que le mé-

me accident survient aux vignes qu'on a voulu élever aux environs de Québec; soit qu'on eût fait venir les plants de France, soit qu'on eût été chercher des lambruches dans les bois. Outre cette dégénération, le froid est si grand au Canada, qu'il y a peu d'années où la vigne y parvienne à un certain degré de maturité.

On peut assurer que c'est un très-grand bonheur pour la France & pour le Portugal, que les vignobles n'ayent pas du tout réussi en Amérique: car l'Angleterre, extrêmement éclairée sur ses intérêts, eût appliqué toutes ses colonies à cette culture, & se feroit ainsi délivrée de l'énorme tribut qu'elle paye aux François & aux Portugais pour leurs vins; comme cela eût été naturel. Mais les terres & le climat du nouveau Continent ne seront peut-être pas encore en état, au bout de deux siècles, de produire des vins comparables à ceux de Bourgogne, ou de Constance au Cap de Bonne-Espérance.

Parmi les autres arbres exotiques, qui ont dégénéré en Amérique de l'aveu de tout le monde, on doit compter les Caffiers originaires de l'Arabie: ils donnent abondamment des fèves, tant à Surinam qu'aux Isles; mais ces fruits sont d'une qualité si inférieure à ceux de l'Yemen, de Java, & même de Bourbon, que les gents riches en Europe, & les Turcs ne veulent pas boire de ce café de l'Amérique: on l'a souvent mêlé avec celui de Moka, dans l'espérance de tromper les Levantins; mais on n'y a jamais pu réussir, & on ne le tente plus: car, outre qu'ils distinguent le mélange au goût, ils le distinguent encore

à l'œil. Aussi les Hollandois ne portent-ils pas aujourd'hui une seule balie de leur café de Surinam en Turquie, où l'on n'en veut pas à tout prix.

On peut en dire autant des cannes à sucre: c'est un fait incontestable que celui qu'on fait aux Canaries, que celui qui se fabrique à Tchou-Fou à la Chine, que celui enfin qu'on tire d'Egypte par la voye du Caire, sont supérieurs en qualité au sucre du Bresil, qui passe pour être le meilleur de l'Amérique. Il semble que la sève des cannes de l'Asie, est plus cuite & plus élaborée: le sucre de St. Thomé en Afrique, seroit comparable aux meilleures especes qu'on tire d'Egypte, si les Portugais le raffinoient mieux; mais ils le laissent à demi-brut: cependant cela n'empêche point qu'il ne soit préférable à tous les autres, pour les usages de la médecine.

On a remarqué dans beaucoup d'endroits de l'Amérique, que les cannes à sucre ne produisent presque plus rien sur ces mêmes terrains où, à la première exploitation, elles se remplissoient de miellat. Ce malheur est arrivé à quelques colonies Angloises des isles, où l'*humus* n'étant pas profond, il s'est d'autant plutôt épuisé de ses engrais naturels que le feu des défrichements y avoit répandus. Rien n'est moins connu jusqu'à présent que l'origine du sel sucreux, qui paroît être reparti sur toute la surface du Globe; au point qu'on peut assurer que ce n'est qu'un acide déguisé par l'action du soleil sur de certains végétaux: presque tous nos pommiers à fruits aigres, transplantés en Espagne, y donnent, dès la seconde année, des pommes douces: cela arrive aussi dans beaucoup

de provinces d'Italie: cependant dans ces mêmes pays, les Citronniers conservent leur acide (*): la cau-

(*) Presque tous les fruits & même beaucoup de racines contiennent plus ou moins de sucre: les raisins en contiennent beaucoup; mais on ne conçoit pas comment un des plus célèbres Chymistes d'Angleterre a pu soutenir que ce sucre faisoit la base du vin. Plus un fruit est aigre avant sa maturité, plus il devient ordinairement doux après sa maturité naturelle, ou artificielle: je ne dis pas qu'il n'y ait des exceptions à cette règle; mais elles sont en petit nombre. Quand on n'auroit jamais fait que cette seule observation, on auroit déjà assez fait pour pouvoir dire que le sucre n'est qu'un véritable acide végétal, mêlé d'une certaine quantité d'huile, & déguisé par l'action de la chaleur. Quand le sucre est exprimé des cannes, il faut promptement le cuire, sans quoi il se change de lui-même en vinaigre; après que le sucre liquide, que les Portugais du Brésil nomment *Caldo*, a reçu une certaine cuisson, on peut encore le changer en vinaigre, en y versant une goutte d'acide: après que le sucre est fait, après qu'il est raffiné & cristallisé, on peut encore le changer en vinaigre par une certaine opération chymique, dans laquelle on le dépouille, par l'antimoine, de sa partie huileuse. Or comme il n'y a absolument aucune différence entre le sucre des cannes & celui qu'on peut tirer des raisins, de tant de fruits, de tant de racines, de tant de sèves d'arbres, comme les érables & les bouleaux; on voit que ce qu'on nomme sucre, n'est que le véritable acide végétal; ainsi la difficulté tombe sur l'origine de cet acide, bien plus que sur celle du sel sucré, qui n'en est qu'une modification manifestement produite par l'action de la chaleur: aussi un tonneau de vinaigre, qu'on transporte d'Amsterdam à Cadix, n'y conserve-t-il pas l'aigreur qu'il avoit en Hollande; & reporté au Nord, il reprend cette aigreur dans le même degré qu'il l'avoit avant le premier transport.

On conçoit maintenant, pourquoi dans les pays chauds, les fruits sont ordinairement si sucrés, & pourquoi les cannes à sucre, quand même elles pourroient croître dans nos pays, ne s'y rempliroient pas de miellat: on conçoit encore que ce qui fait la base du vin, est l'acide végétal, plus cuit dans les vins doux, & moins cuit dans les vins verts; aussi les premiers reçoivent-ils presque tous, outre l'action du soleil où ils croissent, une cuisson artificielle qui détruit le principe de la fermentation, qui tend à faire reparoître l'acide végétal sous sa forme primitive.

se'en est peut-être dans l'épaisseur de l'écorce, & dans l'huile de l'écorce, qui empêche que l'action de la chaleur ne convertisse l'acide.

Un phénomène aussi surprenant que ceux que je viens de rapporter sur la dégénération des végétaux, c'est qu'on a remarqué, dans tous les ports de mer, que les navires construits avec du bois de chêne, crû dans le Nord de l'Amérique, ne durent pas la moitié du temps que dure un navire bâti avec du bois de chêne crû en Europe. On seroit fort charmé, en Angleterre, de pouvoir découvrir quelque secret, pour garantir des vers le bois de construction qu'on tire du Canada: un constructeur a proposé de le laisser macérer dans de vastes réservoirs; mais ce procédé paroît long & coûteux. Pour ce qui est de communiquer au bois de chêne de l'Amérique, la solidité qu'a le nôtre, il faut y renoncer; il croît dans un pays trop humide, & outre que les vers & la putréfaction en dévorent en un instant l'aubier, le cœur ne résiste pas comme dans nos chênes, qui n'ont pas d'autres vers à craindre que ces terribles insectes à tarière, qu'on nous a apportés des mers du nouveau Monde.

De

N

tro
mamo
fon
cher

exa

pée
affr

ils

me

pou

le f

trav

foit

me

en

la L

nou

d'av

CHAPITRE XXIV.

De la nature du commerce que l'Europe fait avec l'Amérique.

Ne point trouver dans un livre ce qui y est, & y trouver ce qui n'y est pas, c'est encore une mauvaise maniere de critiquer un livre.

Dom Pernety s'imagine qu'en disant quelques mots au hazard, du commerce que les Européens font en Amérique, il a suffisamment réfuté les *Recherches Philosophiques*; mais il faut beaucoup mieux examiner les choses qu'il ne l'a fait.

C'est une vérité incontestable, que, si les Européens avoient laissé le nouveau Monde dans cet état affreux, dans cette désolation où ils le découvrirent, ils n'y commerceroient pas aujourd'hui. Mais comme ils firent d'abord venir des Negres & des colons pour y défricher les terres, ils y recueillent maintenant le fruit de leur travail; & ce n'est qu'autant qu'ils travaillent qu'ils recueillent: car, si l'Angleterre laissoit l'Albanie, la Caroline, la Pensilvanie, dans la même situation où la France avoit laissé la Louisiane, elle en retireroit précisément ce que la France retiroit de la Louisiane; c'est à dire rien.

Il faut de plus distinguer, entre les productions du nouveau Continent, celles qui ont une valeur réelle, d'avec celles qui n'ont qu'une énorme valeur fictive.

D'abord les mines d'or & d'argent ne prouvent pas que l'Amérique soit un excellent pays : ceux qui travaillent à ces mines, n'ont pas de souliers ; ils n'ont pas de chemise. Enfin ces richesses sont si mauvaises qu'elles ont appauvri l'Espagne & le Portugal, qui les regardoient comme un patrimoine.

Le Pérou seroit infiniment plus heureux, si au lieu de contenir des veines de métaux, il avoit une population suffisante, de bonnes terres labourables, bien arrosées, & sur-tout de grands chemins. Mais comment les Espagnols, qui n'ont pas encore fait de grands chemins dans leur propre pays, & chez qui le projet d'établir des chariots de postes n'a jamais pu réussir ; comment, dis-je, ces Espagnols pourroient-ils se déterminer à faire de grands chemins au Pérou ? Ils aiment mieux se faire hisser au-dessus des torrents avec des cordes, que d'y bâtir des ponts. Tant il est vrai que tout l'or & l'argent du Monde, entre les mains d'un peuple indolent, ne produit rien ; & que le travail produit tout, indépendamment de l'or & de l'argent. (*)

Parcequ'on pêche des perles à Panama & à la Californie, parcequ'on tire de la terre des saphirs & des

(*) Il n'y a que sept ou huit ans qu'on forma le projet d'établir en Espagne des diligences ou des chariots de postes, tant pour faciliter la communication entre les villes du Royaume, que pour transporter les voyageurs étrangers ; - mais ce projet ayant été fait, & les grands chemins n'ayant pas été faits, on peut croire qu'il a fallu y renoncer, & continuer à voyager comme on peut, & à transporter les marchandises sur les mules. Quand on réfléchit à la quantité d'or & d'argent qui a circulé en Espagne, on ne conçoit pas comment ce Royaume manque encore, dans le dix-huitième siècle de grands chemins : tandis que l'Allemagne & surtout la Bohême, où l'on

émeraudes dans la nouvelle Castille, cela ne prouve encore rien en faveur de la bonté d'un pays. Ces richesses sont comme les mines; elles ne valent rien, s'avilissent en se multipliant, & au lieu d'augmenter la population, elles la diminuent: le luxe qu'elles entraînent, est véritablement destructif, & pour ainsi dire absurde: aussi voit-on à Mexico des hommes, qui portent à leurs souliers des boucles de diamants, & qui vont le soir coucher sur la paille. C'est ainsi qu'on trouve à Rome des Abbés superbement habillés en soye, & qui dînent dans un hôpital, & soupent dans un autre.

J'ai dit que ces richesses s'avilissent en se multipliant, & cela est si vrai, que celui qui auroit eu en 1593 pour un million en pierreries, se trouveroit à peine riche aujourd'hui de quatre-cent-mille livres. Le Roi de Portugal ayant, au commencement de ce siècle, envoyé plusieurs caisses de diamants en commission à des marchands Hollandois, ils lui répondirent que, pour pouvoir en vendre une moitié, il falloit jeter l'autre moitié à la mer, ou tellement la tenir secreta qu'il n'en fût pas parlé. Il y avoit, en 1754, pour cinquante millions de pierreries dans les boutiques des diamantaires de Lisbonne, & c'étoit la capitale du plus pauvre Royaume de l'Europe: pour juger du délabrement où les choses y étoient, suivant la maxime du Chevalier

s'est toujours plaint du défaut d'argent, a de très-beaux chemins, dont la plupart ont été faits par l'Empereur Charles VI. Travail vaut mieux que richesse.

Child (*), il suffit de dire, que l'intérêt de l'argent étoit à 9 pour cent.

De ce qu'on recueille de la Cochenille au Mexique, il s'enfuit, que dans ce pays-là, on trouve une infinité d'insectes, ou de petites punaises rouges, qui étant avivées avec de forts acides, donnent une belle teinture. Cependant on comprend aisément, que cette Cochenille est une richesse plus réelle que les mines & les pêcheries à perles : car elle occupe les hommes, & ne les détruit point. Tout ce qui tend à diminuer la population, est pour l'Amérique plus que pour tout autre pays, une chose extrêmement préjudiciable, & j'en dirai bientôt la raison.

Parcequ'il croît au nouveau Monde du Tabac, cela ne démontre pas encore, que ce soit un excellent pays : on ne dit pas, que l'Europe est un bon pays uniquement parcequ'il y croît de la sau-

(*) Cette fameuse maxime du Chevalier Josias Child, a été rendue en ces termes par le Traducteur François du *Traité sur le Commerce*.

Pour savoir si un pays est riche ou pauvre, dans quelle proportion il est de l'un ou de l'autre, quel est le degré de ses connoissances & de son habileté dans le commerce, il ne faut pas faire d'autre question que celle-ci ; quel est le prix de l'intérêt de l'argent ?

Voyez aussi sur cette matiere un Discours du Chevalier Bernard.

Le taux de l'intérêt commun, n'est dans aucun pays du Monde plus bas qu'en Hollande ; en Angleterre il est presque toujours d'un pour cent plus haut. Les Anglois ont fait des progrès si rapides, qu'en 1580 l'intérêt étoit chez eux à 9. en 1600 à 8. & ainsi de suite jusqu'à 4. En Espagne l'intérêt étoit monté à 10 en 1500 : en 1550 l'or de l'Amérique le fit tomber à 5 & ensuite à 4. Cela n'est jamais arrivé que dans ce pays-là, par une importation subite d'une immense quantité de métal.

ge; quoiqu'on la vende quelquefois fort chère aux Chinois.

Les Européens ayant pris, on ne fait comment, un grand goût pour le Tabac, il est fort naturel qu'on s'aille chercher en Amérique, où on le cultive, pour ne pas occuper à une telle culture les bonnes terres de l'Europe. Avant l'ingénieuse invention de la Ferme, on faisoit croître en France du Tabac égal à celui de la Virginie. L'Espagne a aussi sévèrement défendu chez elle l'exploitation de cette plante, & il n'y a que les Chartreux de Xerez, qui ayent conservé leur plantation, où ils font du Tabac supérieur à celui de la Virginie, & comparable à celui de la Havane.

Comme le goût du Tabac a commencé, il pourra finir, & alors il ne tombera plus dans l'esprit de personne de dire, que l'Amérique est une heureuse contrée, parcequ'il y naît une espèce de Jusquiame, que les Sauvages aiment à la fureur, & que les Européens ont aimé presque autant que les Sauvages.

Parcequ'on fait un très-grand commerce de pelleteries & de bois de construction, dans le Nord de l'Amérique, il s'ensuit, que le Nord de l'Amérique ressemble parfaitement à la Sibérie, où l'on fait le même commerce, & où le bois de construction & les pelleteries sont supérieures à celles du nouveau Monde: il n'y a pas de comparaison entre la Marté brune de Petzora & celle du Canada.

Quand les Castors peuplent dans un pays, comme ils ont peuplé dans l'Amérique septentrionale, c'est une preuve, que ce pays-là est un immense desert: car ces animaux ne peuvent absolument former de

grands assemblages de Cabanes & des Républiques que là où les hommes manquent, & où la Nature abandonnée à elle-même, est aussi sauvage qu'elle peut l'être. Voilà pourquoi il n'y a peut-être plus dans tout l'ancien Continent une seule habitation régulière de Castors: ceux qu'on voit le long du Pont-Euxin, sur le Rhône, sur la Lippe, sur le Rhin, & dans tant d'autres endroits, sont tous solitaires, terriers, ou réunis seulement en petites familles. Ces bêtes sont si dangereuses, dans les contrées habitées, & surtout dans celles où il y a des digues & des gabionnades le long des rivières, qu'on met toujours leur tête à prix, & à un prix plus haut que celle du loup: il y a des provinces en Allemagne où l'on paye jusqu'à onze écus à celui qui tue un Castor. Quoique cet animal ne pêche pas comme la loutre, il fait de si horribles dégâts, que je ne l'aurois jamais cru, si je ne l'avois vu: il ruine les saussaies & les oseraies, ronge les pilotis, & perce les digues les plus fortes; son instinct le porte toujours à inonder les terres que l'homme tâche de préserver de l'inondation. On conçoit bien après cela, qu'il ne se peut multiplier que dans des régions désertes comme l'Amérique, où les Sauvages ne s'intéressoient pas du tout à la culture de la terre, ni à la direction des rivières dans des lits fixes. (*)

(*) Je ferai observer ici en passant une chose assez singulière, c'est que le *Castoreum* des Castors d'Europe est beaucoup meilleur, & a plus de force que celui des Castors du Canada. *Europæum præstantius Canadensi*, dit Mr. Linnæus. Cela provient de ce que nos peupliers & nos saules ont un suc moins aqueux qu'en Amérique.

On sent donc que les pays, d'où on tire les pelleteries, sont dépeuplés; parcequ'on ne sauroit tirer des pelleteries d'un pays peuplé.

Le café & le sucre, que les Européens font croître en Amérique, forment deux prodigieuses branches de commerce. Ces végétaux ne se laissent cultiver que dans des terres situées entre les Tropiques, ou voisines des Tropiques; les Européens étant maîtres de tout le nouveau Continent, ils y choisirent les meilleurs terrains pour cette culture; & comme l'Amérique n'avoit ni Canes à sucre, ni Caffiers, on les y porta des Canaries & de l'Arabie. Or pour qu'on pût tirer de tout ceci une preuve convainquante en faveur de l'excellence du sol, il faudroit démontrer, que le café & le sucre de l'Amérique, sont supérieurs ou comparables en qualité à ces mêmes productions crûes dans notre ancien Continent: ce qui est bien éloigné d'être vrai. Si les Turcs n'avoient pas laissé chez eux périr l'agriculture, & tout ce qui en dépend, on ne porteroit pas du sucre des Indes occidentales en Turquie, non plus qu'on n'en porte à la Chine; parceque les Chinois en font eux-mêmes d'excellent.

Qu'on examine bien la nature de ce commerce que l'Europe fait avec le nouveau Monde, & on trouvera:

1. Que parmi tous les articles d'exportation il n'y en a pas un seul qui concerne le nécessaire physique; car le produit de la pêche de Terre Neuve, n'est point compté au nombre des produits du nouveau Continent.

2. Que les principaux articles d'exportation, comme l'or, l'argent, les perles, les émeraudes, la cochenille, le cacao, le tabac & les pelleteries, ne prouvent

absolument pas que le pays d'où on les tire, soit un excellent pays.

3. Que tout ce qu'on importe en Amérique, concerne au contraire le nécessaire physique, le vêtement, & les besoins qui suivent immédiatement les premiers besoins, & qu'on pourroit appeller de seconde nécessité: on y porte des farines, des salaisons, du beurre, des huiles (*), des vins, des eaux de vie, des draps, de petites étoffes de laine, des chapeaux, des bas, des foyeries, du papier, des meubles, des ustenciles de fer, du verre soufflé & coulé, une immense quantité de mercerie & de canetille, du thé, des épiceries des Indes orientales, des toiles blanches & peintes, des cotonnades, &, j'ai presque honte de le dire, des Negres; mais enfin ces Negres sont une marchandise aussi nécessaire à l'Amérique que les farines: ce pays est si mauvais qu'il faut y aller vendre des hommes, & y faire à la Nature humaine le dernier des affronts. Cette denrée est, comme on peut bien le croire, celle dont le débit est le plus assuré: aussi tout le commerce interlope ou de contrebande se fait en portant secrettement des Africains dans les possessions des Portugais & des Espagnols, qui donnent en échange des articles dont la sortie est prohibée. Ces Espagnols & ces Portugais, étant à la fois très-ennemis du travail & très-avides du gain, n'ont d'autre industrie que celle qui consiste à

(*) La quantité de grains, de farines, de viandes salées que l'Europe envoyoit en Amérique, étoit bien plus grande avant que les Colonies Angloises du Nord fussent si florissantes: à force de cultiver leur terrain, elles sont parvenues au point de faire des envois de denrées dans l'Amérique méridionale. C'est là le premier pas vers l'indépendance des métropoles,

multiplier le nombre de leurs esclaves. On dit, que les Quakers de la Pensilvanie viennent de donner la liberté à tous leurs Negres; je ne sai si cette nouvelle est vraie; mais je sai bien, que, si les Espagnols étoient forcés à les imiter, ils mourroient tous de faim.

On apperçoit maintenant la source de l'erreur où le Critique est tombé par rapport au commerce: il n'a pas su pourquoi celui qu'on fait avec l'Amérique, est si avantageux: tandis que celui qu'on fait avec les Indes orientales, est si défavorable. C'est que l'Amérique manque de tout, pendant que les Indes orientales ont un immense superflu: ainsi on conçoit, que les productions du terroir & des manufactures Européennes, qu'on reçoit en Amérique par nécessité, ne sont pas reçues aux Indes orientales. De là il arrive que l'Europe envoie dans les seuls établissemens de l'Amérique Espagnole tous les ans pour cinquante millions de productions de son terroir & de ses manufactures, & pour une somme encore plus considérable dans les établissemens du Nord de l'Amérique: tandis qu'on ne peut négocier à la Chine, au Japon, aux côtes de Coromandel & du Malabare, qu'en soldant en argent comptant les exportations qu'on en fait; ce qui est une opération destructive.

Comme il faut fournir l'Amérique de tout, on comprend; qu'on gagne sur tout ce qu'on lui fournit, & qu'on attire insensiblement son or & son argent. (*)

(*) La quantité d'or & d'argent que les galions & les flottes apportent de l'Amérique, diminue d'année en année, & diminuera de plus en plus, comme on peut aisément se le figurer; de sorte qu'à cet égard-là le commerce des Européens en

Si, par une espèce de miracle, l'Amérique parvenoit tout à coup à avoir des manufactures, des terres bien cultivées, des cultivateurs indigènes, de bons bestiaux, de bons vignobles, le commerce qu'on fait avec elle, tomberoit à peu près des trois quarts. La disette des matières œuvrées, de beaucoup de productions naturelles, & sur-tout d'une population suffisante, fait de l'Amérique, politiquement parlant, le pays le plus malheureux du monde; car par-là il est entièrement à la discrétion des étrangers. Supposons que, par un autre miracle, on ne pût plus trouver la route du nouveau Monde, & que tout commerce avec lui cessât; alors on verroit clairement lequel est le meilleur pays, ou notre Continent ou l'autre. D'abord la traite des Negres étant interrompue, les colons, faute de bras, abandonneroit leurs plantations: les huit millions d'Espagnols & de Portugais, créoles & autres qui sont en Amérique, faute de recevoir des étoffes d'Europe, iroient nus pendant les premières années: leur or tomberoit au-dessous de la troisième partie de sa valeur actuelle, & la moitié mourroit de faim. Tout le Brésil, où on ne fait pas une livre de sucre sans employer la main d'un Africain, tomberoit dans l'état sauvage où Cabral le trouva.

Amérique est aussi ruineux pour elle que celui de l'Asie pour l'Europe. On voit souvent à Cadix décharger des lingots d'or d'un vaisseau venu du Pérou, sur un autre vaisseau qui part pour les Indes. Cet or ne fait que passer par l'Europe, & n'y reviendra jamais, sinon par une révolution, dont il n'y a pas encore d'exemple. Cependant plusieurs calculateurs évaluent à un million, cinq-cents-mille livres Sterling la valeur du métal, que les Indes orientales reçoivent tous les ans par les navires Européens.

Il n'y a précisément que les colonies Angloises de Terre-ferme, excepté la Virginie, qui pourroient se soutenir; mais le défaut de certaines manufactures les incommoderoit extrêmement pendant les premières années. Quant aux isles qui ne cultivent qu'avec des Negres qu'il faut sans cesse recruter, on conçoit ce qui leur arriveroit.

L'Europe au contraire resteroit exactement dans le même état où elle se seroit trouvée avant cette révolution; parcequ'elle n'emploie pas au travail de ses fabriques, ni à la culture de ses terres des bras étrangers, mais ses propres bras. Il résulte de ceci, que l'Amérique, vu le besoin qu'elle a de l'Europe, ne pourroit s'en détacher entièrement: la Politique l'a liée par tant de chaînes, & la Nature l'a encore liée par tant de chaînes, que son entière indépendance est une chose moralement impossible; mais elle ne le fera plus avec le temps.

Quand, après cela, on veut découvrir le véritable principe de la foiblesse du nouveau Monde, on le trouve dans sa dépopulation, dans le besoin qu'il a de Negres, dans le besoin qu'ont les colonies Angloises d'Allemands. On peut mettre en fait que l'Angleterre a tiré, en différents temps, du Palatinat, de la Souabe, de la Baviere, des Electorats Ecclésiastiques, plus de cinq-cent-mille hommes pour ses établissemens d'Amérique. Mittelberger étant à Philadelphie, en 1750, 51, 52, 53, assure que, pendant son séjour, il arriva dans cette seule ville vingt-quatre-mille hommes achetés en Allemagne, pour être appliqués à la culture des terres en Pensilvanie.

Il y a quelques années que la Bavière & d'autres Etats ont fait des loix extrêmement rigoureuses pour empêcher ces émigrations; & il paroît que l'Angleterre tâche aujourd'hui de recruter en Suisse pour ses colonies; mais si la Suisse use de la même précaution que la Bavière, il est difficile de savoir où l'on pourra trouver des Colons dont on a encore si besoin: lorsque Mr. Elliot, qui a succédé à Mr. de Vaudreuil, dans le Gouvernement du Canada, étoit en Europe, il disoit qu'il falloit tout au moins cent-mille hommes pour commencer à peupler le Canada; & la Cour de Londres prit alors différentes mesures pour se procurer cette somme d'émigrants, sans qu'on puisse savoir si elle y a réussi ou non.

On a souvent agité en Angleterre cette question: *les colonies de l'Amérique n'ont-elles pas occasionné quelque dépopulation dans la mere-patrie?* Ceux qui soutenoient l'affirmative, étoient bientôt défabusés par les calculs-mêmes qu'on leur mettoit sous les yeux. Mais si on alloit chercher les colons en Allemagne, il est bien aisé de voir que la métropole n'en souffriroit rien: tandis que l'Espagne & le Portugal se sont dépeuplés par leurs colonies. Il n'est pas même permis à un étranger de s'embarquer pour le Pérou sur un vaisseau Espagnol: c'est justement faire le contraire de ce qu'il falloit faire; mais les Puissances minières, sont toujours jalouses & défiantes.

On a observé, dans les *Recherches Philosophiques*, que les Negres esclaves ne peuplent pas beaucoup en Amérique; puisqu'on est si souvent contraint de les recruter: la même chose n'arrive pas dans la même

proportion aux familles Allemandes, conduites au nouveau Monde; mais il est certain qu'elles ne propagent pas en raison de leur nombre, & que la destruction ou la mortalité est parmi elles plus grande qu'ailleurs: le changement de climat, la misère, enlèvent beaucoup d'individus; le désespoir en enlève, & comme dit Mittelberger, on n'y fait pas grand cas de la vie d'un homme; parceque la manière qu'on employe pour se les procurer, les avilit aux yeux de ceux à qui ils se vendent. Les personnes, qui se croient en droit de pouvoir donner des avis aux émigrants d'Allemagne, leur ont souvent représenté, & même démontré jusqu'à l'évidence, qu'en cultivant bien la terre où le Ciel les a fait naître, ils seroient plus heureux, ou moins à plaindre, qu'en allant cultiver la terre de l'Amérique; mais on éblouit ces infortunés par des promesses: ils ouvrent les yeux quand il ne leur importe plus de voir: ils doivent alors se soumettre à leur sort, ou surmonter leur sort par le désespoir. Cependant s'il y avoit encore, dans le Saltzbourg, des Evêques aussi intolérants que Firmian, je ne sais pas si après tout, il ne vaudroit pas mieux être dans la Pensilvanie, que dans le Saltzbourg.

On conçoit maintenant, qu'aussi longtemps que la population sera si foible, & principalement dans l'Amérique méridionale, ce pays restera dans la dépendance de l'Europe, qui est maîtresse des côtes de l'Afrique, la pépinière des cultivateurs.

CHAPITRE XXV.

Du défaut de monnoye chez les peuples de l'Amérique avant la découverte.

L'Auteur des *Recherches Philosophiques* a dit, qu'aucun peuple de l'Amérique n'étoit véritablement policé. Qui croiroit qu'une pareille proposition eût exercé la critique? Qui croiroit qu'une pareille proposition eût pu être révoquée seulement en doute? (*)

„ Aristippe, ayant fait naufrage, nagea & aborda
„ au rivage prochain: il vit qu'on avoit tracé sur le
„ sable des figures de Géométrie: il se sentit ému de
„ joie, jugeant qu'il étoit arrivé chez un peuple Grec,
„ & non chez un peuple barbare.

„ Soyez seul, & arrivez par quelqu'accident chez
„ un peuple inconnu; si vous voyez une piece de
„ monnoye, comptez que vous êtes arrivé chez un
„ peuple policé.” *Esprit des Loix, Liv. 18. C. 16.*

Ainsi Dom Pernery, pour être d'accord avec lui-même, auroit dû ou ne pas parler du tout des monnoyes, ou prouver que les Américains en connoissoient l'usage. Mais il convient que ces peuples n'ont jamais eu, & qu'ils ne veulent pas encore avoir de monnoyes. De tout cela, il infere qu'ils sont supérieurs aux Européens; pendant qu'il falloit in-

(*) On peut voir dans la Dissertation de Dom Pernery aux pages 175 & suivantes, les arguments singuliers qu'il emploie contre cette proposition.

féer qu'ils ont toujours été & qu'ils font encore barbares.

Pourquoi voulez-vous, dit-il, que ceux qui n'ont pas besoin de monnoyes, s'en servent? C'est justement parcequ'ils n'en ont pas besoin, qu'ils sont barbares. Cela est si clair, que je n'insisterai pas davantage là-dessus. Le passage de Mr. de Montefquieu dit tout.

*Testis mearum centimanus Gyas
Sententiarum.*

Quand on se trompe sur un fait important, on tombe dans autant d'erreurs que ce fait a de conséquences. Le Critique, après avoir dit des choses si peu réfléchies sur le défaut de monnoye, en conclut que les Sauvages de l'Amérique méprisent l'or & l'argent, par le même motif que beaucoup de Philosophes l'ont méprisé: ensuite il met Socrate & Bias en parallèles avec les Caraïbes & les Topinamboux. Mais encore une fois, c'est tout confondre, c'est confondre la plus sublime sagesse avec la dernière stupidité.

L'or & l'argent ne font pas des richesses pour les peuples qui n'ont pas de monnoye: ils méprisent ce dont ils ne sauroient jouir, tout comme les bêtes; mais les objets dont ils peuvent jouir, soit par un effet de leur imagination, soit par un effet de leurs besoins, ils les recherchent avec la même avidité, avec la même inquiétude que les autres hommes recherchent des richesses d'une autre nature.

Le vermillon, le minium, les petits miroirs, les peignes, les ciseaux, la verroterie, les petites clochettes, les brassélets & les colliers de raffade, tout cela entre dans le luxe des Sauvages: ce sont là les objets de leur

cupidité : c'est cela qui fait vendre au Caraïbe son lit. On leur porte de telles bagatelles pour de grandes sommes, & une partie du commerce de Livourne, consiste en la seule raffade qu'on débite aux Sauvages de l'Amérique, qui, pour acquérir ces richesses, donnent leurs plus belles pelletteries. S'ils payent si cher des choses qui n'entrent que dans leur parure barbare, on peut bien s'imaginer, ce qu'ils donnent en échange contre le tabac, l'eau de vie & les liqueurs spiritueuses, pour lesquelles ils se vendroient eux-mêmes; mais ceux qui achètent des pelletteries, ne veulent pas acheter des Sauvages.

Si ces Barbares méprisoient les richesses par un principe de Philosophie, comme le Critique le dit, surroient-ils jamais vendu leur pays aux Européens? Les Chouanons n'ont-ils pas indignement vendu d'immenses terrains au Quaker Guillaume Pen? qui les a eus à si bon marché, qu'il n'a jamais osé dire le peu, qu'il avoit donné. Mais, m'objectera-t-on, ces Sauvages ont eu grande raison de vendre ce qu'on leur auroit pris de force. En vérité, c'est parler comme Sepúlveda, dans son abominable livre *De justis belli causis adversus Indos*. D'abord je doute que Guillaume Pen eût jamais pris par force aux Chouanons une lieue de terrain; mais les Américains sont-ils pour cela excusables d'avoir vendu leur patrie, qu'ils devoient plutôt se laisser ravir mille fois que vendre une fois? N'est-ce point la maxime de l'homme, de mourir pour sa patrie? Est-ce donc une chose bien commune de mettre sa terre natale à une honteuse enchère? Il ne faut pas être pour cela barbare; mais stupide, & si stupide qu'on rend le

contract qu'on fait, nul. On a beau dire que ces Sauvages-là avoient de grands terrains: oui sans doute; mais des peuples chasseurs, suivant un calcul fort juste, ont précisément besoin de huit-cents arpents, là où un peuple cultivateur a besoin d'un demi-arpent: un demi-arpent labouré rend en grains ce que huit-cents arpents rendent à peine en gibier: il faut donc que les peuples chasseurs ayent de grands terrains, & les peuples pasteurs des terrains moins grands: les peuples cultivateurs peuvent vivre sur le plus petit terrain. Tout cela est compensé, ou plutôt tout cela est réglé sur la mesure du travail. (*)

La Compagnie Angloise de la Baye de Hudson traite année par année dix-mille peaux de Castor, que les Américains chasseurs viennent apporter à ses factories, de cent-cinquante lieues de loin: si ces Américains méprisoient les richesses par un principe de Philosophie, comme Dom-Pernety le prétend, ils resteroient dans leurs cabanes & dans leurs forêts. Plus on commerce avec eux, & plus ils rehaussent le prix de leur marchandise: il a été un temps où ils donnoient une peau de Castor pour un miroir, & actuellement ils veulent pour une peau douze miroirs, ou quatre bouteilles d'eau de vie.

Je ne puis souffrir que des voyageurs ignorants comme Struys, & qui savent à peine lire & écrire, prodigent dans leurs relations, le titre de *Philosophe* aux

(*) Les Américains chasseurs, après avoir vendu tant de terrain, & perdu encore tant de terrain, devoient naturellement devenir cultivateurs, & ils ne l'ont pas devenu pour leur malheur.

Sauvages de l'Amérique. J'ai lu une de ces mauvaises relations; où le compilateur, pour prouver que ces Barbares ont une bonne *Philosophie*, cite en témoignage l'Iroquois qu'on amena en France en 1666. Il n'admira pas Versailles; mais il admira beaucoup la boutique d'un rôtiſſeur à Paris: il y tomba ſur les viandes avec une avidité incroyable, & on ne put jamais le tirer de cette boutique. Le compilateur en conclut, que cet Iroquois étoit *Philoſophe*: il eſtimoit, dit-il, les choſes utiles, & non les choſes inutiles. A cela je répons qu'un Loup du Canada, en eût fait tout autant.

Les Sauvages de l'Amérique ne ſont ni méchants, ni vertueux; mais je ne ſaurois jamais m'imaginer que ceux qui en font des *Philoſophes*, le ſoient eux-mêmes.

CHAPITRE XXVI.

De l'Hospitalité chez les Sauvages.

Regle générale: les peuples brigands, & les peuples ſauvages exercent l'hospitalité. Le Critique penſe que cela eſt au nombre de leurs vertus; mais cela n'eſt qu'au nombre de leurs beſoins. Les peuples errants ne travaillent point, & parcequ'ils ne travaillent point, ils n'ont pas de monnoye. Or comme ils voyagent ſans avoir de monnoye, il faut bien qu'ils ſe logent les uns les autres, ou plutôt ils ſe prêtent mutuellement très-peu de choſe, ce qu'ils donnent n'eſt preſque d'aucune valeur, & ce qu'on leur rend, n'eſt preſque d'aucun prix.

C'est ainsi que les Moines mendiants, qui sont censés ne rien posséder, exercent continuellement l'hospitalité dans tous les pays catholiques de l'Europe: leur ardeur à faire des quêtes est si grande, ou la charité à donner est si immodérée, qu'on leur donne toujours infiniment plus qu'ils ne peuvent consommer; de sorte que tout leur superflu, qui consiste en des choses comestibles qui ne se conservent point, est distribué aux pauvres de l'endroit, ou aux gueux étrangers qui vont loger dans les couvents. La paresse de ces Moines entretient la paresse des pauvres qui ne sont pas Moines: les uns ne travaillent point, parcequ'ils mendient: les autres ne travaillent point, parcequ'ils mangent les restes des mendiants. C'est là le mal du mal: c'est introduire chez les nations civilisées les besoins & les ressources des peuples sauvages, & encore ceux des peuples brigands. En Asie où il y a une infinité de Pélétrins, une infinité de Derviches, de Fakirs & de Moines gyrovagues, on recommande sans cesse l'hospitalité: aussi n'y trouve-t-on pas des auberges; mais des caravénseras où il n'y a rien. C'est par la même raison qu'en Espagne on ne trouve pas des auberges; mais des hôpitaux presque aussi vuides que les caravénseras de l'Asie. Tant il est vrai que l'hospitalité, d'un si grand besoin chez les Sauvages, n'est qu'un manque de police ailleurs.

Les Missionnaires, qui ont fréquenté les Américains du Nord, nous ont donné une bonne idée de ce que c'est que l'hospitalité; parmi ces gens-là: un voyageur y entrera le soir dans une cabane, & personne ne s'en inquiétera, on ne lui demandera pas même d'où il vient, ni où il va: s'il veut s'approcher du feu,

il faut qu'il aille s'y asséoir entre les Sauvages & leurs chiens, couchés pêle-mêle par terre: personne ne se lève pour lui faire place: Quand la sagamite & les viandes sont cuites, on les sert: chacun va y prendre ce qu'il veut & mange à part, *sua cuique mensa* (*): le voyageur y cherche sa portion tout comme un autre, sans qu'on s'en informe: après le souper, on se recouche encore autour du feu, & on y passe la nuit. Si l'étranger reste un jour ou deux, on ne s'en inquiète pas encore; mais dès qu'on s'apperçoit qu'il séjourne plus long temps, on l'éconduit, & on lui montre une autre cabane. Ceci est bien dans les mœurs d'un peuple errant, où l'on suppose que l'hospitalité ne doit pas s'étendre au-delà du temps dont des voyageurs ont besoin pour se reposer: cette hospitalité n'est donc pas celle que les Romains exerçoient à l'égard de leurs amis. Chez les peuples civilisés, les affaires pour lesquelles on voyage, exigent souvent un long séjour: chez les Sauvages, on n'a point d'affaires qui exigent un long séjour: un Huron qui est à la chasse, & un Tartare qui est en course, ne s'arrêtent gueres au-delà d'une nuit & d'un jour dans le même endroit.

Les Missionnaires ne sauroient assez nous dépeindre les incommodités qu'on souffre en logeant chez les Sauvages: leurs mets font bondir le cœur: leurs huttes sont toujours remplies d'une fumée insupportable: les chiens y foulent les gents qui couchent à terre: ceux, qui n'ont pas encore sommeil, chantent, prennent du tabac, ou se font entr'eux des contes en-

(*) C'est l'expression de Tacite de *Moribus Germanis*.

nuye
survie
tous
geur.
né de
Chez
conti
mes
roujo
avant
pren
leur
lants
à de
chose
tent
avec
fort
& co
deser
tritiv
aussi
s'end
les M
l'orig
font
leurs
ment
lende
pare
dans

nuyeux jusqu'à ce qu'ils s'endorment (*). Quand il survient quelque allarme pendant la nuit, ils délogent tous dans le plus profond silence, sans avertir le voyageur, sans même l'éveiller : le matin il est bien étonné de ne pas trouver une âme dans tout le hameau. Chez les Sauvages du Nord de l'Amérique, qui sont continuellement en guerre avec leurs voisins, ces alarmes se donnent souvent : car parmi eux il est presque toujours question de se surprendre les uns les autres avant la pointe du jour ; & ceux qui se laissent surprendre, ne résistent jamais, quelque grand que soit leur nombre, & quelque petit que soit celui des assaillants. Parmi les Tartares on n'est pas sujet, dit-on, à de tels inconvénients ; car, quand il y a quelque chose à craindre de la part de l'ennemi, ils mettent leurs hôtes sur leurs chevaux, & les emportent avec eux.

Comme les peuples sauvages ne peuvent séjourner fort avant dans les terres où il n'y a point de rivières ; & comme ils doivent néanmoins traverser souvent ces déserts, ils suppléent à l'hospitalité par les poudres nutritives : nos anciens Sauvages d'Europe connoissoient

(*) Mr. Adanson dit, que les Nègres du Sénégal se font aussi le soir, dans leurs huttes, des contes jusqu'à ce qu'ils s'endorment tous vers minuit ou deux heures. On croit que les Maures ont apporté cet usage en Espagne, & que c'est là l'origine de ce que les Espagnols nomment des *Nouvelles*, qui sont de véritables contes à dormir debout : aussi voit-on dans leurs Romans que la narration de ces *nouvelles* est ordinairement interrompue à l'approche de minuit, & recommencée le lendemain. Comme tout ceci est dans les mœurs d'un peuple pareilleux que le travail n'endort pas, tout ceci doit aussi être dans les mœurs des Sauvages.

aussi très-bien l'art de préparer ces poudres; ainsi qu'on le voit par un passage de l'abréviateur de Dion Cassius, lorsqu'il parle des Bretons: *ils préparent, dit-il, une certaine nourriture si propre à soutenir les forces, qu'après en avoir pris en quantité égale à celle d'une fève, ils ne sentent plus de faim, ni de soif.* (*)

J'avois d'abord cru qu'il étoit impossible aujourd'hui de savoir de quoi cette poudre des anciens Breton étoit composée; mais je l'ai découvert dans la *Scotia illustrata* de Sibbaldus, qui nous apprend qu'on la faisoit du *Karemyle*, qui est une espèce de truffe noire & ronde, dont les Ecoïsois modernes se servent encore aujourd'hui pour le même usage. Or il me paroît que le *Karemyle* des Ecoïsois n'est que le *Lathyrus radice tuberosâ, esculentâ*, d'où l'on tire un aliment extrêmement compacte, & que Sibbaldus a pu prendre pour une espèce de truffe: je ne doute nullement que la poudre nutritive qu'on en pourroit faire, ne l'emportât sur toutes celles dont la composition est connue jusqu'à présent.

Tant il est vrai que les Sauvages ont eu, dans tous les temps & dans tous les pays, les mêmes besoins & les mêmes ressources.

(*) Voyez *Jean Xiphilin, de la traduction du Président Coufin. Pag. 408.*

Du d

Le
ques
mors
stupi
que
de le
Mais
saisi

I
sans
repr

lion

ra
idé
mo
uni
fair

ne
plu
si c

CHAPITRE XXVII.

Du défaut des mots numériques chez les Américains.

Le Critique a beaucoup disserté sur les mots numériques (*): il tâche de prouver, que le défaut de ces mots n'est pas, dans les Américains, un effet de leur stupidité, comme l'Auteur le dit: il prétend ensuite que ces peuples font de grands comptes en se servant de leurs doigts, de cailloux, de noix, ou de cordons. Mais comment est-il possible qu'il n'ait pas mieux saisi le point de la difficulté? qui se réduit à ceci.

Les Américains ne savent pas compter jusqu'à vingt sans employer continuellement des signes matériels ou représentatifs pour suppléer aux idées des valeurs.

Les peuples de notre Continent comptent des millions sans employer des signes matériels.

Otez à un Américain ses instruments; & il ne saura plus compter au-delà de trois: il n'aura aucune idée de la valeur de mille, hormis qu'on ne la lui montre par des objets sensibles jusqu'à la millième unité; afin d'exciter en lui autant d'idées qu'on lui fait éprouver de sensations.

Le Critique s'imagine que la difficulté ne concerne que le défaut de mots; mais elle concerne bien plus le défaut de conception; & cela est si clair, que, si ces Barbares avoient des notions précises des valeurs

(*) Dans sa Dissertation depuis la page 167. jusqu'à 175.

numérales, ils auroient inventé les termes pour les exprimer, aussi bien que nous. Or comme ils n'ont pas inventé ces termes, il s'ensuit qu'ils n'ont pas eu les notions requises pour cela. C'est une véritable stupidité.

Le Critique s'imagine encore que nous aurions pu nous passer d'inventer des mots pour compter au-delà de dix, puisqu'on auroit pu dire *trois fois dix*, au lieu de *trente*, comme les Sauvages. Oui, si nous n'avions pas de grands comptes à faire; mais quand il s'agit de mille, million, milliar, il faut nécessairement des termes; sans quoi on seroit réduit à employer sans cesse les signes matériels, & alors nous n'aurions sur les Sauvages aucune supériorité; mais comme nous avons cette supériorité sur eux, il faut avouer que nous l'avons, & ne pas disputer sur des choses incontestables.

Le Critique s'imagine encore pouvoir justifier les Américains, en assurant que pour faire nos calculs, nous n'employons que dix signes, ou dix notes d'Arithmétique écrite; mais qu'importe le nombre des chiffres dont nous nous servons? puisque nous avons des mots numériques pour compter une somme quelconque; & que les Américains n'ont pas des mots numériques. La différence qu'il y a entre eux & nous, est telle qu'ils doivent chiffrer lorsqu'ils comptent jusqu'à vingt, & que nous comptons sans chiffrer; nous n'employons nos notes d'Arithmétique, que quand nous calculons: car hors de l'opération du calcul, nous pouvons écrire nos mots numériques tout comme nous les prononçons.

Nous voyons par un passage de Vitruve & de quelques autres, que les Anciens avoient déjà observé que la progression décuple que toutes les nations policées de notre Continent ont adoptée, est une preuve que l'on a commencé par employer les doigts, comme le font les Américains, qui en sont restés là; & dans l'ancien Monde, l'Arithmétique a été si tôt perfectionnée, & les mots numériques sont si anciens, qu'aucun Auteur n'a jamais su ni quand, ni par qui ils ont été primitivement inventés: ils existent donc de temps immémorial. Dans un des plus anciens livres que nous connoissons, & qui est indubitablement le *Shastah* (*), on trouve déjà des mots numériques,

(*) *Paar*, mille, *Lac* cent-mille, *Dix lac* million. *Paar par Paar* mille de mille. *Suttec* chaque période de 32 lac; de sorte que dans l'Indien moderne on peut exprimer en un seul mot un terme de 3, 200, 000 ans.

Il est surprenant que les Savants, en faisant l'analyse d'un fragment de l'*Histoire des Hindous*, par Mr. Alex. Dow, aient non seulement attaqué l'antiquité de ce que Mr. Dow nomme le *Schaster*; mais qu'ils aient encore attaqué l'antiquité des Indiens en général; en soutenant qu'ils n'ont reçu leur Philosophie que des Grecs, & que leur législateur n'a vécu que 300 ou tout au plus 1000 ans avant notre Ere. Tout cela est vrai, disent-ils, puisqu'Hérodote ne parle pas d'eux comme d'un peuple fort célèbre, ni même fort connu. Hérodote n'avoit voyagé en Asie que jusqu'à Babylone: ainsi il n'a pu connoître à fond les Indiens: il s'est contenté de rapporter ce qu'il en avoit ouï dire. Or comme Hérodote ne parle pas du tout des Chinois, il s'enfuit, selon ces Savants-là, que les Chinois ne sont pas fort anciens. Je dis que de pareilles conséquences sont absurdes.

Quant à la Philosophie des Grecs, les Indiens n'en ont entendu parler pour la première fois que du temps de Pythagore: c'est Pythagore qui a adopté les sentiments des Indiens, & non les Indiens ceux de Pythagore. Aussi Clément d'Alexandrie prouve-t-il bien que toute la Philosophie Grecque venoit de

portés au-delà du terme de *million* dans la progression décuple; pendant que les Américains n'ont pas encore des mots numériques, portés au-delà du terme de *trois*, dans la plupart des provinces, comme cela a été vérifié par les recherches de Mr. de la Condamine, qu'on a cru, à ce que dit Dom Pernery, trop légèrement: mais a-t-il donc lui-même fait des recherches qui soient plus sûres? Non sans doute; il n'en a fait aucune, & il parle de tout ceci comme il a parlé des monnoyes, sans connoître seulement le point de la difficulté.

On a prétendu que la progression décuple, quoique généralement suivie, n'est cependant pas celle qu'il falloit suivre; parcequ'elle ne renferme que deux divisions; tandis que la progression par douzaine contient quatre divisions par 2, 3, 4, 6. Il est sûr que cela eût facilité de certaines opérations de calcul; mais l'avantage en lui-même n'est pas assez grand, pour que jamais aucun peuple ait été tenté de changer pour cela sa progression; ce qui seroit même, à ce que je croi, impossible.

l'Orient. On voit dans Strabon & dans Plinè, que du temps d'Alexandre, les Gymnosophistes se tenoient déjà sur un pied, & regardoient le soleil au bout de leur nez, comme ils font encore aujourd'hui. Or ils n'ont certainement pas appris ces spéculations-là des Grecs.

Quant au législateur des Indiens, on voit clairement que les Savants dont je viens de parler, ont confondu Boudha ou Sommunacodom avec Branah. Boudha vivoit vers l'an 1000 avant notre Ere; mais il n'a été qu'un corrompueur de l'ancienne doctrine, & non un fondateur. Il est étonnant qu'on ne cesse en Europe de disputer aux Orientaux leur antiquité, & d'attaquer l'authenticité de leurs livres. Dès que les Zends furent apportés en Europe en 1762, Mr. Brucker les attaqua comme des livres apocryphes, sans les avoir jamais vus. Au reste, les Zends sont bien plus modernes que le Shaftah.

Le Critique, soit par inadvertance, soit par quelque motif particulier, assure que l'Auteur des *Recherches Philosophiques* a dit que les Américains, pour exprimer le nombre vingt, se servent des doigts des mains & des pieds. Il n'y a pas un mot de tout cela dans les *Recherches Philosophiques*: l'Auteur, ayant fait, avant que de commencer son livre, quelques recherches sur l'état de l'Arithmétique chez différentes nations sauvages, n'en a pas découvert une seule, qui eût la progression par vingtaine: il n'y a pas non plus, dans le Monde entier, un peuple policé qui se serve de cette progression-là; preuve manifeste que l'on n'a jamais employé les doigts: car en ce cas, au lieu d'avoir la progression par dixaine, ou auroit partout adopté celle par vingtaine: si dans une isle fort éloignée du Continent, il eût existé une race d'hommes sexdigitaires, ces hommes-là auroient adopté, dans leurs calculs, la progression par douzaine.

Le Critique se trompe encore, lorsqu'il parle des tailles du bâton fendu: il n'est pas vrai que ces instruments soient employés en Europe uniquement pour compter. On les employe, afin que l'acheteur, qui prend beaucoup d'articles qu'il ne paye pas sur le champ, soit certain de la bonne foi du vendeur; car ils ont chacun une moitié de cette espece de registre de bois: on ne peut marquer le signe de la dette, ou faire des entailures, que quand les deux parties du bâton sont exactement jointes; sinon, le vendeur frauduleux pourroit avoir sur la moitié de sa taille plus d'articles que l'acheteur; & c'est justement pour prévenir cette fraude, qu'on se sert de ces instruments, qui ont

plus de force que les écritures, ou ils ont la même force que les chiffres entrelacés, ou les pataraffes coupées par le milieu, & qu'on rejoint ensuite pour voir si les traits se rapportent avec justesse, comme on le pratique dans quelques Monts de piété, ou dans quelques Lombards d'Italie, & comme les Algériens le pratiquent aussi à l'égard des passeports des navires d'un pavillon avec lequel ils ne sont pas en guerre: le passeport de la Hollande avec Algèr a longtems été un vaisseau avec tous ses agrêts & tous ses cordages: on coupoit cette espece d'estampe par le milieu; le corsaire en avoit une moitié, & le marchand l'autre: à l'exhibition, on ne faisoit que joindre les parties coupées, pour voir si les cordages & les agrêts, qui tenoient lieu de chiffre, se réunissoient. Les Algériens ne sachant lire les écritures Européennes, & les Européens ne sachant lire les écritures d'Algèr, on a employé la méthode dont je viens de parler; & cette méthode est, ainsi que celle du bâton tout ce qu'on pouvoit imaginer de plus fort contre la fraude.

Le Critique a donc eu tort de citer ces instrumens comme des instrumens de calcul: je ne sais même comment l'idée a pu lui en venir; & pour rendre l'inadvertance complete, il ajoute qu'avec ces tailles on pourroit pousser le calcul à des millions; comme s'il étoit surprenant de voir faire une million de crans dans des bâtons? Quand il s'agit de faire le compte, il faut bien que le vendeur & l'acheteur se servent entr'eux des mots numériques: l'un pour énoncer le total de la dette, & l'autre pour énoncer le total du paiement.

Je lais
ble, si le
de signes
défaut de
preuve de

De l'état

Cette in
bonne, l
sert, &
as cité d

L'Au
e villes e
dont v

Il n'y
eu habit
oit la Je

Mais
arate;
u'il y a

aris, do
A tou
ur cont

(*) On

Je laisse après cela à juger à tout homme raisonnable, si le besoin, où sont les Américains, de se servir de signes matériels ou représentatifs pour suppléer au défaut des mots numériques, n'est pas une grande preuve de leur stupidité.

CHAPITRE XXVIII.

De l'état des arts chez les Péruviens, au temps de la découverte de leur pays.

Cette manière de critiquer ne me paroît pas être bonne, là où l'on supprime les preuves dont l'Auteur se sert, & où on le combat ensuite, comme s'il n'avoit pas cité des preuves.

L'Auteur a dit que, sous les Incas, il n'y avoit pas de villes dans le Pérou, hormis Cusco; & il cite Zarate dont voici encore une fois les termes.

Il n'y avoit, sous les Incas, dans tout le Pérou, aucun lieu habité par les Indiens, qui eût forme de ville: Cusco étoit la seule. ()*

Mais, dit le Critique, vous ne deviez pas citer ici Zarate; vous deviez citer le P. Feuillée, qui assure qu'il y a eu, dans ce pays, une ville plus grande que Paris, dont on ignore le nom.

A tout cela je réponds, qu'il faut préférer un Auteur contemporain, qui, par son emploi, étoit obligé

(*) Chapitre IX. T. I.

de connoître toutes les habitations du Pérou, puis-
qu'il y devoit lever le tribut, à un voyageur tel que le
P. Feuillée, venu à peu près deux-cents ans après Za-
rate. Je réponds encore, qu'il est difficile d'ajouter foi
à l'existence des grandes villes dont on ignore le
nom, & qui ne sont marquées sur aucune carte que
nous ayons de ce pays-là. Le P. Feuillée a-t-il donc vu
cette ville longue de cinq lieues entre Callao & Lima?
Non sans doute. Zarate, qui auroit dû la voir, ne l'a
pas vue: Garcilasso, qui auroit dû la connoître, ne l'a
pas connue, & cependant il étoit né au Pérou; c'est
comme si un Normand n'avoit jamais ouï parler de
Rouen: Don Juan, qui auroit dû en voir les ruïnes,
ne les a point vues. Si à tout cela on ajoute, qu'A-
costa n'a pas connu cette ville plus grande que Paris
entre Lima & Callao, alors on comprendra au moins
que l'Auteur des *Recherches Philosophiques* a eu de for-
tes raisons pour n'en rien dire.

Le P. Feuillée étoit un fort honnête homme qui
cultivoit des sciences utiles; mais il avoit conservé un
grand reste de cet esprit de petitesse & de crédulité,
que les jeunes gents puisent dans les ordres monasté-
riques, où il faut tout sacrifier à son salut, jusqu'à une
partie même de sa raison. Il n'y a qu'à voir ce que
le P. Feuillée dit des *Césariens*, & de tant d'autres
choses, pour se convaincre de sa facilité à croire, & de
sa négligence à examiner tout ce qui n'avoit pas un
rapport direct avec l'histoire naturelle.

Quand le Critique parle des arts des Péruviens, il ne
conçoit pas qu'il est impossible de se former là-dessus des
idées claires, qu'en parlant toujours dans un sens relatif

Si l'on
on trou
égards
compare
alors on
ni scien
voient p
le Critic
donc tra
verfé de
jections
fer, ou
les term
„L
„noiffa
„pluſie
„coup
„dant
„au f
„ne ſa
„des
„res.”
Ils
d'être
jusqu'
mant
qu'ils
& qu
ge qu
C

Si l'on compare les Péruviens aux Iroquois, alors on trouvera sans doute qu'ils étoient à de certains égards bien supérieurs aux Iroquois; mais si on les compare aux peuples de l'Europe du seizième siècle, alors on trouvera qu'ils n'avoient ni industrie, ni arts, ni sciences. Ils ne savoient ni lire, ni écrire: ils n'avoient pas découvert l'art de travailler le fer; mais, dit le Critique, *ils n'en avoient point, comment l'auroient-ils donc travaillé?* A cela je répons, qu'il faut être peu versé dans l'histoire du Pérou, pour faire de telles objections: voyons donc si les Péruviens manquoient de fer, ou s'ils manquoient de l'art de le forger. Voici les termes de Garcilasso.

„Les Indiens du Pérou n'avoient point de con-
noissance dans les Arts, & se trouvoient privés de
plusieurs choses nécessaires à la vie: ils avoient beau-
coup de forges où l'on travailloit sans cesse; cepen-
dant ils mettoient mal en œuvre les métaux. Quant
au fer, ils en avoient plusieurs mines; mais ils
ne savoient pas en faire usage; au lieu d'en faire
des outils, ils en formoient des pierres fort du-
res.” (*)

Ils avoient donc du fer; mais ils étoient si éloignés d'être parvenus à le rendre malléable, qu'ils ignoroient jusqu'au moyen de le purger de ses scories, en l'écumant dans les fourneaux de fonte: car ces pierres, qu'ils en formoient, étoient des masses de fer impur, & qui ne pouvoient pas leur être d'un plus grand usage que les cailloux ordinaires.

(*) Chap. VI. T. II. p. 60 & 61.

Si l'on observe, d'après le Docteur Krafft, que les Hottentots, sans sortir de la vie sauvage, savoient forger le fer, on sera d'autant plus étonné que les Péruviens réunis en une espèce de société, n'ayent pas eu assez de pénétration pour découvrir une chose si facile à trouver: car toutes les nations de notre ancien Continent, ayant une fois trouvé les mines de fer, ont d'abord eu l'industrie de le forger; & la recherche ou la découverte des mines a dû leur coûter beaucoup plus de temps, que l'art de travailler le métal.

Quand j'observe que les Péruviens avoient commencé par employer premièrement l'or, que de l'or ils étoient parvenus à fondre l'argent, que de l'argent ils étoient parvenus à fondre le cuivre, & que du cuivre ils étoient parvenus à connoître le fer sans pouvoir le fondre; alors il me semble que, si la progression de la Métallurgie a été la même dans notre Continent, il ne faut pas chercher ailleurs que dans les époques de cet art, sans lequel les hommes ne sont rien, l'origine de la tradition sur les quatre âges du Monde, de sorte que le siècle où l'âge d'or n'a été que ce temps où on ne connoissoit encore d'autre métal que l'or, ou qu'on ne savoit encore travailler d'autre métal que l'or. Quand les Poëtes sont survenus, & qu'ils ont expliqué allégoriquement les progrès de la Métallurgie, il n'étoit plus possible d'y rien comprendre. Cependant il n'y a pas de doute que presque tous les peuples n'ayent connu le cuivre avant le fer, & l'or avant le cuivre: non seulement l'or, étant le plus facile des vrais métaux à fondre, a dû être employé le premier; mais c'est encore le premier dont les hommes auront

connu l'existence par les paillettes qu'ils en auront vues dans tant de rivières, dans tant de fleuves qui en charient. Je fais bien, que ceux qui suivent le sentiment du Poëte Lucrece, attribuent la découverte des métaux aux volcans, aux incendies fortuits, qui ont mis par hazard en fusion des filons, ou des veines métalliques; mais cela me paroît être une pure imagination: car qu'on ait commencé par ramasser les paillettes des rivières avant que d'ouvrir des mines, c'est un fait indubitable, & attesté dans le langage des Poëtes même, par la Toison d'or.

Quand les hommes n'ont encore eu d'autre métal que l'or, il n'est pas possible qu'ils aient été quelque chose de plus que sauvages: aussi toutes les peintures, que les Poëtes ont faites de leur âge d'or, ne sont dans le fond que des descriptions de la vie sauvage, c'est à dire, du pire de tous les états où l'espece humaine puisse être réduite; mais comme ces Poëtes n'avoient jamais vu de vrais Sauvages, il n'est pas étonnant qu'ils soient tombés, en décrivant leur siècle d'or, dans des contradictions puériles, comme Ovide, qui commence par dire que les hommes vivoient alors de glands de chêne, de mûres de ronces, de cornouilles, de fraises & d'arbouses, & ensuite il ajoute, comme s'il avoit oublié ce qu'il venoit de dire, qu'alors les terres incultes se couvroient d'elles-mêmes de moissons abondantes, & que des fleuves de nectar & de lait couloient par-tout. Et cependant on broutoit des glands, ce qui est vrai à la lettre; car, sans le fer ou le cuivre, on ne peut guere, dans les pays du Nord, cultiver les terres.

Je ne dis pas que les âges des métaux aient été les mêmes pour tous les peuples : cela est absolument absurde, & on a vu par la découverte de l'Amérique, que les Péruviens étoient à peine entrés dans leur siècle de cuivre.

Les Chinois, connoissant déjà le fer & la castine du temps d'Yao, étoient dans leur âge de fer, lorsque de certains peuples d'Occident n'étoient peut-être encore que dans leur siècle d'or. Hérodote assure que de son temps il y avoit une immense quantité d'or dans ce pays qu'il appelle le Nord d'Europe (*): ce qui seroit étonnant, si Hérodote avoit été bien instruit; mais il y a toute apparence qu'il entendoit parler de l'Espagne qu'il ne connoissoit pas, ou que de certains fleuves du Nord de l'Europe charioient alors plus de paillettes d'or qu'aujourd'hui: cependant le Rhin en charie encore beaucoup, & on vient d'y établir depuis peu de petites pêcheries qui, en raison du petit nombre d'ouvriers qu'on y occupe, ne laissent pas de rendre; mais c'est une mauvaise occupation. Si quelque chose, au reste, pouvoit appuyer le sentiment d'Hérodote sur l'existence des trésors qu'il croyoit être dans les contrées septentrionales, ce seroit sans doute la description qu'Adam de Brême, Olaüs & Cranz ont faite du Temple d'Upsal, qu'on fait être le plus ancien de tous les Temples bâtis dans la Scandinavie & la Germanie: cet édifice dédié vrai-semblablement au Dieu *Thor*, doit avoir renfermé, suivant ces Auteurs, une plus grande quantité d'or qu'il n'y en a actuellement dans la Suède & le

(*) *Libro III.*

Danemarck ensemble: ils parlent surtout d'une chaîne faite de ce métal, qui peut avoir pesé sept à huit-mille livres. Mais j'avoue sincèrement que l'Historien Cranz, Adam de Brême & Olaus me paroissent être trois exagérateurs dont il faut très-souvent se défier. Le plus riche monument qu'on ait jamais découvert dans le Nord, est, selon moi, le cornet d'or trouvé à Tundern en 1639, qui peut peser cent onces, & à en juger par les figures dont il est chargé, il paroît antérieur à notre ère vulgaire.

J'espère qu'on me pardonnera cette longue digression. Je reviens aux Péruviens. Si le fer seul leur eût manqué, & que l'esprit & l'intelligence ne leur eussent pas manqué, ils se seroient élevés, indépendamment de ce secours, à un certain point dans les sciences; mais leur peu de progrès dans les sciences, est attesté par le défaut des mots nécessaires pour exprimer les notions morales & métaphysiques: ainsi que leur peu de progrès dans la législation & la police, est attesté par le défaut de la monnoye.

Si, après tout cela, on considère l'état des arts & des sciences chez les peuples de l'Europe & de l'Asie au seizième siècle, on verra que les Péruviens étoient en toutes choses très-inférieurs aux nations policées de notre Continent. Tel est le phénomène qui a tant surpris l'Auteur des *Recherches Philosophiques*, & qu'il a tâché d'expliquer dans son livre.

Mais, dit-on, il a supprimé des faits favorables aux Péruviens (*). Je réponds que cela n'est pas vrai, &

(*) Je ne conçois rien aux imputations du Critique: il veut absolument que l'Auteur ait supprimé des faits pour rabaisser

d'ailleurs quand il auroit dit tout ce qu'il savoit, quand il auroit compilé tout ce que les Historiens du Pérou ont dit de vrai & de faux, il en résulteroit toujours que les Péruviens ne savoiènt ni lire, ni écrire, qu'ils ne connoissoient pas l'art de forger le fer, qu'ils n'avoient pas de mots, dans leur langue, pour exprimer l'espace, la durée, la matière, &c. & qu'ils ne savoiènt compter sans employer des signes matériels ou représentatifs, pour suppléer aux termes numériques qui leur manquoient. Cependant ils habitoient une partie de notre Globe, ils ressembloient parfaitement aux habitants de notre hémisphère, par la figure extérieure, à la barbe près; & ils étoient néanmoins infiniment plus stupides, infiniment moins industrieux, infiniment moins inventifs, que les habitants de notre hémisphère, qui savoiènt tout ce que les Péruviens ignoroient, & qui savoiènt encore mieux qu'eux, ces choses mêmes qu'ils savoiènt.

Je dis qu'on ne peut mettre en parallèle ces deux espèces d'hommes, puisque tout l'avantage est d'un côté, comme l'événement ne l'a malheureusement que trop démontré. On ne vit jamais tant de force contre tant de foiblesse, ni tant de courage contre tant de pusillanimité. En vain le Critique se tourmente-t-il à objecter sans cesse que les Américains devoient succom-

d'autant mieux les Péruviens; tandis que cet Auteur a revendiqué à ce peuple le secret de durcir le cuivre, que le Comte de Caylus lui a disputé, en assurant positivement qu'un tel secret ne pouvoit avoir été en usage parmi une nation aussi abrutiè que les Péruviens. Ou le Critique n'a pas compris cela, ou il ne l'a pas lu dans l'ouvrage qu'il a attaqué: il n'y a absolument pas de milieu. Que seroit-ce donc, si l'Auteur avoit adopté le sentiment du Comte de Caylus? Alors il eût réduit l'industrie des Péruviens à rien du tout.

ber, parcequ'ils n'avoient pas nos épées, nos fusils, nos canons, nos vaisseaux, de guerre, nos fortifications, nos mécaniques. Oui sans doute, c'est précisément parcequ'ils n'avoient pas tout cela, qu'ils étoient très-inférieurs aux Européens. Ainsi on revient, par un cercle vicieux ou une petition de principe, au point d'où on est parti; & la difficulté consiste toujours à savoir, pourquoi les peuples de notre Continent avoient tant d'industrie, pendant que les Américains en avoient si peu ou presque pas du tout. Or comme la difficulté est toujours la même, la solution est aussi la même: les Américains étant une race d'hommes dégénérée de l'espece humaine, ce qui étoit possible aux Européens, étoit impossible pour eux. Si les Caraïbes étoient venus, dans leurs canots, attaquer l'Espagne, comme les Espagnols ont été attaquer l'Amérique, ces Caraïbes eussent été exterminés jusqu'au dernier, avant que d'avoir vu les clochers de Séville.

Quand on lit attentivement les écrivains Espagnols, on voit qu'ils ont très-bien compris, que le plus mémorable, le plus grand événement de l'histoire, étoit la découverte du nouveau Monde; mais quand ensuite ils ont réfléchi à la foiblesse où l'Espagne se trouvoit réduite, dans ce temps même qu'elle entreprit & exécuta ses immenses conquêtes en Amérique, le merveilleux les a tellement étonnés, qu'ils ont été chercher des causes surnaturelles: il semblent n'avoir plus admis la puissance des hommes, mais la volonté immédiate d'un Être qui gouverne les hommes. S'il ne s'agissoit que de la destruction de quelques Monarchies, ils n'en seroient pas surpris, disent-ils; mais que quelques Euro-

pécens ayent conquis & conservé jusqu'aujourd'hui sous leur joug une moitié du Monde, cela n'est pas selon eux, dans l'ordre des événements que nous connoissons depuis que l'histoire est écrite, ou que la tradition a commencé.

Oui sans doute, eet événement-là ne pouvoit arriver qu'une seule fois; & en ce sens, il n'est pas dans l'ordre de ceux que nous connoissons: car quelle époque y a-t-il dans les annales de notre Monde, qu'on puisse opposer ou comparer seulement à la découverte du nouveau Continent? Mais d'un autre côté il ne faut pas tellement faire influencer la Divinité dans les actions des hommes, que les hommes seroient innocents, & la Divinité coupable: comme si ce n'étoit pas une absurdité impie de croire que le Ciel eût inspiré Pizarre, ou que Dieu eût conduit Fernand Cortez sur le Trône ensanglanté de Montézuma, par une suite de crimes sans exemple. C'est encore une autre absurdité de ne pas s'étonner de la destruction de quelques Monarchies, & de tant s'étonner de la destruction d'une moitié du Monde.

Il faut observer que les peuples de l'Allemagne ont pris le moins de part, ou absolument aucune, à la découverte du nouveau Monde; & cependant ils sont parvenus aujourd'hui au plus beau siècle dont leur histoire fasse mention depuis *Thuyton & Man*: les arts & les sciences y fleurissent à l'envi; tandis que tout l'or & l'argent du Pérou, du Mexique, du Brésil, n'ont pas fait fleurir les arts & les sciences en Espagne & en Portugal: ce qu'on doit beaucoup attribuer à la mauvaise conduite de Philippe II. Cet homme dépensa,

d'une manière inconcevable, des richesses inconcevables: il pouvoit tout créer chez lui, & il détruisit tout: l'armement de la flotte qu'il perdit, avoit plus coûté que la fondation de toutes les Académies des sciences actuellement subsistantes en Europe: s'il n'avoit pas fait élever un bâtiment, qui n'est que grand & massif, il ne seroit resté en Espagne aucune trace des trésors qu'il dissipa, sans jamais avoir eu la réputation d'être généreux. Après sa mort, la foiblesse de l'Espagne alla en augmentant jusqu'en 1681: cette année-là, dit Madame d'Aunoi dans ses Mémoires, le Souverain du Mexique & du Pérou, ne put plus payer ses domestiques: la livrée de l'écurie, ayant attendu ses gages pendant deux ans, deserta le palais de Madrid; & il n'y resta pas même un seul palfrenier pour panser les chevaux: la table des Gentilshommes, qui est la seule que le Roi Catholique entretienne, manqua absolument: la Reine n'avoit ni argent pour payer ses domestiques, ni pour faire des aumônes; ce qui, dans un pays si pauvre, est d'un aussi grand besoin que l'hospitalité parmi les Sauvages: on ne pouvoit compter sur cinq millions de livres tournois pour tout revenu annuel. Il ne restoit dans cette détresse, que de faire un Auto da fé, & on en fit un, en 1682, dont les Juifs d'Espagne se souviennent encore aujourd'hui.

Voilà en peu de mots l'histoire des richesses entre les mains d'un peuple indolent & dévot.

CHAPITRE XXIX.

*Des ruines d'Atun-Cannar & de la forteresse
de Cusco.*

A entendre parler Dom Pethery, il semble que l'Atuteur des *Recherches Philosophiques* n'a été occupé pendant neuf ans, qu'à travestir la vérité dans les moindres choses, ainsi que dans les plus grandes: comme s'il lui eût importé beaucoup de fixer le jugement du lecteur sur les ruines d'Atun-Cannar. Cependant on lui fait un grand crime, pour n'avoir pas prodigué des éloges à ces mafures.

Je n'ai point le temps de parler des ruines d'Atun-Cannar, & tout ce que j'en pourrois dire seroit inutile; car quand on veut juger d'un bâtiment qu'on ne sauroit voir, il faut en consulter le plan: ainsi je supplie le lecteur de jeter un coup d'œil sur le plan de ces décombres, que Mr. de la Condamine a fait insérer dans les *Mémoires de l'Académie de Berlin*. On verra que les Moines du Pérou, trop paresseux pour aller chercher ailleurs des pierres, ont beaucoup défiguré ces *Incas Pirca*, ou ces monuments des anciens Péruviens: ils ont même bâti, dans celui d'Atun-Cannar, une espèce d'auberge ou de ferme; mais cela n'empêche pas qu'on ne puisse reconnoître encore l'ancienne structure, & très-bien s'appercevoir que les Péruviens n'ont pas eu assez d'esprit pour imaginer des fenêtres. Si l'on n'est pas encore content de

plan de Mr. de la Condamine, on pourra consulter celui de Don Jüan, gravé en Hollande.

Garcilasso, après avoir parlé longtemps de la forteresse de Cusco, que Pizarre prit sans tirer un coup de fusil, finit par ces termes, qui décideront non pas de ce qu'il faut croire de cette forteresse, mais de celui qui l'a décrite.

Quant à moi, dit-il, je mets cet ouvrage au rang de tout ce que l'on a célébré dans l'antiquité: car l'exécution en paroît impossible, même avec tous les instruments & toutes les machines connues en Europe: aussi plusieurs personnes ont cru qu'il n'avoit été fait que par enchantement, à cause de la familiarité que Indiens avoient avec les Démons, & je ne suis pas fort éloigné de ce sentiment.

Il me paroît après cela, que l'Auteur des *Recherches Philosophiques* a eu des raisons pour se défier de tous les Historiens qui écrivent de cette manière-là; car cette manière d'écrire pourroit perdre un homme dans l'esprit de tous ses lecteurs.

L'Historien le plus véridique & le plus raisonnable que j'ai consulté, dit que, dans cette forteresse de Cusco, on voyoit des pierres dont les plus grosses pouvoient peser depuis 25 jusqu'à 30-000 livres. Or la manière qu'employoient les Péruviens pour transporter ces pierres, étoit si peu merveilleuse, que je m'étonne qu'on y ait fait intervenir les Fées, ou les Démons, qu'il faut réserver pour de plus grands exploits, suivant les maximes de la Poétique.

*Nec Deus interfit, nisi dignus vindice nodus
Inciderit.*

1. Comme les Péruviens n'avoient pas de bons instrumens pour découper les rochers en éclats ou en quarréaux, ils se voyoient très-souvent dans la nécessité de se servir de pierres beaucoup plus grosses qu'elles ne doivent l'être.

2. Quand ils vouloient transporter de semblables masses, ils y attachoient des cordes, & une foule d'hommes se mettoit à tirer, à pousser, à rouler le fardeau. En vérité, si l'on admire une telle manœuvre, je ne sais ce qu'il y a d'admirable! l'industrie consiste à faire avec peu de bras, ce que beaucoup de bras pourroient faire sans l'industrie. On nous parle d'une pierre tirée par vingt-mille Péruviens, qui eurent si peu d'esprit & encore si peu d'adresse, qu'ils firent pencher cette masse sur le côté; dès qu'elle eût penché, ils ne purent la retenir, ni la rétablir dans son équilibre; au point qu'ils la laisserent rouler dans une vallée, où elle écrasâ, dit-on, trois mille hommes; & on ne put jamais depuis la conduire à sa destination.

On conçoit qu'il y a encore, dans ce récit, une exagération puéride; car enfin trois-mille hommes écrasés sous une pierre, & vingt-mille hommes attachés à cette pierre ne me paroissent pas des choses bien communes: hormis qu'on ne suppose que les Péruviens s'efforçeroient à force de s'embarasser les uns les autres, pour avoir employé trop de monde au transport d'un gros caillou, que quelques Européens auroient charrié sur des rouleaux avec des cabestans. Ainsi la stupidité de ces Indiens est bien remarquable, en ce qu'ils n'avoient absolument inventé aucune machine pour faciliter le transport des pierres: tandis que, dans notre

Contin
plus gr
& qui
cents-d
re qu'o
de la fi
lions,
que c'e
car Per
élever,
pas de
Ou
idée de
de la c
cilaffo
les ob
poids
croire
leurs b
voient
de terr
terre y
les mo
qui a
Espag
du Pér

(*)
ée l'ave
par l'in

Continent, on faisoit voguer sur la Méditerranée le plus grand des obélisques qu'il y eût en Egypte (*), & qui pesoit, à ce que dit Kirker, un million, trois-cents-dix-mille-quatre-vingt-quatorze livres. On assure qu'on va transporter à Pétersbourg, pour le piédestal de la statue de Pierre I, une pierre qui pèse deux millions, trois-cents-mille livres: si cela est vrai, je croi que c'est la plus grosse qu'on ait employée en Europe: car Perrault dit qu'une des plus grosses qu'il ait fait élever, est celle de la façade de Louvre, & qui ne pèse pas deux millions à beaucoup près.

Outre que les Péruviens n'avoient pas la moindre idée des mécaniques, ils ignoroient encore l'art de faire de la chaux, & de cuire les briques au feu, comme Garcilasso en convient lui-même. Ce défaut de la chaux les obligeoit de se servir de gros cailloux que leur poids serroit les uns dans les autres. On peut bien croire que n'ayant point de poulies, ils n'élevoient pas leurs bâtimens fort haut, & c'est parcequ'ils ne les élevoient pas fort haut, qu'ils ont résisté aux tremblemens de terre qui ont renversé les maisons des Espagnols: la terre y est dans une agitation presque continue, & les moindres secousses suffisent pour briser les vitres, ce qui a fait grand tort aux verreries de Venise d'où les Espagnols tiroient leur verre soufflé pour les vitrages du Pérou, où aujourd'hui on ne veut plus de vitrages.

(*) C'est celui de St. Jean de Latran: l'Empereur Constantin l'avoit fait venir à Rome, comme on le fait par Marcellin, & par l'inscription trouvée sur cet Obélisque.

At Dominus Mundi Constantius, omnia fretus

Cedere virtuti, terris incedere jussit

Hand partem exignam montis, Pontoque tumenti.

La belle Architecture est dans ce pays-là impossible; mais cela n'empêcheroit pas qu'on ne pût y bâtir des ponts.

CHAPITRE XXX.

Des ponts de cordes qu'on voit dans le Pérou.

Je n'avois pas prévu, que, pour prouver l'industrie & l'esprit inventif des Péruviens, on eût cité pour exemple, le pont de cordes, ou de lianes, qui fut fait sur la rivière d'Apusimac, sous le règne de Mayta-Capac quatrième des Incas.

Avouez, dit gravement Dom Pernety, que ce peuple a eu beaucoup d'industrie, & qu'il pourroit même nous disputer l'avantage sur bien des choses; (*) puisqu'il a fait un pont de cordes sur une rivière. Quand on passe sur ce pont, on manque à chaque pas d'être englouti, & l'homme le plus intrépide y tremble: donc un pont de cordes est un ouvrage d'architecture bien supérieur à un pont de pierres: donc les Péruviens ont eu de l'industrie. Il n'y avoit pas un seul pont de pierres dans toute l'Amérique au temps de la découverte: donc les Américains étoient de grands Architectes, comparables au Bramante, à Michel Ange, à Bernin & à Perrault, qui, à la vérité, n'ont jamais fait de ponts de cordes; mais c'est qu'ils manquoient de cet esprit d'invention

(*) *Dissertation sur l'Amérique &c. Pag. 187.*

qui c
les c
peut
chan
est v
on n
bes f
un p
enco
qu'o
Péru
impe
igno
roie
rene
pays
des
qu'o
que
quel
à ch
re, a
par
vint
nun
On
qui
des
de
évu

qui caractérise les Sauvages du nouveau Monde, dont les cabanes sont de véritables chefs-d'œuvre: on ne peut entrer dans celles des Chiquites, qu'en se couchant sur le ventre, & en marchant à quatre pattes: il est vrai que, pour entrer dans les huttes des Caraïbes, on n'a besoin que de se courber un peu; car les Caraïbes surpassent les Chiquites, en ce qu'ils font leurs portes un peu plus grandes, & cependant ils ne les font pas encore aussi grandes qu'elles devroient l'être, pour qu'on y pût passer commodément.

Pour revenir à ce monument de l'architecture des Péruviens, il faut savoir, qu'il leur étoit absolument impossible de bâtir un pont de pierres, parcequ'ils ignoroient l'art de faire des voutes; & quand ils auroient connu cet art, le défaut de la chaux le leur eût rendu presque impraticable. Cependant, comme leur pays est tout entrecoupé de torrents qui roulent par des routes si tortueuses, qu'il y en a quelques-uns qu'on doit passer en ligne droite vingt & une fois, tel que celui de Chuchunga, ils furent forcés d'inventer quelque moyen pour passer ces rivières, qu'on trouvoit à chaque pas devant soi, & qu'il falloit traverser encore, après les avoir traversées déjà tant de fois. Or voici par quelle gradation de découvertes, les Péruviens parvinrent enfin à faire une espèce de pont de cordes, monument éternel de leur stupidité & de leurs efforts. On commença par passer les rivières à la nage, & ceux, qui ne savoient pas nager, se faisoient attacher au dos des nageurs, en tenant dans leurs mains des paquets de roseaux: de ces roseaux, on parvint aux calebasses évidées: on en attachoit plusieurs ensemble: celui

qui vouloit passer l'eau, devoit s'y asseoir, & un nageur entraînoit la machine: de ces calebasses flottantes, on parvint à faire de petits radeaux de joncs; des radeaux, on auroit dû naturellement parvenir à la découverte des bateaux ou des canots; mais cela n'arriva pas au Pérou, par une fatalité que Garcilasso attribue au défaut du bois: des radeaux, on parvint à étendre d'une rive à l'autre une longue corde filée d'écorces d'arbres, ou de ces osiers qu'on nomme des Lianes: à cette corde bien tendue, & bien attachée, on suspendit un grand panier, qu'on faisoit glisser le long de la corde, en le tirant à droite ou à gauche. Ceux, qui vouloient passer la rivière, se mettoient au nombre de trois, dans ce panier: les Espagnols se font encore aujourd'hui suspendre de la sorte à des cordes, pour traverser quelques torrents du Pérou, où toute autre nation que les Espagnols, feroit bâtir des ponts.

Comme cette manœuvre de la corbeille glissante, est d'une si grande lenteur, qu'une armée de vingt-mille hommes employeroit une année à passer une rivière, l'Incas Mayta-Capac conçut l'idée de joindre plusieurs cordes ensemble; de sorte qu'en y mettant des claies, en travers, un homme pourroit y marcher droit. Or c'est cette pitoyable machine qu'on voit encore aujourd'hui sur l'Apurimac: non qu'elle ait subsisté depuis Mayta, jusqu'à nos jours; mais elle se trouve dans le même endroit où ce Prince la fit faire, & on l'a peut-être réparée depuis, plus de mille fois. Telle est la paresse des Espagnols, ils aiment mieux faire toujours un petit ouvrage, que d'en commencer un grand qui dureroit des siècles. On comprend que la seule pe-

fan
re,
bala
feu.
tem
le p
mêt
qui
per
se r
pas,
tous
espe

très
s'ex
entre
dout
pont
re d
com
bizar

De

Le
veille

fanteur des cordes, courbées vers le milieu de la rivière, fait ressembler cette machine beaucoup plus à une balancoire qu'à un pont: on comprend encore que la seule pesanteur des cordes les use en très-peu de temps, & pour peu qu'une des maîtresses cordes soit sur le point de se casser, il faut démonter la machine, & remettre de nouveaux cables aux jointures des claies, qui sont au nombre de cinq; de sorte que si trop de personnes vouloient passer à la fois, le pont pourroit se rompre en cinq endroits; car les claies ne cèdent pas, mais bien les attaches: le plus grand danger est toujours vers le milieu & aux deux côtés. Aucune espèce de voiture ne peut y passer.

Le Critique, avant que de donner une description très-superficielle de cette balancoire de l'Apurimac, s'exprime de la sorte: *Je ne sai en effet si nous oserions entreprendre de faire un pont tel que celui-là.* Non sans doute, les Européens n'entreprendront pas de faire des ponts de cordes, aussi longtemps qu'ils sauront en faire de pierres & de bois. En vérité, je ne conçois pas comment on peut juger des choses d'une manière si bizarre, & s'éloigner si fort des notions communes.

CHAPITRE XXXI.

De la peinture des Mexicains, des ouvrages des Carâibes, &c.

Le Critique, grand exagérateur des prétendues merveilles du nouveau Monde, assure que les Mexicains

font de très-beaux tableaux, que les Caraïbes font de jolis paniers de jonc, & que les Sauvages du Chili brodent d'une manière admirable. De tout cela, il conclut que ces Mexicains ont égalé le Titien, Rubens, ou tout au moins Paul Véronèse; que ces Caraïbes égalent nos plus habiles artistes, & que ces Sauvages du Chili sont comparables à tous nos brodeurs, & surtout au célèbre Frumeau, qui ne s'attendoit pas à être mis en parallèle avec ces Chiliens.

On peut voir des échantillons de la prétendue peinture des Mexicains, dans l'*Histoire générale des Voyages*, où on les trouvera gravés en taille douce: si l'on veut les voir gravés en bois, il faut consulter la *grande collection de Thévenot, in folio*, & ne pas disputer sur des choses qu'on peut résoudre par la seule inspection. L'Auteur des *Recherches Philosophiques* l'a dit, & je le répète: les Mexicains, loin d'avoir jamais su peindre, n'ont pas même connu les premiers éléments du dessin. Tous les Américains & tous les Créoles ensemble ne sont pas en état de faire un tableau digne d'être placé dans la moindre collection d'un particulier: le nouveau Monde est une terre ingrate pour les beaux arts, & ce n'est certainement pas là qu'il faut chercher des chefs-d'œuvre. Cependant je ne nie pas au Critique que les Caraïbes ne sachent faire des paniers de jonc, & tirer la pulpe des courges, pour s'en servir en guise de bouteilles: je ne nie point que des curieux ne puissent avoir, dans leurs cabinets, de petits vases travaillés par les anciens Péruviens, & qu'on achete des Moines de Cusco, qui passent toute leur vie, dit Don Juan, à fouiller dans les

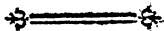
tomb
renfe
nom
de M
pierr
renfe
par
ollain
peut
pos;
sent
voier
ea (C
gros
des
elpe
Non
grap
des
pas
diffe
nées
min
que
res
jam
situ
soie

tombeaux des Incas. Mais les cabinets des curieux renferment aussi des pierres à peine taillées, & qu'on nomme Idoles de la Lapponie: on voit par la relation de Mr. Regnard, qu'il rapporta quelques-unes de ces pierres en France: les cabinets de quelques curieux renferment aussi des marmoufets de terre cuite, faits par les Tunguses, & de petits chaudrons de pierre ollaire faits par les Groenlandois. Enfin un homme peut rassembler toutes les curiosités qu'il juge à propos; mais il ne s'ensuit point que les Péruviens eussent quelque idée des beaux arts, parcequ'ils se servoient de gobelets à deux anses pour boire la chicha (*). On recherche les monuments des peuples grossiers pour les faire contraster avec les monuments des peuples industrieux, & cet amusement est déjà une espèce d'étude, d'où il peut résulter quelque utilité.

Le Critique assure encore, que les Sauvages du Nord de l'Amérique, font de très-bonnes cartes géographiques & topographiques; quoique les longitudes & latitudes y manquent, dit-il, elles n'en sont pas moins exactes, ni moins fidèles; parceque les distances y sont ponctuellement marquées par journées. Il a copié tout cela dans la Hontan, sans examiner le moins du monde si un pareil récit mérite quelque croyance. Les Voyageurs, & les Missionnaires qui ont vécu longtemps avec les Sauvages, n'ont jamais pu tirer d'eux d'autres éclaircissements sur la situation de l'intérieur du pays, que ce qu'ils en disoient de bouche: d'ailleurs ils ne savent point assez

(*) Voyez la planche XVI du Voyage au Pérou de Don Juan.

dessiner pour faire des cartes, ni rien de pareil. Tout leur savoir en ce genre se borne à graver, d'une manière extrêmement grossière, sur des écorces d'arbres, des especes de figures de castor, de tortue, de renard, &c. Ces emblèmes servent à distinguer les hordes; j'ai vu des personnes qui s'étonnoient beaucoup de ce que les Américains du Nord eussent de ces especes d'armoiries; mais cela n'est pas du tout étonnant: car il faut bien que des tribus continuellement en guerre, se reconnoissent à de certains signes, comme en ont aussi les Amiaks Tartares, & les Clangs Arabes. Il n'y a pas de doute que les armoiries Européennes n'ayent pris leur origine en Allemagne, où les mœurs & les usages avoient tant d'analogie avec ceux des peuples de l'Amérique septentrionale, & de la Scythie: les premiers Francs, qui pénétrèrent dans les Gaules, avoient dans leurs armoiries des abeilles; mais comme ils ne dessinoient gueres mieux que les Hurons; les Gaulois prirent ces abeilles mal-faites pour des crapauds; & pour qu'on ne les prît plus pour des crapauds, on en fit des fleurs de lis, sans cependant beaucoup changer la forme d'abeille qu'on y reconnoît encore sensiblement. Il étoit naturel que des barbares, qui sortoient de leurs forêts comme un es-fain, & qui avoient un Chef ou un Roi, prissent pour leur emblème des abeilles: cette allusion devoit leur tomber dans l'esprit, comme elle étoit tombée dans celui des Egyptiens.



Le
ques
dans
d'Ar
teur
nouv
cains
qui f
barie
diens
qu'il
atteir
L
chose
voit
respe
le plu
geur
C
une
(*)
de Pa
nesqu
fort n
parlar
soit ni

CHAPITRE XXXII.

Des Apalachites.

Le Critique accuse l'Auteur des *Recherches Philosophiques*, d'avoir ignoré que les Apalachites avoient formé dans leurs montagnes un Empire comparable à ceux d'Arabaliba & de Montézuma. Oui sans doute, l'auteur l'a ignoré, & tous ceux qui ont lu l'histoire du nouveau Monde, savent que les Péruviens & les Mexicains étoient les deux seuls peuples de l'Amérique, qui fussent policés, en comparaison de cet état de barbarie & d'abrutissement où végeoit le reste des Indiens Occidentaux. C'est un fait si incontestable, qu'il n'a jamais souffert & ne souffrira jamais aucune atteinte de la part des écrivains instruits.

Le Critique est bien éloigné d'avoir approfondi les choses: il ne cite aucun Auteur, & tandis qu'il pouvoit consulter Linscot, Laët & tant d'autres historiens respectables, il ne fait que compiler César Rochefort, le plus inexact & le moins estimé de tous les Voyageurs qui ayent écrit au siècle passé. (*)

Ce César Rochefort avoit, de son côté, compilé une relation attribuée à un certain Bristock, homme

(*) Son *Histoire Naturelle & Morale des Antilles*, de l'édition de Paris 1660, est remplie d'exagérations & de récits romanesques; ce qui n'est pas étonnant quand on fait que Rochefort n'avoit jamais étudié: il ne savoit ni latin, ni grec, & en parlant de l'Histoire Naturelle, il démontre qu'il ne connoissoit ni les plantes, ni les animaux.

obscure, homme absolument inconnu dans la République des lettres. On a inséré dans les premières éditions du Moréri, un extrait de Rochefort; mais on l'a fait avec plus de ménagement & moins de crédulité que le Critique, qui en remplit jusqu'à 15 pages de sa dissertation: cependant il ne fait point si cette prétendue Monarchie des Apalachites subsiste encore, ou si elle a été détruite; ce qui n'est pas surprenant: car n'ayant d'autres relations que celle de Rochefort, il n'en pouvoit rien savoir du tout. La vérité est, que cette prétendue Monarchie n'a jamais existé: j'en appelle ici au témoignage de tous les Savants; j'en appelle ici au témoignage des Anglois, qui connoissent aujourd'hui les deux Florides, dont ils ont publié des relations en 1766 (*): ils connoissent encore depuis très-longtemps la Georgie & la Caroline, où ils ont fondé dès l'an 1662 cette colonie si célèbre par les loix qu'a daigné lui dicter le Philosophe Locke. Or les Anglois de cet établissement commercent avec les Apalachites, qui sont & qui ont toujours été de vrais Sauvages: aussi ne peut-on tirer d'eux que des pelleteries & de la résine de *Labiza*, peu connue en Europe, & qui découle par incision d'un arbre résino-gommeux. Ces Barbares des Apalaches n'avoient, à l'arrivée des Anglois, aucune idée des poids, ni des mesures, non plus que les Cherakis & les Creeks auxquels ils ressembloient parfaitement: ils portent comme eux des *Wam-*

(*) Voyez *A Concise account of North America. By Major Robert Rogers.* Il vient de paroître une traduction Française de cet ouvrage en Hollande.

pons, ou des brasselets de coquilles: ils sont comme eux distribués en petites hordes, soumises à un Chef, que les anciennes relations nomment *Paraoustis*; mais il y a bien de l'apparence que ce mot est aussi corrompu que ceux de *Sagamos* & de *Satigamos*, qu'on donne ordinairement aux Capitaines des Sauvages du Nord, qui se nomment, en leur propre langue, *Sachems*.

Quoique les Apalachites aient entre leurs montagnes quelques vallées très-propres à être cultivées, ils préfèrent tellement la chasse à l'agriculture, qu'on est obligé de leur porter des grains récoltés dans la Caroline: on leur porte aussi de petits miroirs, du vermillon à farder, des peignes, & de cette menue mercerie, avec laquelle on obtient tout des Sauvages. Ces peuples se servent dans leurs maladies, de l'infusion des feuilles de la Cassine, ou *Cacina Floridiana* des Botanistes, & qui paroît être une espèce de sureau; au point que je doute que ce soit réellement un meilleur sudorifique que notre sureau commun. (*)

Les Apalachites ont toujours habité dans des cabanes faites comme des fours: ils environnent quelquefois ces cabanes d'une palissade, & cela s'appelle un

(*) Mr. Ludwig, dans ses *Definitiones generum Plantarum*, No. 160. range la Cassina, qu'on appelle aussi Thé des Apalaches, parmi les Monopétales régulières, & Mr. Linnæus, dans sa XII. ED. No. 368, en fait une fleur Pentapétale. Quoiqu'il en soit, c'est une espèce de sureau. On s'en est servi en Europe, mais ses vertus n'ont guère répondu à tout ce qu'en ont écrit Laër & Ximenes. Les Anglois de l'Amérique lui préfèrent le Thé de la Chine: ils ont même tenté de transplanter des Théiers dans leurs colonies; mais on assure qu'ils n'ont pas pris, & ils sont obligés de faire venir leur Thé de Londres.

village; car il n'y a jamais eu de ville dans toute cette partie de l'Amérique, avant la fondation de Charlestown, comme on peut aisément s'en convaincre en consultant les plus anciennes cartes: car les différents établissemens, que les Espagnols firent dans la Floride de quelque temps après la malheureuse expédition de Sotto, n'ont été dans leur origine que des hameaux. Celui de St. Marc de l'Apalache fut détruit en 1704, par les Anglois de la Caroline, qui accompagnés des Sauvages Alibamons, vinrent battre & défaire les Espagnols & ceux d'entre les Indiens qui tenoient leur parti.

On a dit que les Apalachites alloient tous les ans en procession visiter une caverne du mont Olaymi, où ils s'étoient cachés pendant un déluge, survenu par le débordement du lac Théomi: on ajoute que dans cette grotte, ils donnoient la liberté à quelques oiseaux, comme l'on fait dans l'église de Notre-Dame à Paris, quand les Rois de France y entrent. Mais tout cela paroît être un tissu de fables, auxquelles la relation de ce Brittock, tant compilée par Rochefort, a apparemment donné lieu. Je croi bien que les Apalachites avoient, ainsi que tous les Sauvages du nouveau Monde, quelque tradition sur les anciennes vicissitudes physiques; mais les eaux d'un lac ne peuvent occasionner un déluge assez mémorable, pour qu'on en conservât le souvenir par une Hydrophorie.

Voilà ce qu'il y a de vrai dans l'histoire de cette nation: car tout le reste ressemble à ce qu'on a conté du Royaume de Quivira, de l'Eldorado, de la ville de Manoa, du lac d'or de Parimé, de l'Empire des Seva-

rambe
imagi
nom d
un ter
que c
que L
sans r
des so
Juvas
J'
gérer
le vul
tion e
dit Ga
Et ce
témo
de ce
cré?
tout
Ce p
& co
du ta
& m
dans
S
Apa
peut
dans
C
C
il est

rambés, & surtout de la République des Australiens imaginée par cet ennuyeux romancier, connu sous le nom de Jacques Sadeur, qui bâtit chez les Australiens un temple tout de crystal, & presque aussi magnifique que celui que Dom Pernety place chez les Apalachites, que Linscot appelle des Barbares sans mœurs comme sans religion (*); & qui, au lieu de prêtres, avoient des forciers que les relations nomment indistinctement Juvas, Jouas & Joanas.

J'observerai ici qu'il n'y a rien de plus facile à exagérer, que la description d'un temple; ce sujet est pour le vulgaire des faiseurs de relations, ce que la description d'une tempête est pour les Poëtes. Que n'a pas dit Garcilasso du temple de Cútachiqui dans la Floride? Et cependant tout cela a été démenti par un Portugais témoin oculaire. Que n'ont pas dit Tonti & le Page de ce temple de la Louisiane où l'on gardoit le feu sacré? Et cependant on fait, à n'en point douter, que tout cela est fabuleux de l'aveu même de Mr. du Mont. Ce prétendu temple de la Louisiane, étoit une cabane, & comme les Sauvages alloient quelquefois y fumer du tabac, on avoit cru qu'ils y gardoient le feu sacré; & malheureusement cette méprise a été consignée dans un livre que je ne nomme pas par respect.

Si Dom Pernety avoit daigné réfléchir, que les Apalachites manquoient d'instrumens de fer, il eût peut-être compris qu'il leur étoit impossible de *creuser dans le roc (**)*, un appartement long de deux-cents

(*) Traduction de Linscot, Cap. I. Pag. 72.

(**) Ce sont là-les termes du Critique à la page 31. Tant il est vrai qu'en compilant des relations suspectes, il faut exami-

pieds, & large à proportion, qui recevoit le jour par un œil de la voute comme le Panthéon. Une telle fabrique étoit non seulement au-dessus des efforts de ces Sauvages; mais elle eût même été impraticable aux Péruviens; quoiqu'ils connussent le secret de donner un certain degré de dureté au cuivre.

Il faut observer que toutes les grottes, toutes les excavations, qu'on a trouvées dans les montagnes de l'Amérique, telles que celles qu'on nomme *Trous des Géants*, dans la chaîne des *Apalaches* & des *Monts bleus*, sont des ouvrages ou des jeux de la Nature, & non des monuments de l'industrie humaine. Mr. Bertrand, en ayant bien considéré la structure, a envoyé à la *Société Royale* de Londres, un savant Mémoire, dans lequel il explique de la manière la plus claire, l'origine de ces cavernes qu'on voit dans les rochers de l'Amérique. Or il est, selon moi, beaucoup plus prudent d'ajouter foi à ce que dit un Naturaliste tel que Mr. Bertrand, que de compiler aveuglément la relation d'un Romancier tel que Bristock, qui en bâtissant son temple, n'avoit pas pensé au défaut du fer; mais c'est une bagatelle dans un roman.

Je ne conçois pas comment le Critique a été assez peu instruit, pour assurer que Jean Ribaud, en débarquant sur les côtes de ce pays qu'on appelloit alors la *Floride septentrionale*, y trouva des *Apalachites* policés

ner au moins si ce que les relations disent est possible ou impossible, vrai ou faux, probable ou non, absurde ou sensé, naturel ou surnaturel. Or creuser dans le roc sans instrumens de fer, cela est surnaturel.

& ré
deux
tes d
jama
ama
qui
men
men
re M
forti
que
cela
pure
exte
de L
men
seule
eût
y en
alors
rié,
là d
gnol
res,
de d

(
tes p

& réunis en une Monarchie. Cette assertion renferme deux erreurs palpables.

1. Ribaud & ses compagnons restèrent sur les côtes & n'osèrent même s'en éloigner.

2. Ces côtes n'étoient pas peuplées, & on ne vit jamais un pays plus sauvage; au point qu'on ne put amasser assez de vivres pour en charger un seul navire, qui reporta la colonie Française, affamée, en Europe.

L'expédition de René laLaudoniere fut aussi extrêmement malheureuse; la disette persécuta constamment les François, errants sur les côtes depuis la riviere May jusqu'au Port Royal. Ribaud avoit bâti son fortin sur la plage septentrionale: on crut mieux faire que lui, en bâtissant dans la partie du Sud; mais tout cela fut inutile: les François abattus par la famine, ne purent résister à une poignée d'Espagnols qui vint les exterminer. Après les tentatives de la Laudoniere & de Dominique Gourgues, la France ne voulut absolument plus entendre parler de ce pays, ni équiper une seule barque pour s'en mettre en possession; ce qui lui eût été très-facile, vû le peu de forces que l'Espagnol y entretenoit: d'ailleurs la France ne reconnoissoit alors *aucun traité de paix, aucune alliance, aucune amitié, aucune possession légitime d'aucune Puissance, au-delà du premier Méridien*, que les Géographes Espagnols faisoient passer par la plus occidentale des Açores, apparemment pour le faire coïncider dans la ligne de démarcation d'Alexandre VI. (*)

(*) Les Espagnols avoient encore des raisons particulières pour placer le premier Méridien aux Açores, au lieu de

Quand au milieu du dix-septième siècle, les Anglois survinrent dans cette partie de la Floride, ils furent bien éloignés d'y découvrir cette prétendue Monarchie, imaginée par Bristock, ou par Rochefort. Ce pays étoit dans le plus grand délabrement: les Espagnols n'y avoient rien défriché, & l'avoient laissé à peu près en cet état où l'on a trouvé, après le Traité de Fontainebleau, la Péninsule de la Floride & même la Floride Française, où les Anglois n'ont pu compter huit-mille habitants; & tout étoit rempli de gibier, comme dans un pays neuf: la quantité des Serpents & des bêtes venimeuses égaloit celle qu'on voit dans quelques cantons de la Georgie, où l'on n'a encore pu étendre la culture.

Le Critique n'avoit qu'à combiner les dates, pour s'appercevoir qu'il ne pouvoit y avoir une grande Monarchie dans cette région en 1653; puisqu'en 1662, époque de la fondation de la colonie Angloise, on n'y vit que quelques Sauvages qui vivoient de la chasse.

Je me suis apperçu que le Critique cite, à chaque instant, les *Dissertations* de Gueudeville, ce Moine

le placer aux Canaries, & ils faisoient accroire que la bouffole ne décline pas sous le Méridien des Açores, ce qui est absolument faux: car elle décline par-tout. Au reste, on continua en France à adopter la position du premier Méridien à la mode des Espagnols, jusqu'au règne de Louis XIII. Ce fut le Cardinal de Richelieu qui fit porter l'Edit, par lequel il est sérieusement défendu à tout Géographe, faiseur des cartes, & graveur, de placer le premier Méridien aux Açores; & il seroit difficile de trouver des Mappemondes Françaises où cela ne soit observé.

défr
fa vi
le pl
jama
noîtr
Orig
las h
& fu
carte
Danv
ailleu
Pern

On
d'avo
des p
répon
chose
se exi
core
il a m
pour
d'en
l'histo
laques

défroqué, qui compiloit en Hollande, pour gagner sa vie, quelques relations de voyages dans le style le plus impertinent dont aucun compilateur se soit jamais servi. On conçoit que, quand on veut connoître l'histoire de l'Amérique, il faut recourir aux Originaux; & non pas citer Gueudeville, dont l'*Atlas historique* ne peut pas même servir aujourd'hui, & surtout pour l'Amérique; dont nous avons des cartes bien plus exactes, publiées par Mrs. de l'Isle, Danville, Green & tant d'autres. Je parlerai encore ailleurs du mauvais choix des Auteurs cités *par Dom Pernety*.

CHAPITRE XXXIII.

Des Patagons.

On accuse l'Auteur des *Recherches Philosophiques*, d'avoir fait tous ses efforts pour détruire l'existence des prétendus Géants de la Magellanique. A cela je réponds; que, quand on entreprend de détruire une chose, il faut être au moins persuadé, que cette chose existe; & l'Auteur n'a jamais été, & n'est pas encore aujourd'hui persuadé de l'existence des Géants: il a même plus de motifs, qu'il n'en avoit en 1767, pour n'y pas croire. Il est très-libre à un chacun d'en penser ce qu'il veut; mais ceux, qui ont lu l'histoire des *Toupi* de la Grece moderne; des *Brucolagues* & des *Tympanites* de l'isle de Santorino, & sur-

tout l'histoire des *Wampires*, sont un peu plus réservés dans leur crédulité que les autres hommes. N'a-t-on pas vu des personnes respectables par leur caractère, & des milliers de témoins venir à Vienne, *juger sur leur damnation éternelle*, qu'ils avoient vu des *Wampires*?

Si bientôt on n'amène pas des Géants de la Magellanique en Europe, le peuple même n'y croira plus: *nec pueri credent*; & au bout de cinq ou six ans, on en parlera aussi peu qu'on parle aujourd'hui des *Wampires*, qui ont intrigué, allarmé, effrayé une grande partie de l'Europe; & c'étoient des Farfadets, ou tout au plus des Chauve-fouris. Aussi les Naturalistes donnent-ils aujourd'hui le nom de *Wampire* à la Chauve-fouris Asiatique.

Le Critique qui n'a point vu de ces Géants, n'est pas peu embarrassé, lorsqu'il veut démontrer leur existence par de vains raisonnemens. L'embarras où il s'est trouvé, provient de ce qu'il n'a jamais pu répondre à l'objection suivante.

S'il y avoit une race gigantesque au Sud de l'Amérique, on en auroit montré des individus morts ou vivans en Europe.

Le Critique se fâche contre celui qui a fait l'objection, & contre l'objection même.

On assure, que le Père Delrio se mit un jour si fort en colere contre un homme qui avoit nié l'existence des Démons, qu'on fut obligé de le faigner de peur d'accident. Il faut discuter ces sortes de choses avec modération, & ne pas imiter le Démonographe Delrio.

D'a
n'étoit
habile
que les
pieds;
mais au
jeta da
an Evêc
qu'on f
des tem
tine cais
de préc
dessus l
même c

Qua
constan
avoient
de, à c
Marin C
se trom
étoit. C
femens
main,
attentiv
avoient

Je c
le cont
prouver
pas faul

(7) E

D'abord le Critique rapporte, que Mr. Guyot, qui n'étoit ni Anatomiste, ni Naturaliste, mais un très-trabile Marin, ayant trouvé sur un rivage de l'Amérique les os, d'un Géant haut au moins de douze à treize pieds; les mit fort proprement dans une caisse (*); mais au lieu de rapporter cette caisse en Europe, il la jeta dans la mer, pour calmer la tempête qui s'éleva: un Evêque Espagnol, qui se trouvoit présent, assura, qu'on favoit par expérience qu'il s'élevoit toujours des tempêtes, quand on mettoit des os de Géant dans une caisse, & qu'alors il n'y avoit d'autre remède que de précipiter ces dépouilles au fond de l'Océan. Là-dessus l'Evêque Espagnol mourut, & on le jeta lui-même dans l'eau.

Quand ce conte seroit vrai dans toutes ses circonstances, il prouveroit moins que rien: car ces os avoient apparemment appartenu à quelque quadrupède, à quelque Cheval, ou à quelque Taureau. Le Marin Guyot, n'étant pas anatomiste, a pu sans doute se tromper si grossièrement; puisque Turner, qui étoit Chirurgien, ramassa, dans le Brésil, quelques ossements qu'il prit pour les débris d'un squelette humain, gigantesque: mais lorsqu'on les examina bien attentivement en Angleterre, on se convainquit, qu'ils avoient appartenu à un quadrupède.

Je demande après cela à tout homme judicieux si le conte de Mr. Guyot, rapporté par Dom Pernety, prouveroit quelque chose, quand même il ne seroit pas faux dans toutes ses circonstances.

(*) Dissertation du Critique. Pag. 120 & 121.

Combien de personnes n'ont pas cru avec Mariani, Valguarnera & Fazelli, qu'il y a eu autrefois des Géants en Sicile, où on a déterré des squelettes d'une grandeur étonnante? Celui qu'on trouva, en 1516, près de Mazara, avoit vingt aunes de long, mais malgré ces contes de Valguarnera & de Fazelli, tous les Savants sont aujourd'hui d'accord que les os qu'on découvre en Sicile, & dont l'imagination a fabriqué des squelettes humains, sont des restes de grands animaux terrestres ou marins.

Quand on lit l'Histoire, on trouve des traditions sur l'existence d'une prétendue race gigantesque, dans presque tous les pays du Monde, & même, dit Mr. Bertrand, parmi les Sauvages du Canada. Que n'a-t-on pas dit des Géants de la Thessalie, de l'isle de Crete, & surtout de ceux de la Palestine, qui étoient tous sexdigitaires, à ce qu'assure le savant Mr. Huet, qui n'a jamais rêvé? Il n'y a pas jusqu'aux Auteurs du Talmud qui ne parlent de Géants: ils disent qu'il s'en trouvoit quelques-uns dans l'arche de Noé, & comme ils y occupoient beaucoup de place, on fit sortir le Rhinocéros. Quand on leur demande ce que devint donc le Rhinocéros, ils répondent modestement qu'il suivit l'arche à la nage aussi longtemps que dura le déluge. Il faut avouer que ce conte-là vaut bien ceux de Guiot, de Valguarnera & de Phlégon.

L'Auteur des *Recherches Philosophiques*, après être entré dans de longues discussions sur les grands os fossiles qu'on rencontre presque par-tout en creusant, auroit pu faire une réflexion qu'il n'a point faite: il ne découvre pas, dit-il, l'origine de cette antique tradi-

tion
rée.
trac
qui
me
Plin
pell
de l
qui
hon
hun
tacé
tion
moi
Glo
fonc
mei
mai
qu'i
fonc

Des

O
Ne
Or

tion sur l'existence des Géants, si universellement adoptée. Cependant n'est-il pas naturel d'attribuer cette tradition à la découverte même des grands os fossiles ? qui étoient aussi connus aux anciens qu'à nous, comme on peut le voir par le Chap. XVIII du 36 Livre de Pline, où il traite de l'ivoire fossile, & de ce qu'il appelle les pierres osseuses, *lapides ossei*. Or l'ignorance de l'Anatomie, jointe au penchant pour le merveilleux qui accompagne toujours l'ignorance, a porté les hommes à attribuer ces dépouilles plutôt à des corps humains, qu'aux carcasses des quadrupèdes & des cétaqués. Il falloit donc nécessairement que cette tradition sur les Géants, se répandît par-tout où on exhumoit par hazard de ces reliques d'animaux, dont notre Globe contient peut-être de grands dépôts à des profondeurs où les hommes ne creuseront vraisemblablement jamais, & en effet on ne voit pas qu'ils aient jamais creusé fort avant, au point qu'on peut assurer qu'il n'y a nulle part au Monde une excavation profonde de 3000 toises, faite de main d'hommes.

CHAPITRE XXXIV.

Des animaux rares amenés, en différents temps, en Europe.

On a amené en Europe, en différents temps, des Negres blancs, des Eskimaux avec leurs barques, des Orangs-Outangs, une femme de la côte de Mélinde,

des Diabes de Tavoyen, ou des Lézards écailléux, les plus jolis animaux qu'on puisse voir. On amena, du temps de Montaigne, trois Floridiens à Rouën, dont il parle beaucoup dans ses *Essais*, à l'article des Cannibales. On a conduit en Europe deux Siamois olivâtres, qui se disoient être Ambassadeurs; mais qui étoient certainement les plus grands voleurs qui soient jamais venus de l'Asie en Europe; où on a encore vu un Algonquin, cinq ou six Rhinocéros. & plusieurs Chinois, dont l'un fut mis, comme on fait, à la Bastille, & dont quelques autres ont travaillé, à la Bibliothèque du Vatican, à la traduction de certains livres pour les Missions. On a encore amené en Europe un Malabare à longues oreilles, une Nègresse, prétendue hermaphrodite, & plusieurs Eléphants, dont le dernier est mort à la ménagerie de Versailles. On amenoit du temps des Romains, des Hippopotames; mais ils sont devenus si rares sur le Nil, qu'on n'en montre plus que fort rarement en Europe, où l'on a fait voir des Singes, Belzébuts, des Casoars, plusieurs Atruches, un Brésilien infibulé, deux Grœnlandois, qui, à ce que dit Crantz, ont voyagé pour des affaires inconnues. On nous a amené des Crapauds de Surinam, qui accouchent par le dos, des Pareffeux ou des Aïs, des Opossums, des Fourmilliers empaillés, une fille Patagone, qui n'étoit pas haute de quatre pieds, des Anes rayés du Cap, des Caméléons, des Crocodiles, des Serpens à sonnettes, des Serpens épineux, & enfin un Hottentot qui étoit *Me-yorchis*, & qui ne s'en maria pas moins à Amsterdam.

On attend, depuis deux-cents-cinquante ans, des Géants de l'Amérique, & personne n'en amène plus

on le
à n'en
étoit
1640
donc,
lui-m
Si
parmi
végét
la Te
aux c
y avo
rique
l'ancie
mais p
à pay
d'être
C
& peu
temps
peut
lequel
peut,
rappe
de la
coup
soit
bord
qui c
eurie
au de

on les attend impatiemment, & plus on s'opiniâtre à n'en pas amener. De sorte que leur existence, qui étoit douteuse en 1540, étoit encore plus douteuse en 1640, & encore plus douteuse en 1767. On voit donc, comme je l'ai dit, que le merveilleux se détruit lui-même de jour en jour, d'année en année.

Si tout ce qu'il y a de singulier parmi les hommes, parmi les animaux, parmi les productions du règne végétal & minéral, a été apporté des extrémités de la Terre pour être montré en Europe aux Princes, aux curieux, au public, peut-on concevoir que, s'il y avoit des hommes d'une très-grande taille en Amérique, on n'en eût pas conduit quelques-uns dans l'ancien Monde? non pour convaincre les incrédules; mais pour gagner l'argent du public, toujours porté à payer, lorsqu'on lui offre des curiosités dignes d'être vues.

Caianus étoit un homme de fort grande taille, & peut-être de la plus grande qui ait paru de longtemps: or l'espece de fortune qu'il fit en se montrant, peut nous donner une idée de l'empressement avec lequel on iroit voir un Géant de l'Amérique: on peut, dis-je, juger de cet empressement, si l'on se rappelle ce qui arriva en Angleterre, lors de l'arrivée de la frégate *le Jason*. Le bruit se répandit tout à coup dans Londres, que ce bâtiment, qu'on supposoit revenir des Terres Magellaniques, avoit à son bord un Géant Patagon: aussi-tôt le grand chemin, qui conduit à Plimouth, fut couvert d'une foule de curieux qui, dans leur impatience, prétendoient aller au devant de ce Monstre du nouveau Monde; mais,

comme les gents sensés s'y étoient attendus, on avoit trompé le public; & les curieux retournerent chez eux, sans rien voir, & furent hués bravement par la populace.

Si on m'objectoit qu'il est impossible de prendre de ces énormes Patagons, non plus que des Spectres & des revenants qui ne se laissent aussi jamais prendre, je répondrois que, suivant Pigafetta, on en enchaîna jusqu'à trois qu'on conduisit à bord du vaisseau la Victoire, où il en mourut deux, & le troisième s'échappa. On voit par-là que ceux qui admettent l'existence de ces Géants, admettent aussi qu'on peut en prendre. Il est vrai que le sincere Pigafetta ajoute, qu'il fallut employer jusqu'à neuf hommes bien forts, & bien déterminés, pour terrasser un seul de ces Patagons: encore brisa-t-il les plus grosses chaînes dont on le garotta; quand on lit de pareils récits, on croit lire l'histoire de Picrocole, ou de Pantagruel.

En supposant que la difficulté de saisir un préten- du Patagon colossal, fût aussi réelle qu'elle l'est peu, on comprend bien qu'il resteroit la ressource d'apporter leurs squelettes; mais on a eu soin d'amener aussi peu des individus morts que des individus vivants; tandis que les Eskimaux du détroit de Davis, furent montrés en Europe, la première année qu'on découvrit le détroit de Davis. On ne douta point de leur existence; parcequ'on ne laissa aucun moyen à personne d'en douter: voilà, dit-on, ces Nains du Septentrion: on peut mesurer, à une ligne près, leur hauteur, & examiner attentivement leur constitution.

La cause qui dégrade la taille ordinaire de l'homme sous le soixante-neuvième degré de latitude Nord, est une cause sensible & palpable; de sorte que nous connoissons & le phénomène, & ce qui produit le phénomène; mais il n'en est pas ainsi par rapport aux prétendus Géants de l'Amérique: ils nous sont absolument inconnus, & la cause de leur existence nous est aussi absolument inconnue. Quel Naturaliste pourroit rendre raison de ce que sous le cinquantième degré de latitude Nord, on ne trouve que des hommes de la taille ordinaire, & que sous le cinquantième degré de latitude Sud on rencontre à la fois des hommes de la taille ordinaire & des Géants? comme Dom Pernety & Pigafetta le disent.

Un fait, qu'on pourroit si aisément prouver, s'il étoit vrai, & qu'on a si mal prouvé, sera toujours à mes yeux revêtu des caractères de la fable, quoiqu'en disent Dom Pernety & Pigafetta.

Si un jour on démontre jusqu'à l'évidence, que l'Auteur des *Recherches Philosophiques* s'est trompé, on avouera au moins que les raisons, qui l'ont induit en erreur, n'étoient pas mauvaises: si au contraire, on ne démontre pas qu'il s'est trompé, alors on avouera encore que les raisons, qui lui ont fait rejeter cette fable, n'étoient pas mauvaises.

Tout ce que le Critique a écrit en faveur des Géants de l'Amérique, est absolument inutile: car on ne peut répondre aux objections de l'Auteur qu'en amenant des Géants même en Europe; mais si deux siècles & demi n'ont pas suffi pour cela, il ne faut plus y penser.

Loin que la Dissertation du Critique m'ait convaincu de la réalité de ces énormes mortels, elle m'auroit ôté jusqu'au dernier doute, si j'en avois eu quelques-uns sur leur existence; enfin elle m'eût rendu plus incrédule que jamais, si j'étois du nombre de ceux qui ont cru qu'on trouvoit, au Sud du nouveau Monde, des hommes hauts de douze à treize pieds,

CHAPITRE XXXV.

Observations sur les prétendus Géants de la Magellanique.

I.

Quand Mr. le Président de Maupertuis a voulu connoître la véritable taille des Lapons, il les a mesurés. Quand feu Mr. l'Abbé de la Caille a voulu connoître la véritable taille des Hottentots, il les a mesurés. Mais les prétendus Géants de la Magellanique n'ont jamais été mesurés par ces Voyageurs mêmes, qui attestent leur existence. Or j'ose dire que cela est inouï.

Le Critique, toujours porté à noircir l'Auteur des *Recherches Philosophiques* par les imputations les plus odieuses, l'accuse d'avoir falsifié la relation de Byron, & d'avoir fait débarquer Byron dans un endroit où il ne débarqua point. Mais qu'importe-t-il à l'existence de ces prétendus Géants qu'on les ait vus dans la

terre Del Fuego, ou sur le bord septentrional du Dé-
troit? puisque l'Auteur convient, que Byron dit avoir
vu des hommes hauts de neuf pieds; mais je nie que
Byron dise qu'il les a mesurés.

Quand un Géant est trouvé, la chose du monde la
plus facile est de le mesurer.

II.

Qui croiroit que les différents Voyageurs, qui
parlent des Patagons, varient entr'eux de quatre-
vingt-quatre pouces, sur leur taille? Cependant cela
est aussi vrai que cela est inouï.

(*) Selon la Giraudais, ils sont hauts d'en-

viron	—	—	—	6 pieds,
Selon Pigafetta,	—	—	—	8 —
Selon Byron,	—	—	—	9 —
Selon Aris,	—	—	—	10 —
Selon Jantzon,	—	—	—	11 —

(**) Selon Dom Pernety, ils sont au moins

hauts de 12 à 13 pieds, ce qui			
donné pour la hauteur moyenne	12½	—	
Selon Argensola,	—	—	13 —

(*) Le 31 Mai 1766, ayant relâché dans la baie Boucaut avec
trois hommes de son équipage, Mr. de la Giraudais vit un grand
nombre de Sauvages, il y en avoit jusqu'à 7 à 8 cents, y compris
les femmes & les enfans, tous d'une très-grande taille, plusieurs
d'environ six pieds. Relat. de la Giraudais.

(**) Je fixe ici la hauteur des Géants de Dom Pernety d'a-
près le squelette dont il parle à la page 120 de sa Dissertation,
Car s'il s'est imaginé, qu'on a réellement trouvé en Amérique
un homme mort dont la taille étoit haute au moins de 12 à

Il résulte de ce calcul qu'à 12 pouces par pied, ces Voyageurs varient entr'eux de 84 pouces, ce qui fait déjà beaucoup plus que la taille d'un homme ordinaire. Or, pour trouver lequel de tous ces Voyageurs mérite le plus de croyance, il faut bien supposer, que c'est ou la Giraudais, ou Argensola.

III.

De tous ceux qui doivent avoir vu des Géants en Amérique, aucun n'a su dire s'ils ont de la barbe, ou si à l'instar des autres Américains, ils ont le menton naturellement ras. Au reste, je ne suis pas étonné que, personne n'ayant pensé à mesurer ces prétendus Monstres, personne n'ait aussi pensé à les observer.

IV.

Parmi les Voyageurs qui ont attesté l'existence de cette espèce d'hommes colossale, on ne trouve malheureusement aucun Philosophe, aucun Naturaliste, aucun Médecin. Il s'agit d'un fait d'Histoire Naturelle, & ce fait n'est rapporté que par des Auteurs de relations qui n'avoient pas étudié cette science; car enfin Pigafetta, le commis Aris, le romancier Argensola, ne sont pas des Buffon, des d'Aubenton, des

12 pieds, il s'est sans doute aussi imaginé, qu'on rencontre en Amérique des hommes vivants de cette hauteur-là. Tout ceci est fort conséquent: là où les corps morts ont la stature gigantesque, il faut bien qu'il y ait des Géants; mais si malheureusement ce squelette avoit appartenu à un Cheval, alors tout ceci ne seroit plus si conséquent. Je dirai dans la suite, qu'en ne supposant ce squelette que de douze pieds & demi de haut, il se trouveroit qu'il avoit appartenu à un individu qui étoit plus que Géant. Ainsi il y a dans la narration de Dom Perney un double merveilleux, & il n'a laissé après lui qu'Argensola, comme on le voit par mon calcul.

Hans-Sloane. Mr. le Commodore Byron lui-même n'a jamais aspiré à la réputation d'être *Anatomiste*, non plus que Mr. Guyot.

Le Voyageur le plus respectable par son caractère, par son mérite personnel, enfin feu Mr. le Lord Anson n'a pas daigné seulement faire insérer dans la relation écrite par son Chapelain, le moindre mot sur les prétendus Géants.

Quant à Mr. Frézier, il n'a jamais vu aucun homme en Amérique d'une taille extraordinaire; mais il en a seulement ouï parler, tout comme on en entend parler en Europe.

V.

On ose bien nous dire que, dans de certaines isles, dans de certains cantons de la Magellanique, on voit aujourd'hui des Géants, & le lendemain des hommes de taille ordinaire: comme si l'espece humaine y étoit tour à tour enchantée & désenchantée par la voix des Fées ou celle des Magiciens de l'ancienne Chevalerie, qui faisoient paroître & disparoître un Géant, quand ils vouloient.

Mais, dit-on, ces Géants de la Magellanique ne font qu'errer: & en outre il y a parmi eux des hommes de taille ordinaire, pêle-mêle; de sorte qu'il arrive qu'on voit tantôt les Géants, & tantôt les hommes de taille ordinaire dans le même lieu. J'avoue que cette invention est fort ingénieuse, pour ne laisser voir ces Géants qu'à ceux qui ont les yeux faits pour cela: car quand quelques jours après, il survient un homme qui a cultivé l'histoire naturelle, & qui a par conséquent, de bons yeux, on lui dit: vous venez trop

tard & fort mal à propos; car les Géants, qui étoient ici hier, sont partis, & personne ne sait où ils sont allés. Si ensuite ce Naturaliste revenoit en Europe faire son rapport, Dom Pernety lui diroit comme il a dit à l'Auteur des *Recherches Philosophiques*: *Vous n'êtes pas du tout Logicien; puisque vous vous servez contre l'existence des Géants de preuves négatives: or il est clair comme le jour que tous ceux qui se servent de preuves négatives, ne sont pas Logiciens, & qu'un homme, qui assure n'avoir pas vu des Géants & des Démon, est un homme qui raisonne très-mal: car ces Géants ont plusieurs maisons de plaisance dans les sables de la Terre Del Fuego; quand ils ne sont pas dans une de ces maisons, ils sont sans doute dans une autre; & laissent après eux des hommes de taille ordinaire, pour garder leurs châteaux.*

Que répondroit à cela le Naturaliste? il hausseroit les épaules, & ne répondroit rien.

J'observe, que cette confusion de deux races d'hommes si différentes, sous le même climat, sur la même terre, est un fait qui, à mon avis, choque les loix de la Nature autant qu'elle nous est connue: il n'y a pas d'hommes naturellement blancs parmi les Nègres, ni des Nègres parmi les Blancs de l'Europe, ni de très-petits hommes parmi les Suédois, ni des hommes grands comme les Suédois parmi les Eskimaux. Ce mélange de Géants & d'individus de taille ordinaire dans le Sud de l'Amérique, est cependant un fait dont conviennent ceux mêmes qui attestent l'existence des Géants: ils ont vu, disent-ils, indistinctement, dans les mêmes isles, des Sauvages de

cing pi
Ils ont
contrai
plus inc
Si l
& de ta
diffinç
des inc
plus ro

Do
de l'An

Ce

celui

voya

calmen

suriles

qui pr

Il

des G

existé.

A

qu'il e

me il

des V

respec

L

prou

C

cinq pieds, & des Sauvages de douze pieds & demi. Ils ont cru par là diminuer le merveilleux; mais au contraire ils ont par là rendu ce merveilleux encore plus incroyable: c'est étayer une fable par une autre.

Si l'on disoit que ces Sauvages de stature colossale & de taille commune, ne constituent pas deux races distinctes; alors j'en concludrois, qu'il y a parmi eux des individus fortuitement plus grands, fortuitement plus robustes, comme parmi tous les autres hommes.

VI.

Dom Pernety assure que, *pour détruire les Géants de l'Amérique, il faut les foudres de Jupiter.* (*)

Cet admirable raisonnement me fait ressouvenir de celui des Hongrois: lorsque la Cour de Vienne envoya chez eux une commission & des troupes pour calmer l'affaire des Wampires: *la Cour, dit-on, veut inutilement détruire ces Etres. Il n'y a que Dieu seul qui puisse les détruire.*

Il seroit assez difficile, selon moi, de foudroyer des Géants qui n'existent pas, & qui n'ont jamais existé.

Au reste, il est ridicule de parler de Jupiter, lorsqu'il est question des Sauvages de l'Amérique; comme il est impie de parler de Dieu, lorsqu'il est question des Wampires. C'est mêler des choses infiniment respectables, avec des fables infiniment absurdes.

VII.

La grandeur des insectes du nouveau Monde ne prouve-t-elle donc pas de la façon la plus formelle,

(*) *Dissertation sur l'Amérique. Pag. 83.*

la réalité de ces monstrueux mortels qu'on doit avoir vus à la baye Boucaut? ces insectes ont autant de rapport avec les Barbares qu'on voit errer sur la côte déserte des Patagons; que les mouches qu'on voit en Frise ont de rapport avec les chevaux de la Frise, & les vers à soye de la Provence avec les Provençaux.

VIII.

Le Critique a si peu été en état de démontrer l'existence des Géants, qu'il s'est lui-même à la fin aperçu de la futilité de ses raisonnements; puisqu'il propose de faire voyager les plus illustres Philosophes de l'Europe aux terres Magellaniques, pour y examiner les choses. A cela je réponds, que ces terres Magellaniques sont si horriblement stériles, & habitées par des nations si brutales & si barbares; qu'au lieu d'exposer la vie de quelques Philosophes, de quelques hommes précieux qui ne naissent pas tous les ans, & pour la conservation desquels nous ne saurions former trop de vœux, il seroit infiniment plus commode, & même plus sensé d'amener des Géants en Europe. Premièrement ils sont sujets nés de l'Espagne par la prise de possession de Sarmiento, ou par le droit du plus fort, qui, selon Sepulveda, est une espece de droit divin: ainsi on ne seroit pas à ces Géants un bien grand tort d'en enlever quelques uns sous le bon plaisir du Roi d'Espagne; qui ne refuseroit pas cette permission, si on lui remontoit que le Roi de Suède a bien daigné accorder aux Académiciens François la permission d'enlever deux Lapons, un mâle & une femelle. En second lieu, ces Géants seroient une fortune si rapide en Europe; qu'ils ne se repentiroient

jamais d'être fortis de leurs déserts. Mr. Guyot assure qu'ils mangent volontiers des chandelles de suif, & qu'ils boivent volontiers de l'huile: en ce cas leur entretien ne coûteroit pas beaucoup; mais ce qui me fait le plus de peine, c'est que le même Mr. Guyot ajoute: qu'ils sont fort dévots & fort jaloux: *il y en avoit un entr'eux*, dit-il, *qui marmoroit continuellement; on en demanda la raison; le Chef fit entendre qu'il prioit, en montrant le Ciel.*

Mr. de la Giraudais, autre Voyageur aussi exact & aussi éclairé que celui que je viens de citer, dit au contraire, que les Patagons ne sont pas du tout jaloux: *leurs femmes étoient très-blanches, jolies & avoient l'air d'être très-modestes; quoique leurs maris même engageassent les François à leur faire des caresses.* (*)

Ces Patagons connoissoient bien peu les François, qui se sont fait chasser neuf fois d'Italie, dit Mr. de Montesquieu, à cause de leurs libertés avec les femmes, & de leur insolence avec les filles. (**)

IX.

Après avoir tant parlé de Géants; il faut bien finir par rechercher ce qu'on entend par ce mot de *Géant*.

On assure qu'un Auteur Allemand a prouvé par des raisons physiques, qu'il n'y a point de Géants dans l'espèce humaine; & que ces hommes, que nous voyons paroître de temps en temps; & dont la taille

(*) *Relation de la Giraudais.* On y reconnoît bien le génie d'un Marin, qui faisoit à sa guise des dissertations sur les mœurs des Sauvages.

(**) *Esprit des Loix. Livre X. Chap. XI.*

excède de beaucoup la stature commune, sont des Monstres. Comme je n'ai pas vu cet ouvrage, je n'en puis apprécier les preuves; mais cet Auteur a pu employer des raisons admissibles. D'ailleurs, on connoît aujourd'hui tous les pays habités du Globe, hormis l'intérieur des Terres Australes: on a vu néanmoins sur les côtes de ces Terres, des hommes qu'on suppose ressembler au reste des habitants: Dampierre en a rencontré quelques-uns, ainsi que Pelsart: ceux qui ont été vus par Pelsart & par Tasman, étoient de la hauteur ordinaire, & n'avoient rien de singulier, sinon qu'ils marchaient quelquefois droits & d'autrefois sur leurs mains & sur leurs pieds, comme les Négrillons se traînent dans le sable avant qu'ils sachent se tenir debout. Corneille de Bruin nous a aussi donné le portrait d'un homme des Terres Australes, qui étoit plutôt petit que grand. Or dans tous les pays connus du Globe on n'a pas trouvé une seule espèce d'hommes qui excédât la taille ordinaire; mais on en a trouvé quelques espèces au-dessous de la grandeur commune: tels sont les Samoïèdes, les Lapons, les Scrélingers du Grœnland, & les Innuits que nous nommons Eskimaux. Ne seroit-il pas bien étonnant après cela, que la Nature si uniforme, si constante, si invariable par-tout où le genre humain est répandu, eût précisément violé cette règle, & rompu ce modèle dans un très-petit canton à l'extrémité de l'Amérique; & cela non pas à l'égard de tous les habitants, mais seulement à l'égard d'un très-petit nombre; de sorte qu'elle n'y auroit pas produit une race de Géants, mais seulement quelques familles de Géants.

tière
obse
Chie
me,
té,
bois
berg

peut
dant
Géa
ou d
lema
ou à
honn
qu'i
te,
lire
une
Géa
tino
piec
des

à P
car
trou
loit
de
pire

Dans les especes animales, la Nature n'a pas entièrement observé cette uniformité; mais elle l'a plus observée qu'on ne pense: car la plus petite espece de Chiens est une race factice & artificielle, que l'homme, qui aggrandit ou rapetisse ces animaux à sa volonté, a ainsi réduite: abandonnée à elle-même dans les bois, elle reprendroit insensiblement la taille du Chien berger, qui est le prototype de tout le genre.

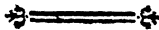
Quant aux autres especes de quadrupedes, on peut assurer qu'il y a parmi elles des variétés: cependant le plus grand Cheval de Hollande, n'est pas un Géant respectivement au plus petit Cheval du Nord, ou de la Chine: non plus qu'un Suédois, ou un Allemand n'est un Géant respectivement à un Lappon ou à un Grœnlandois. Mr. de Buffon assure qu'un homme de dix pieds seroit un Géant; par la raison qu'il auroit le double de la taille d'un homme ordinaire, qu'on suppose être de cinq pieds (*). Pour étendre cette proposition au point qu'on puisse en faire une regle pour savoir ce que c'est véritablement qu'un Géant, il faut établir que la taille ordinaire est de cinq piéds trois pouces: ainsi un individu de dix piéds & demi, seroit un Géant, dans toute la rigueur des termes.

(*) Quand on porte la taille ordinaire de l'homme à 5 piéds 3 pouces, on ne fait qu'adopter la mesure la plus modérée; car en prenant toutes les nations les unes parmi les autres, on trouveroit peut-être qu'on pourroit aller au-delà, & si on alloit jusqu'à 5 piéds 6 pouces, alors la taille gigantesque seroit de 11 piéds: le grand Arabe qui se montra à Rome sous l'Empire de Claude, n'avoit pas cette hauteur-là.

Cet énorme humain dont parle Dom Pernety, & dont Mr. Guyot mit les os dans une caisse, avoit, à ce qu'on ose nous dire, douze à treize pieds de haut: ainti il se trouve qu'il étoit plus que *Géant*. En supposant qu'il avoit, comme j'ai dit, 12½ pieds, alors il auroit eu, depuis les talons jusqu'à la bifurcation du tronc, six pieds trois pouces: en sorte qu'un grand Européen auroit pu passer entre ses jambes debout. C'est bien faute de réflexion qu'on donne dans un tel merveilleux.

Si l'on met cet horrible colosse sur un petit cheval, on voit qu'on augmente le merveilleux de beaucoup; mais si l'on veut encore l'augmenter davantage, il n'y a qu'à faire faire à ce colosse & à ce cheval vingt lieues par jour sans boire ni manger: ce qui ne seroit pas beaucoup pour un de ces Chevaux jeûneurs de l'Amérique, qui, à ce que dit le Critique, restent trois jours & trois nuits sans prendre aucune nourriture, & sans s'abreuver; & cependant, ajoute-t-il, ils sont bien plus beaux que les Chevaux d'Espagne, & font soixante lieues d'une seule course, sans s'arrêter.

Quand on nous amenera de ces hommes de l'Amérique, hauts de 12 à 13 pieds, alors on croira volontiers tout ce que Dom Pernety dit des chevaux; mais il exagère en parlant des bêtes, comme il a exagéré en parlant des hommes.



CHAPITRE XXXVI.

Observations sur les Voyageurs.

Il est naturel de faire l'objection suivante.

Ceux qui disent avoir vu des Géants de dix pieds & demi de haut, n'ont eu aucun intérêt à mentir si étrangement. Donc ils n'ont pas menti étrangement.

Paul Lucas n'avoit aucun intérêt à dire, qu'il avoit vu le Diable dans la haute Egypte; ni Tavernier à affurer, que les femmes Turques sont des sorcieres qui savent nouer & dénouer l'aiguillette: cependant ils ont dit cela. Quand une fausseté est découverte, il est assez inutile d'en découvrir les motifs. (*)

Au reste, on peut établir comme une regle générale, que sur 100 Voyageurs, il y en a 60 qui mentent sans intérêt, & comme par imbécillité; 30 qui mentent par intérêt, ou si l'on veut par malice; & enfin 10 qui disent la vérité, & qui sont des hommes: mais malheureusement ce n'est point encore tout de dire la vérité, il faut rapporter des faits intéressants, des observations dignes d'être connues, & ne pas tomber dans des détails qui n'en sont pas moins puérils pour n'être pas faux, & qui deviennent insupportables, lorsque l'ennui y est joint.

(*) Ce Diable de la haute Egypte, que Paul Lucas a vu en 1699 & encore en 1714, est le *Heredy*. C'est un serpent apprivoisé auquel un Dervis fait faire des tours aussi grossiers que les Polonois en font faire à leurs Ours.

On s'est plaint depuis longtemps, & on se plaint encore tous les jours, de ce que dans cette foule importune de Voyageurs qui se mêlent d'écrire, il s'en trouve si peu qui méritent d'être lus; mais cela n'est pas étonnant, lorsqu'on réfléchit que ce sont ordinairement des Marchands, des Flibustiers, des Armateurs, des Aventuriers, des Missionnaires, des Religieux qui servent d'aumôniers sur les vaisseaux, des Marins, des Soldats ou des Matelots même: l'Histoire Naturelle, l'Histoire Politique, la Géographie, la Physique, la Botanique, sont pour la plupart d'entr'eux, comme les Terres Australes dont on entend toujours parler & qu'on ne découvre jamais. De tant de Religieux, qui ont décrit leurs longues pérégrinations, il n'y en a que très-peu qui se soient distingués, & pour ainsi dire élevés au-dessus du vulgaire des Auteurs de relations, sur lesquels ils auroient dû avoir, à ce qu'il semble, quelque supériorité; mais leur jeunesse est entièrement consacrée à la Théologie, la chose du monde la plus inutile pour un voyageur. Il y a dans chaque ordre monastique un degré de crédulité plus ou moins grand, & on doit cette justice aux Jésuites, que leurs Missionnaires ont été plus dégagés que tous les autres de préjugés grossiers. Ce qui est vrai par rapport aux ordres monastiques, est encore vrai par rapport aux différentes nations: j'ai lu une certaine collection faite en Allemagne, où l'on a rassemblé tous les voyages écrits par des Juifs, dans le goût de l'itinéraire de Benjamin de Tudèle, & je puis assurer n'avoir jamais lu de relations où il y ait plus de faussetés, que je n'attribue pas à la malice, mais à la supersti-

tion &
leurs
teurs:
aussi
en Fra
dous,
l'origi
ces de
passe
pays
beauc
génér
Halle
Adiff
vent a
la ré
sur ce
été,
état c
ces.
geur
les pl
Au r
Philo
I
estim
joign
si né
—
(
d'un
ples

tion & à l'ignorance. Les Espagnols sont aussi dans leurs relations pitoyablement superstitieux, exagérateurs: & ce qui pis est, d'une prolixité affomante: aussi presque tous les voyageurs Espagnols, traduits en François, sont abrégés par les traducteurs: Mr. Eydous, en traduisant Gumilla, l'a réduit à la moitié de l'original. Les Italiens sont crédules & minutieux: ces deux défauts se font bien sentir dans Gemelli, qui passe pour un de leurs meilleurs voyageurs dans les pays lointains. Les Anglois ont en ceci, comme en beaucoup d'autres genres, réuni les extrêmes; mais généralement parlant, leurs voyageurs, si on en excepte Halley, Wood, Chau, Anson, Pooke, Dampierre, Adisson, raisonnent plus profondément qu'ils n'observent avec exactitude. Les Hollandois ont toujours eu la réputation d'être véridiques, & on peut compter sur ce qu'ils disent, lorsque leurs voyageurs n'ont pas été, comme Aris & Struys, des hommes nés dans un état qui exclut toute éducation & toutes connoissances. Parmi les François, il vient de paroître un voyageur qui, s'il avoit plus écrit, auroit peut-être éclipsé les plus célèbres Auteurs de son pays dans ce genre. Au reste, Mr. le Poivre a rempli son titre de *Voyageur Philosophe* & c'est beaucoup (*).

Les Allemands ont produit des voyageurs très-estimables, tels que Kempfer, qui à un grand sens joignoit une étude profonde de l'Histoire Naturelle, si nécessaire pour écrire un bon voyage, que sans elle

(*) Ce petit ouvrage de Mr. le Poivre, est intitulé, *Voyages d'un Philosophe, ou Observations sur les mœurs & les arts des peuples de l'Afrique & de l'Asie.*

il me paroît presqu'impossible de réussir; & c'est une espece de prodige, qu'avec le secours seul d'une grande lecture & de peu de connoissances physiques, Mr. le Chevalier Chardin ait pu produire un ouvrage tel que celui dont on lui est redevable: il est parmi les Voyageurs modernes ce qu'est Pausanias parmi les anciens, Polybe parmi les Historiens, & Strabon parmi les Géographes. Cet homme avoit un esprit si juste, & une pénétration si grande, qu'il devina les principes sur l'influence des climats, que Mr. de Montesquieu a développés; ainsi qu'il avoit deviné la véritable origine du Despotisme oriental que Mr. Boulanger a tâché de développer (*). Enfin il étonne autant par la force de son jugement, que le Voyageur Belon nous étonne par ses connoissances en Histoire Naturelle, & cela dans le seizième siècle, lorsque cette science ramimée par la voix de François I, sortoit d'une nuit profonde.

Il est sans doute bien surprenant, que de la seule Université d'Upsal il soit parti, depuis 1745 jusqu'en 1760, plus de Voyageurs Naturalistes que d'aucun pays de l'Europe: Ternstrœm, Calm, Montin, Hæfelquist, Torenus, Osbeck, Læfing, Kæhler, Solandre, Berg, Rolandre, Martin, Alstrœmer & Falk. Tous ces disciples de Mr. Linnæus ont presque parcouru le Globe entier: s'ils avoient aussi bien possédé

(*) Le premier chapitre du gouvernement civil, qui, dans la grande édition de Chardin in 4to se trouve à la page 286 du Tome 3, renferme le germe de toutes les idées de feu Mr. Boulanger sur le Despotisme. Mr. de Montesquieu paroît plutôt avoir pris dans Chardin que dans la *Sagesse* de Charron, son principe sur l'influence des climats, ou il ne l'a pris nulle-part.

l'art d'écrire élégamment, que celui d'observer avec justesse, leurs ouvrages seroient bien plus répandus; mais en excellant dans le fond, ils ont péché dans la forme.

CHAPITRE XXXVII.

Examen des motifs que peut avoir eûs l'Auteur des Recherches Philosophiques, pour nier l'existence des prétendus Géants de la Magellanique.

On a objecté, que l'Auteur des *Recherches Philosophiques* a eu un intérêt tout particulier pour ne pas admettre l'existence des prétendus Géants: car, dit-on, s'il l'avoit admise, il eût détruit son propre système sur la dégénération de l'espèce humaine au nouveau Monde.

Cette objection n'est pas commune, & celui qui l'a faite n'y a pas réfléchi. Pour que cette objection fût bonne, il faudroit que tous les Américains fussent des Géants; mais si ces Américains sont imberbes, si leur corps est entièrement dépilé, s'ils sont presque insensibles en amour, si la propagation est très-foible parmi eux, s'ils manquent de forces pour porter & remuer des fardeaux comme les autres hommes, s'ils se sont laissés subjuguier par les moindres petites armées Européennes, s'ils manquent d'esprit & de mémoire, si leur nom seul est une injure pour les Créoles, qu'im-

porte-t-il donc à cette race pufillanime & abatardie, qu'il y ait quelques Géants ou non dans un très-petit canton à l'extrémité de leur malheureux Continent? Puisqu'il n'en est pas moins vrai qu'ils font quant à eux une race foible & de taille médiocre.

Les Lappons en font-ils moins des individus chétifs & dégradés; parcequ'à côté d'eux on rencontre des Suédois d'une stature impofante & d'une belle figure?

Pour que cette objection qu'on a faite fût bonne, il faudroit dire, que la taille gigantesque est la taille ordinaire de tous les Américains, & que ceux, qui font de petite taille, ne font qu'une exception à la règle. Or, ce feroit dire la chose la plus absurde qui pourroit tomber dans l'esprit d'un homme malade: *velut acri fomnia.*

Si au nouveau Monde il y a vingt-cinq à trente millions d'Américains tous imberbes & hauts de cinq pieds, & si outre cela il y a encore au nouveau Monde deux ou trois-mille hommes élevés de dix pieds & demi; ce petit nombre de Monstres pourroit-il empêcher le grand nombre d'être ce qu'ils font? c'est à dire, des mortels abrutis qui ne peuvent cultiver ni les sciences, ni les arts; qui font, ou dans la misère de la vie sauvage, ou dans la misère de la servitude, le rebut de l'espece humaine, & le triste objet d'une stérile pitié.

Pour que cette objection qu'on a faite ne fût pas entièrement déplacée, il falloit tout au moins commencer par faire venir quelques-uns de ces Géants en Europe, afin qu'on eût pu les mesurer; car j'ai dé-

mon
mefi
par
nier
atta
faux
qui
du S
dos
Elég
te-
peu
Frac
des
inte
pro
» bl
» ne
» ne
» re
» m
» d
» c
» q
» d
» u
» A

montré qu'en Amérique ce n'est pas la coutume de mesurer les Géants. Attaquer des faits très-avérés par des faits plus que douteux, est une mauvaise manière de raisonner. Mais que seroit-ce donc, si on attaquoit des faits très-avérés par des faits absolument faux? Alors on feroit comme cet Indien de Calécut, qui prouvoit que notre Globe ne tourne pas autour du Soleil: car, disoit-il, notre Globe est posé sur le dos d'une Tortue, & cette Tortue est soutenue par un Eléphant: je vous laisse à juger après tout cela, ajouta-t-il, si un Globe posé sur le dos d'une Tortue, peut tourner autour du Soleil, comme l'assurent ces Franguis qui n'ont pas le sens commun.

Pour démontrer jusqu'à l'évidence, que l'Auteur des *Recherches Philosophiques* n'a pas été guidé par les intentions qu'on lui prête, il suffit de placer ici ses propres termes.

„ Si la totalité de l'espece humaine est indubita-
 „ blement affoiblie & dégénérée au nouveau Conti-
 „ nent, que pourroit-on inférer de la découverte d'u-
 „ ne petite horde moins débile & moins altérée que le
 „ reste, & qui est très-peu nombreuse, au rapport
 „ même de ceux qui en attestent la réalité? Au lieu
 „ de recourir à la puissance créatrice, que nous ne
 „ connoissons pas, ne vaudroit-il pas mieux dire
 „ que cette petite horde jouit d'un climat plus pur,
 „ d'un air plus sain, d'une terre plus bénigne; qu'elle
 „ use d'aliments plus succulents que les autres races
 „ Américaines? ” (*)

(*) *Recherches Philosophiques*. T. I. p. 363.

On voit par là, que l'Auteur a été convaincu, qu'en admettant même l'existence des prétendus Géants Patagons, son système sur la dégénération de la totalité des Américains ne pouvoit souffrir aucune atteinte; & cela est si vrai, que chacun est à portée de concevoir que l'affoiblissement dans une espèce d'animaux, ne concerne pas le plus petit nombre des individus, mais le plus grand nombre: on conçoit encore qu'un individu qui est manifestement vicié dans son organisme, dans ses facultés intellectuelles, n'en est pas moins vicié, parcequ'il y a d'autres individus qui ne le sont pas. Ainsi le Critique a eu tort de supposer là un motif auquel l'Auteur n'a-pas pensé: car l'Auteur lui seul sait ce qu'il a pensé; & quand on a ses expressions, il ne faut pas chercher ses idées; mais il falloit absolument lui supposer un tel motif, pour se procurer celui de le noircir mal-adroitement, en l'accusant d'avoir falsifié des relations imprimées, qui sont entre les mains de tout le monde, & qu'il eût été par conséquent très-inutile de vouloir falsifier: D'ailleurs, si les Géants de 12 à 13 pieds existent, ils existent indépendamment des relations.

Comme la critique est une ostentation de ses forces, il faut nécessairement qu'elle soit soutenue par une supériorité de connoissances: car c'est se vouer à la risée, que de tomber dans des fautes infiniment plus lourdes que celles qu'on impute aux autres avec aigreur.

Il faut savoir que l'Historien Laët n'a jamais été en Amérique; & Dom Pernety le fait aller en Amérique, où il lui montre des femmes sauvages enceintes

à l'âge d
son cabi

Je n
vue plu

le Critic
lus, ou

acun mil
manier

Au
Critiqu

que les
par rap

dernes
sible de

Qu
Carpin

fameux
& les

Alexan
vanche

prouve
qu'il y

souver
de Ga

amou
pareil

les me
Q

Critic

C

à l'âge de 80 ans, que Laët n'a eu garde de voir dans son cabinet d'Anvers ou d'Amsterdam. (*)

Je n'ai jamais trouvé dans tous les livres, une bévue plus plaisante: il en résulte, comme on voit, que le Critique a cité par vanité des ouvrages qu'il n'a pas lus, ou qu'il n'a pas compris; car il n'y a en cela aucun milieu. Il cite aussi Marcgrave & Pifon, d'une manière qui prouvé qu'il ne les avoit pas lus.

Au reste, sans prétendre faire ici des reproches au Critique, je ne puis m'empêcher de lui représenter, que les Auteurs dont il s'est servi, sont si surannés par rapport aux pays de notre Continent; ou si modernes par rapport à l'Amérique, qu'il n'étoit pas possible de faire un plus mauvais choix.

Quand il parle des Tartares, il cite le Moine Plan Carpin qui voyageoit en 1246, le Moine Rubrequis, fameux imposteur qui voyageoit en 1253, Buchequius, & les *Dies géniales* du Jurisconsulte Alexandre ab Alexandro, qui n'a jamais été en Tartarie, mais en revanche il a composé deux savants chapitres; l'un pour prouver qu'il y a des spectres, & l'autre pour prouver qu'il y a des hommes marins & des Sirenes, qui se sont souvent montrées, dit-il, aux Philosophes Théodore de Gaza & George de Trapezunte; dont elles étoient amoureuses à la fureur. Est-ce donc bien dans un pareil compilateur qu'on peut apprendre à connoître les mœurs des Tartares Mantcheoux & Mongols?

Quant aux Auteurs sur l'Amérique, ceux que le Critique cite le plus souvent après Gueudeville, ce

(*) *Dissertation sur l'Amérique.* Pag. 128.

font le P. Feuillée & Frézier, qui venus près de deux-cents ans après la découverte de l'Amérique, n'ont rien pu dire sur la situation où elle étoit à la fin du quinzisième siècle, ils n'ont pu rien nous apprendre sur cette époque terrible & mémorable où une moitié du Monde fut subjuguée par l'autre.

Le Critique assure qu'il a lu & relu une quantité de Relations de l'Amérique. Mais pourquoi donc ne pas citer ces relations? Pourquoi donc recourir à l'Atlas historique de Guendeville? Ceux qui se connoissent en livres, ne pourront jamais comprendre cela. Ce qu'il y a encore de plus incompréhensible, c'est que le Critique ajoute, que les Auteurs qu'il cite sont les mieux instruits & les plus dignes de foi: comme si le Moine Rubrequis & l'Avocat Alexandre ab Alexandro étoient croyables en ce qu'ils rapportent des Tartares.

Quant à moi, qui n'ai jamais fait des *Dissertations critiques*, il me paroît, que je m'y serois pris tout autrement: j'aurois cité les bons Auteurs, & non les plus méprisables qu'on connoisse: j'aurois cité les Auteurs contemporains, & non ceux qui sont venus deux siècles après l'époque dont il est question: j'aurois cité des Auteurs que j'aurois lus, & non des Auteurs que je n'aurois pas lus. Si j'avois été membre de quelque Académie, & que j'eusse jugé à propos de lire ma Dissertation devant cette Académie, alors je n'aurois rien négligé pour donner à mon ouvrage toute la perfection dont la matière eût été susceptible, pour éviter autant qu'il eût été en moi, ou les reproches de mes confreres, ou ceux du public.

Rech
enco
Géar
reuf
com
éclair
erreu
moir
& d'
ce q
a. ét
tion
citer
l'exi
fait
te pa
pou
ritoi

Je
Crit

cont

Quand je réfléchis à tout ce que j'ai dit dans les *Recherches Philosophiques*, & à tout ce que j'ai dû dire encore ici pour détruire une fable telle que celle des Géants Américains, alors je gémiss sur cette malheureuse passion pour le merveilleux, qui a encore éclaté comme un mal épidémique au milieu d'un siècle aussi éclairé que le nôtre. D'où on peut inférer que les erreurs les plus monstrueuses n'ont pas trouvé la moindre difficulté à s'établir dans des siècles de ténèbres & d'ignorance. Comme on fait maintenant que tout ce qu'on lit sur les Patagons dans le Voyage de Byron, a été contourné par l'Editeur anonyme de cette relation, le comble du ridicule est de vouloir après cela citer encore ce même Voyage de Byron pour démontrer l'existence des Géants. Et voilà cependant ce qu'a fait l'Auteur d'une compilation de neuf-cents-soixante pages, qu'il a intitulé *Examen*, & qui n'a paru que pour tomber dans l'oubli & dans le mépris qu'elle méritoit (*).

CHAPITRE XXXVIII.

De l'Organisation de la matiere.

Je suis réellement fâché de devoir démontrer, que le Critique n'a pas compris l'ouvrage qu'il a attaqué.

(*) Ce prétendu Examen est une espece de Libelle fait contre les *Recherches Philosophiques sur les Américains*.

S'il ne m'importoit pas de faire cette démonstration, je m'en serois volontiers dispensé.

Voici les termes du Critique. Pag. III. & IIII.

„ Que Mr. de P. moins timide que Mr. de Buffon;
 „ veuille soutenir avec lui, que la matiere ne s'est or-
 „ ganisée que depuis peu au nouveau Monde; que l'or-
 „ ganisation n'y est pas encore achevée de nos jours;
 „ c'est une opinion qu'il peut s'opiniâtrer de défendre
 „ tant qu'il lui plaira; on ne fera pas obligé de l'en
 „ croire sur sa parole; puisque les faits déposent con-
 „ tre lui. Mais qu'il enchérisse sur Mr. de Buffon, qui
 „ ne comprend dans son hypothese que les plantes &
 „ les animaux; & que Mr. de P. veuille l'étendre sur
 „ toutes les races d'hommes en général Américains;
 „ alors on pourra lui dire ce qu'il dit au Docteur Maty:
 „ vos réflexions ne sont pas heureuses: on pourra mé-
 „ me ajouter: vos arguments sont bien foibles; & le
 „ comble du ridicule est de fermer les yeux à l'évidence;
 „ & de vouloir s'appuyer de phénomènes incontestable-
 „ ment faux.”

Il résulte, comme on voit, de cette imputation que Mr. de P. a soutenu que la matiere ne s'est organisée que depuis peu en Amérique. Mais le lecteur ne sera pas peu surpris d'entendre que Mr. de P. a soutenu précisément le contraire. Voici d'abord comme il s'exprime là-dessus. T. I. p. IIII:

La Nature auroit-elle été assez impuissante pour n'achever son ouvrage ou pour ne le compléter que par intervalles? Elle avoit placé en Amérique des animaux absolument différens de ceux qui vivent dans le reste de l'Univers connu: ces animaux étoient-ils aussi d'une

bréatio
 hémisph
 doit un
 succès
 qu'il n
 insecte
 especes
 tion sp
 phes d
 ficiens
 métaph
 O
 Recher
 insout
 ajouté
 nouve
 aussi a
 tent. I
 té info
 nouve
 celui q
 pas au
 tout lo
 que le
 le Glo
 ce qui
 les-de
 seuls
 qui fa
 Si
 shes F

création postérieure à celle des individus vivifiés de notre hémisphère? On tomberoit dans l'absurdité, si l'on défendoit une telle hypothese, & si on admettoit une formation successive d'êtres organisés; pendant qu'on est convaincu qu'il ne paroît pas même sur la scene du Monde un nouvel insecte. Les germes sont aussi anciens que les especes, & les especes paroissent aussi anciennes que le Globe. Si la formation spontanée & fortuite a occupé si longtems les Philosophes de l'antiquité, c'est qu'ils étoient trop mauvais Physiciens pour s'appercevoir de la futilité de cette dispute métaphysique.

On voit par ce passage si formel, que l'Auteur des *Recherches Philosophiques* a rejeté, comme une absurdité insoutenable, la formation fortuite & spontanée; il a ajouté, qu'il ne paroît pas sur la scene de l'Univers un nouvel insecte: il a ajouté encore, que les especes sont aussi anciennes, selon lui, que le Globe qu'elles habitent. Il a donc absolument rejeté, comme une absurdité insoutenable, l'organisation récente de la matiere au nouveau Monde: car un enfant même conçoit, que celui qui n'admet pas la création spontanée, n'admet pas aussi une organisation récente de la matiere, & surtout lorsqu'il assure, que les germes sont aussi anciens que le Globe, ou les especes animales aussi anciennes que le Globe. Ces propositions rentrent l'une dans l'autre: ce qui est contenu dans l'une, est contenu dans toutes les deux. Ce n'est pas ici une chose dont les Savants seuls puissent juger: c'est un fait dont tout homme qui sait lire peut juger. Le Critique seul en a mal jugé.

Si l'on se rappelle tout ce que l'Auteur des *Recherches Philosophiques* a dit, dans plus de trente endroits;

de la destruction des grands quadrupèdes en Amérique, des os fossiles, des inondations & des vicissitudes physiques, de la retraite des Américains dans les montagnes, de leur tradition sur un Cataclysme; alors on verra qu'il a par-tout combattu ce système même, que le Critique lui fait un crime de défendre. Lorsqu'il a soutenu que les grands animaux ont été anciennement anéantis en Amérique par les déluges & les volcans, il ne prévoyoit sans doute pas qu'un Critique viendrait l'accuser d'avoir soutenu l'organisation récente; puisqu'il est, dans son livre, exactement question du contraire. Il s'agit d'une ancienne destruction.

Je démontrerai par un autre passage encore plus formel que le premier, que loin d'avoir adopté ou outré le sentiment de Mr. de Buffon, l'Auteur des *Recherches Philosophiques*, n'a point du tout été d'accord avec cet illustre Naturaliste.

Voici encore une fois ses termes. T. I. p. 24, 25.

La grande humidité de l'Atmosphère en Amérique, & l'incroyable quantité d'eaux croupissantes, répandues sur sa surface, étoient, dit-on, les suites d'une inondation considérable qu'on y avoit essuyée dans les vallées & les bas-fonds, & dont je ne me suis pas proposé de parler ici fort au long: il n'est pas improbable d'attribuer à cet événement physique, admis comme vrai, la plupart des causes qui y avoient vicié & dépravé le tempérament des habitans: & il semble qu'on peut adopter cette opinion avec moins de difficulté que l'hypothèse de Mr. de Buffon, qui suppose que la Nature, encore dans l'adolescence en Amérique, n'y avoit organisé & vivifié les

Etres que depuis peu. Ce sentiment entraîne des discussions métaphysiques, longues, obscures, & qui heureusement pour nous sont inutiles. D'ailleurs, il n'est pas aisé de concevoir que des Etres quelconques seroient au sortir de leur création dans un état de décrépitude & de caducité: il paroît au contraire, que leurs forces n'étant pas usées ou affoiblies, ils devroient jouir d'une vigueur d'autant plus grande que leur espece seroit plus nouvelle.

On voit par là évidemment, que l'Auteur n'a pas adopté du tout le sentiment de Mr. de Buffon, comme le Critique se l'est mis dans l'esprit: il attaque un livre: il a ce livre sous les yeux & il ne voit pas ce qui y est, & y met des absurdités qu'il forge uniquement pour les réfuter. Je n'ai jamais vu un pareil procédé, ni si peu de bonne foi.

Quand même l'Auteur auroit adhéré aux opinions de Mr. de Buffon, il seroit bien éloigné de s'en repentir; & s'il n'avoit eu ou cru avoir des raisons très-fortes pour ne point embrasser, en quelques points, les idées de ce grand homme, il auroit senti autant de plaisir à le suivre qu'il a eu de peine à l'abandonner. Dom Pernety, qui n'a jamais lu les ouvrages de Mr. de Buffon, comme je l'ai démontré à l'article des animaux, s'imagine qu'il lui seroit fort facile de détruire le système de l'organisation récente; mais il se trompe, & s'il vouloit jouter en cette matière contre Mr. de Buffon, il éprouveroit une résistance où tous ses vains efforts échoueroient. Il se contente de dire, que *les faits déposent contre*; mais quels sont ces faits? Voilà ce que j'eusse été charmé de savoir. On ne peut opposer à l'hypothèse de l'organisation récente que de

très-fortes probabilités, & non des faits; car, quand la Nature opère, elle opère en silence & pour ainsi dire, sans témoins. Je parle ici dans le système de Mr. de Buffon.

J'ai prouvé que le Critique lui seul a trouvé dans les *Recherches Philosophiques* des choses que personne ne sauroit y trouver: il n'a donc pas compris l'ouvrage qu'il a attaqué. Voilà ce que je devois faire voir.

Je me souviens que quelqu'un m'a un jour proposé le probleme suivant:

Est-ce un avantage pour un Auteur d'être bien ou mal compris par son Critique?

Je répondis qu'il n'y avoit pas à opter, & qu'un Critique éclairé étoit sans comparaison préférable à un autre Critique moins éclairé; parcequ'il vaut infiniment mieux être assailli par cinq ou six objections bien faites, que de se voir accablé par un grand nombre de mauvaises raisons: alors on n'est pas blessé, mais fatigué. Je dis qu'une Critique pourroit être si foncièrement mal faite, que je déferois l'écrivain le plus habile de la bien réfuter. Ceci ressemble beaucoup à l'avanture d'un avocat, qui, pour soutenir une Cause manifestement mauvaise, avoit rempli son Factum de mille chicanes: là-dessus le défendeur attesta par serment qu'il aimoit mieux perdre son procès, que de répondre de point en point à tant de mauvaises raisons; & l'avocat triompha.

CHAPITRE XXXIX.

Des plus anciens peuples de notre Continent.

Cette manière de critiquer un livre, est absolument vicieuse, où l'on confond ce que l'Auteur distingue dans son livre.

L'Auteur a distingué les montagnes en pic ou pyramidales, d'avec les montagnes convexes ou, comme parle Mr. de Montesquieu, d'avec les *montagnes plates*.

L'Auteur a ensuite dit, que c'est sur les montagnes convexes de notre Continent (*) qu'il faut chercher les plus anciens peuples de notre Continent; & heureusement pour lui, ce sentiment étoit celui de Platon; ainsi qu'on peut s'en convaincre par un passage très-remarquable de Strabon: ce sentiment est encore celui de tous les Philosophes modernes qui ont fait des recherches sur l'histoire des nations. Or le Critique objecte à cela: *mais, selon vous, on devoit trouver les plus anciens peuples en Amérique sur le Chimborazo.*

(*) „Comme c'est sur les plus grandes élévations convexes de notre Continent, qu'on doit chercher les plus anciens peuples, il n'y a pas de doute que les Tartares ne l'emportent à cet égard sur tous les autres.” *Recherches Philosoph.* Tome II. pag. 392.

Il est clair comme le jour, qu'il est ici question des peuples de notre Continent, & non pas des peuples du nouveau Continent. Le Critique a confondu tout cela, & n'a pas laissé une seule idée sans la bouleverser.

Voilà précisément ce que l'Auteur n'a eu garde de dire; car en ce cas, il eût dit trois grandes absurdités,

1. L'Auteur a parlé des peuples de notre Continent, & le Chimborazo n'est pas dans notre Continent,

2. Il a parlé des montagnes convexes comme celles de la Tartarie, & non des montagnes pyramidales comme le Chimborazo, ou le Pic de Ténérif, ou le Pic-d'Adam.

3. Il a dit que la tête de ce Chimborazo est trop élevée, trop aride, trop dégarnie de végétaux, pour que des hommes pussent y vivre avec leurs troupeaux, ou sans leurs troupeaux.

Ainsi Dom Pernery, pour combattre bien à son aise l'Auteur des *Recherches Philosophiques*, commence par lui refuser le sens commun: alors il l'accable & prend un ton imposant; mais il ne faut pas croire que, quand il prend un pareil ton, cela empêche qu'il ne se trompe, & s'il ne s'étoit pas trompé, il eût été plus modéré dans ses expressions, & plus modeste.

L'Auteur a connu l'élévation du Chimborazo; puisqu'il l'a indiquée, non pas, comme dit le Critique, d'après Mr. de la Condamine, mais d'après les observations d'Ulloa: il a connu encore la hauteur de cette espèce de bosse qui est en Tartarie; car outre qu'il en avoit vu la mesure, estimée dans le quatrième volume du P. du Halde (*), il a dit que les rivières & les

(*) „ Cette région est fort élevée & pleine de montagnes. „ Il y en a une entr'autres sur laquelle nous avons toujours „ monté durant cinq ou six jours de marche. L'Empereur

fleuves, qui en descendent, nous indiquent assez cette hauteur. Or, si après cela il avoit ajouté que les hommes, qui peuvent vivre sur une élévation convexe-telle que celle-là, peuvent vivre encore beaucoup mieux à leur aise sur un rocher tout stérile, tout couvert d'une neige éternelle, comme le Chimborazo, il n'y auroit certainement eu dans tout son discours aucune trace de sens commun, & sa distinction des montagnes en convexes & pyramidales eût été tout à fait inutile dans son système. Le Critique n'a pas compris ceci.

L'Auteur n'a pas été chercher les plus anciens peuples de notre Continent sur le sommet des Alpes ou des Pyrénées; parceque ces pointes montagneuses, quoique très-élevées, manquent de plantes & de toutes les autres productions dont les hommes pourroient se sustenter pendant un déluge, & d'ailleurs le froid y est si rigoureux qu'on ne sauroit y vivre, quand

„ayant voulu savoir de combien elle surpassoit les campagnes
 „de Peking, éloignées de là d'environ trois-cents miles: à
 „notre retour, après avoir mesuré la hauteur de plus de cent
 „montagnes, qui sont sur la route, nous trouvâmes qu'elle
 „avoit trois-mille pas géométriques d'élévation au-dessus de
 „la mer la plus proche de Peking.” *Voyage du Pere Verbieft
 dans la Description de la Chine & de la Tartarie. Par le P. du
 Halde. T. IV. p. 100. & 101. in 4to.*

On conçoit bien que cette montagne n'étoit rien moins qu'en pic, puisque l'Empereur de la Chine y monta avec toute sa suite, qui consistoit en plus de soixante-mille hommes, & cent-mille chevaux. Il y a telle pointe des Alpes ou des Pyrénées où un Miquelet a beaucoup de peine à grimper avec des crochets. Au reste, ce n'est pas uniquement de cette montagne de la Tartarie, qu'il est question; mais de tout le pays en général.

même on y auroit en abondance des végétaux alimentaires, & du gramen pour faire paître les troupeaux, qui au défaut du gibier sont absolument nécessaires à l'homme dans les pays froids: les peuples chasseurs du Nord se couvrent des peaux des animaux sauvages: les peuples bergers du Nord s'habillent des peaux de leurs animaux apprivoisés. Il faut donc, dans les pays froids, ou qu'on ait du gibier ou des troupeaux: sans quoi l'homme ne sauroit y vivre, quand même il auroit assez de plantes pour n'avoir pas besoin d'être Sarcophage; mais dans toutes les contrées septentrionales les hommes sont ou Sarcophages ou Ichthyophages, & ces derniers se font des vêtements d'intestins de poissons & de dépouilles de Phocas. Il n'y a que les nations déjà parvenues à la connoissance de certains arts, qui puissent tirer une partie de leurs habillements du chanvre & du lin, deux plantes qui exigent de grands apprêts. Les peuples du Midi, qui ont le moins besoin de vêtements, ont reçu de la Nature des végétaux, tels que les cotonniers, dont la bourre n'exige pas autant d'apprêts que le lin & le chanvre.

Quand il a été question des peuples de l'Amérique, l'Auteur a dit que les premiers d'entr'eux, qui ayent été formés en une espèce de société, ont été les Péruviens qui habitent sous un climat fort tempéré, & sur un terrain fort exhaussé.

Il n'a donc pas contredit par rapport aux nations du nouveau Continent, les principes qu'il avoit établis par rapport aux nations de l'ancien Continent; mais les grands bouleversements que l'Amérique a essuyés

par l
tions
tout
histo
antic
Amé
tres
tout
tion
l'esp
C
faré
tion
anci
mon
tém
la C
exil
une
min
fes,
côu
hor
des
que
les
par
Je
qu

par les tremblements de terre, les volcans, les inondations, ne permettent pas qu'on adopte à son égard toutes les maximes & toutes les regles de la critique historique, dont on peut se servir pour éclaircir les antiquités des peuples de notre Continent; car les Américains manquant absolument du secours des lettres, n'avoient ni annales, ni registres, ni mémoires: tout le dépôt de l'histoire y étoit confié à une tradition défigurée par mille fables, aussi grossieres que l'esprit de ceux qui les contoient.

Quand l'Auteur des *Recherches Philosophiques* a assuré, que les Tartares habitans d'une immense élévation convexe doivent être des peuples extrêmement anciens, il n'a pas cru que cela seul suffisoit pour démontrer leur ancienneté; mais il l'a démontrée par le témoignage même de l'histoire écrite; & l'Empire de la Chine, le plus ancien des Empires actuellement existans, formé dans le voisinage de la Tartarie, est une preuve parlante de ce qu'il a avancé.

Le Critique, loin d'avoir rien approfondi, rien examiné, n'a pas eu des notions claires de toutes ces choses, & il en parle véritablement au hazard, selon sa coutume.

Quand il est question du teint des Negres & des hommes basanés, Dom Pernety, sans avoir fait là-dessus la moindre recherche, dit à l'Auteur: *tout ce que vous avez avancé à cet égard porte à faux.* Et voilà les seuls mots qu'on trouve dans toute sa Dissertation par rapport à un si important article de la Physiologie. Je prendrai ici la liberté de dire à Dom Pernety que, quand il aura approfondi cette matiere autant que l'a

fait l'Auteur à l'article des *Negres blancs*, des *Blafards*, & à celui qui traite de la couleur des *Américains*, alors cet Auteur sera très-charmé de lui répondre. Mais que peut-on jusqu'à présent répondre à un homme qui nie seulement des faits qu'il ne connoît pas, & auxquels il n'en substitue pas d'autres? Quand un Auteur établit une cause, il faut que le Critique qui nie l'existence de cette cause, en ait une autre toute prête pour remplacer celle qu'il détruit; sans quoi il est absurde de vouloir détruire une cause; puisque tout effet en doit avoir une. Quand on a rejeté les tourbillons de Descartes, on y a d'abord substitué le système de l'attraction, & ceux qui rejettent l'attraction, doivent à leur tour inventer une nouvelle hypothèse ou bien en ressusciter une ancienne; car enfin on ne peut pas laisser un instant les effets sans cause. Les Critiques, qui démolissent un bâtiment, & qui n'en bâtissent point, peuvent être fort contents d'eux-mêmes; mais je doute que tout le monde soit fort content, d'eux.

J'ajouterai encore ici quelques observations pour développer davantage les idées de l'Auteur sur la distinction des montagnes en convexes & en pyramidales, par rapport aux effets qui peuvent en résulter en un temps de cataclysme.

Les montagnes qui s'élevent perpendiculairement, vont toutes, comme on voit, se terminer en pointes de la figure d'un cône dressé sur sa base, ou d'une pyramidale plus ou moins irrégulière: or plus les eaux s'élevent autour de ces montagnes, & moins il reste d'emplacement à leurs sommets, où les hommes

pourro
le plus
monta
écueils

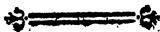
Qu
& qu'
élevat
que la
non u
sur ce
ver su
dans
écuei

J
yatio
n'y
mais
prim
quel
n'em
sible
la co
bien
Tart

pourroient se réfugier; puisque la base, qui occupe le plus de terrain, est la première submergée: ces montagnes ainsi posées dans les eaux, forment des écueils & non des isles.

Qu'on imagine après cela une élévation convexe, & qu'on fasse monter les eaux tout autour de cette élévation jusqu'à un certain point, alors on verra que la partie qui est restée à sec, forme une isle & non un écueil. Les hommes peuvent donc trouver sur ces dernières hauteurs ce qu'ils ne sauroient trouver sur les autres; puisqu'il est aussi possible de vivre dans une isle, qu'il est impossible de subsister sur un écueil.

J'avoue qu'il n'y a dans aucun pays des élévations géométriquement convexes, non plus qu'il n'y a des montagnes géométriquement coniques; mais les irrégularités du terrain, quand la forme primitive existe, sont des infiniment petits: ainsi quelques rochers dont la Tartarie est parsemée, n'empêchent pas que le terrain ne s'y élève insensiblement; & c'est cette élévation insensible qui fait la convexité, que Mr. de Montesquieu nomme très-bien une montagne plate; lorsqu'il parle de la Tartarie.



CHAPITRE XL.

*De l'augmentation du froid vers le Pole
antarctique.*

Je suis très-persuadé que, si le Critique eût lu les *Considérations Géographiques & Physiques* de Mr. de Buache, il n'auroit jamais attaqué les observations sur le degré du froid dans les deux Continents sous les mêmes latitudes.

Je suis encore très-persuadé que, si le Critique eût lu les Collections du Président de Brossé, celle de Barrow traduite par Mr. Targe, celle de feu l'Abbé Prévôt, il n'auroit jamais nié l'augmentation du froid vers le Pole antarctique. Mais quand on ne cite pas des Auteurs, & qu'on s'autorise du rapport vrai ou faux d'un Marin tel que Mr. Gnyot, qui n'a jamais rien écrit, & qui n'a jamais eu la réputation d'être Physicien ou Géographe, alors on peut dire tout ce qu'on veut. Dans de telles matieres il faut absolument citer des Auteurs connus, & surtout lorsqu'il s'agit de détruire un fait généralement reconnu.

Selon Dom Pernety, *il ne fait pas plus froid en hiver sous le soixantième degré de latitude méridionale, que sous le quarante-huitième degré de latitude septentrionale.* C'est une chose, dit-il, qu'il fait, & que l'Auteur des *Recherches Philosophiques* a ignorée. En cela j'avoue qu'il ne se trompe pas; puisque l'Auteur l'a très-fort ignorée.

S'il fait si chaud sous le soixantième degré de latitude de Sud, & cela en hiver, pourquoi donc Mr. Halley marque-t-il dans son routier, sous les 52 degrés, une si prodigieuse quantité de glaces, qu'elle eût suffi pour boucher le canal de la Manche? Cependant il est inouï que le Pas de Calais se soit gelé. Or entre Mr. Halley & Mr. Guyot, il n'y a certainement pas à balancer: ils ont couru tous deux les mêmes mers; mais une seule observation de Mr. Halley est plus précieuse pour les vrais Savants, que tous les rapports de ce même Marin qui a mis des os d'un Géant, haut de 12 à 13 pieds, dans une caisse.

Je pourrais ici donner les routiers de plusieurs vaisseaux; mais je me borne à celui de la *Marie* & de l'*Aigle*, qui ont découvert le *Cap Circoncision*, qui, avec le *port de Drack*, est la Terre la plus Australe que nous connoissons. (*)

Les deux navires, que je viens de nommer, furent, en 1738, envoyés à la découverte des Terres Australes par la *Compagnie Française des Indes*: ils trouvèrent la brume dès les 44 degrés de latitude méridionale, & 344 de longitude. Cette brume les enveloppa & ne les quitta plus: le froid devint très-vif, & cela au cœur de l'été, puisqu'on étoit dans le mois de Décembre, qui correspond, comme on sait, pour ce climat, à notre mois de Juin. Quand ces vaisseaux parvinrent au 48ième degré, 50 minutes, ils se trouverent

(*) La Relation de ces vaisseaux est dans la collection du Président de Brosse, & dans l'*Histoire générale des Voyages*. T. XI. Edition de Paris.

entourés de glaçons hauts de trois-cents pieds, & de trois lieues de tour; au point qu'ils ressembloient à de grands écueils flottants: on manœuvra entre ces glaces en courant au Sud; mais sous le 54ième degré la brume devint si épaisse & les glaçons si ferrés, que les vaisseaux y furent barrés, & ne purent jamais pénétrer au-delà: malgré tous leurs efforts pour continuer la route, il fallut retourner.

On voit que ces vaisseaux étoient encore à six degrés en deçà du point, où Dom Pernety assure qu'il ne fait pas plus froid pendant l'hiver austral, que sous le quarante-huitième degré de latitude Nord, où l'on peut naviguer en tout temps, & où l'on ne voit jamais des glaçons hauts de 300 pieds.

Dans notre latitude septentrionale les vaisseaux sont parvenus jusqu'au quatre-vingt-cinq, & même, à ce qu'on prétend, au quatre-vingt-huitième degré: dans la latitude opposée aucun vaisseau n'a certainement dépassé le soixante-troisième, & on doute même de la bonne foi de quelques Navigateurs qui prétendent y avoir atteint: ce qu'il y a de bien certain encore, c'est que nous ne connoissons aucune terre au-delà de ce qu'on nomme le *Port de Drack*. Je supplie le Critique de nous expliquer d'une manière satisfaisante, pourquoi on a été à 500 lieues tout au moins plus avant vers le Pole arctique que vers l'antarctique. Voilà la difficulté; mais le Critique s'est bien gardé de la résoudre; de sorte que sa manière de raisonner est sans cesse en défaut: il rejette l'explication d'un phénomène & d'un grand phénomène, & ne donne lui-même aucune explication, bonne

ou mauvaise. Il faut donc persister à croire, que l'augmentation du froid qu'on éprouve en allant au Sud, est la véritable cause qui a arrêté tous les Navigateurs, comme le savent les Puissances maritimes qui ont envoyé des navires à la découverte des Terres australes, & comme un chacun peut s'en convaincre par lui-même en consultant les recueils de Voyages que j'ai cités plus haut. On peut bien s'imaginer que, si l'on n'avoit pas été arrêté par quelque obstacle, on eût tout au moins été reconnoître le cercle polaire austral; mais on peut assurer que jamais aucun homme de notre Continent n'y a été: au point qu'on ne fait si à cette latitude il y a des terres, des animaux, des hommes; tout cela est inconnu; tandis que les mers & les pays, qui gisent sous le cercle polaire boréal, sont exactement décrits dans les cartes, & parcourus tous les ans par les Marins & les Voyageurs.

Quand le Critique parle du froid qu'on ressent aux isles Malouïnes, il dit que la glace n'y porte point de grosses pierres. A cela je répons, que des Physiciens, qui veulent connoître la nature d'un climat, ne se servent pas de grosses pierres, mais de bons thermometres bien sensibles. Ainsi, pour pouvoir parler du climat des isles Malouïnes, il faudroit avoir des tables d'observations météorologiques; & le Critique n'a pas été en état de faire de telles tables, qui sont l'unique chose dont on pourroit s'occuper utilement dans ces isles: au reste comme le terrain y est assez uni, & qu'il n'y a pas des futayes; cela diminue le degré de froid qu'on y éprouveroit, s'il y avoit de grandes forêts ou de hautes montagnes.

J'ai dit que, quand un Critique rejette l'explication d'un phénomène, il doit en donner une autre; cependant Dom Pernety remplace un effet généralement reconnu, par un effet qui choque toutes les notions qu'on a acquises par l'expérience & les observations des Physiciens. Non seulement il nie l'augmentation du froid vers le Pole austral; mais il y substitue encore une augmentation de chaleur si grande, qu'elle répond précisément à douze degrez de latitude: car s'il fait aussi chaud en hiver sous le soixantième degre de latitude Sud que sous le quarante-huitième degre Nord, on voit qu'il y a dans les deux latitudes une différence de température qui équivaut à douze degrez, ce qui choque, comme je viens de le dire, l'expérience même.

En établissant un tel paradoxe, le Critique devoit nécessairement entrer dans de longues discussions; mais c'est en une seule ligne, en un seul mot, qu'il hasarde une telle proposition, & cela d'une manière qui prouve qu'il n'a pas connu seulement les premiers éléments de la Géographie.

Rejeter une cause sans en dire la raison, & y substituer une cause contraire sans en dire encore la raison, c'est une manière de raisonner inconnue à tous les Physiciens du Monde.



D
abf
se
vre
qu
tiq
cai
le
&
lige
rép
qu
les
mo
l'or
—
tou
Les
Poe

CHAPITRE XLI.

De la supériorité de l'ancien Continent sur le nouveau.

Dom Pernety prétend, que l'ancien Continent n'a absolument aucun avantage sur le nouveau, & il accuse l'Auteur des *Recherches Philosophiques*, de s'être livré puérilement à des préjugés nationaux (*), lorsqu'il a loué l'Europe & les Européens. Selon le Critique qu'on prendroit à ses discours pour un Américain, cette Europe est un mal-heureux petit pays où le Cacao & le Baume du Pérou ne veulent pas croître & où les hommes n'ont pas plus d'industrie & d'intelligence que les Caraïbes & les Hurons.

On voit que je pourrois très-bien me dispenser de répondre à de telles absurdités: cependant je réponds, que l'Europe est la mere de tous les arts & de toutes les sciences; que l'Europe est la patrie de tous ces immortels génies, qui ont honoré l'humanité, ou qui l'ont comblée de leurs bienfaits (**). Il faut être un

(*) *Dissertation sur l'Amérique.* Pag. 12, & en général à toutes les pages.

(**) *Quique pii vates, & Phæbo digna loquuti:
Inventas aut qui vitam excoluere per artes:
Quique sui memores alios fecere merendo:
Omnibus his niveâ cinguntur tempora vittâ.*

Æneid. VI.

Les Anciens mettoient dans leur paradis les Philosophes, les Poètes & les Artistes, par une gratitude envers la mémoire de

véritable Critique pour ne pas avouer cela, ou pour ne pas le favoir.

Dans toute l'étendue de l'Amérique depuis le Cap Hoorn jusqu'à la Baye de Hudson, il n'a jamais paru un Philosophe, un Savant, un Artiste, un homme d'esprit, dont le nom ait mérité d'être inféré dans l'histoire des sciences, ou dont les talents ayent servi l'humanité.

Si aujourd'hui il y a en Amérique des hommes, qui savent lire & écrire, c'est qu'ils sont venus d'Europe: car les Américains naturels ne savent ni lire, ni écrire: c'est un peuple abruti qu'on ne peut appliquer à aucune science, à aucun art. Les Hurons & les Iroquois sont encore aussi sauvages qu'ils l'étoient en 1525; ils logent encore dans de chétives cabanes, comme ils y ont toujours logé: ils n'ont jamais cultivé la terre, & ils ne la cultivent pas encore.

L'Europe a conquis l'Amérique, & elle la tient sous le joug avec autant de facilité que l'Empire Romain tenoit la Corse ou la Sardaigne. Si à tout cela on ajoute les conquêtes que les Européens ont faites en Afrique, en Asie & au centre même de ce formidable Empire du Mogol, alors il faut bien supposer, que ces Européens surpassent autant les autres nations du Monde par leur bravoure, qu'ils les surpassent par leurs connoissances dans les arts & dans les sciences. L'Europe est le seul pays de l'Univers où on trouve des Physiciens & des Astronomes: car les Chinois,

ces grands hommes, qui contraste singulièrement avec la bassesse de ces Moines ignorants qui ont damné Descartes, Newton & presque tous les Poètes.

qui se-
Astron
teurs.
l'Asie
Poètes
a autan
chi-con
Corney
ou de

No
depuis
grande
l'Amér
son plu
gades
contien
n'a d'i
que n'
qu'on
lieues
a pour
& le c
Je
nent r
Dom l
lue, à

(*)
sur les
fir dan
tine,
minant
eore a

qui se vantent de tant de choses, n'ont pas un seul Astronome, ni un seul Physicien: ils n'ont ni Sculpteurs, ni Peintres, non plus que les autres peuples de l'Asie (*). Quant à leurs Poëtes, & surtout à leurs Poëtes Dramatiques, ce sont des Troubadours, & il y a autant de distance de leur meilleure Tragédie *Tchao-chi-cou-Elu*, à la Phedre de Racine, ou au Cinna de Corneille, qu'il y a de distance de l'Alaric de Scudéri ou de la Pucelle de Chapelain, à l'Eneïde.

Notre ancien Continent depuis Cadix jusqu'à Jédo, depuis Goa jusqu'à Pétersbourg, renferme plus de grandes villes qu'il n'y a de misérables villages dans l'Amérique. L'Allemagne elle seule a sans comparaison plus de villes murées (2300) qu'il n'y a de bourgades au nouveau Monde. L'Empire de la Chine contient plus d'hommes que tout le nouveau Monde n'a d'indigenes d'une extrémité à l'autre. L'Amérique n'a que de grandes forêts, & des forêts si grandes qu'on peut y voyager par un pays de neuf-cents lieues en ligne droite sans rencontrer une ville; il n'y a pour cela qu'à s'embarquer à la source du Maragnon & le descendre jusqu'au Para.

Je laisse à juger après cela si notre ancien Continent n'a aucun avantage sur le nouveau, ainsi que Dom Pernety le soutient dans la Dissertation qu'il a lue, à ce qu'il dit dans sa préface, à l'Académie de Ber-

(*) Je publierai un jour quelques recherches que j'ai faites sur les causes qui ont toujours empêché les Orientaux de réussir dans la peinture, & cela avant l'établissement du Mahométisme, & dans des pays où le Mahométisme n'a jamais été dominant, comme à la Chine & au Japon, où on ne fait pas encore aujourd'hui dessiner correctement.

lin le 7 Septembre 1769 à ce que je suppose, car il n'y a pas une seule date d'année dans son écrit, ni même au titre. Quoiqu'il en soit, j'ose bien lui dire, qu'il est le seul homme en Europe, qui ait jamais soutenu un tel paradoxe, & je doute qu'on pût trouver en Europe un autre homme assez prévenu pour défendre ce paradoxe.

Mais, objecte-t-il, dans notre Continent il y a des Tartares qui ne vivent que de chasse. A cela je réponds encore, qu'il est le seul homme qui ait jamais fait, des Tartares, un peuple chasseur: s'il avoit consulté d'autres Auteurs que le Moine Plan Carpin & Alexandre ab Alexandro, il n'auroit pu ignorer que les Tartares sont un peuple berger. On ne connoît pas l'intérieur de l'Afrique; mais dans tous les pays connus de notre Continent, il seroit difficile de trouver trois peuples véritablement chasseurs: car les Lapons, les Samoièdes; les Tunguses qui ont des troupeaux de Rhennes apprivoisés, sont déjà des peuples pasteurs. Il ne faut pas confondre toutes ces choses & prêter aux nations des mœurs qui ne sont pas les leurs.

On ne connoît pas l'intérieur de l'Afrique: on assure qu'il y a des Antropophages; mais dans tous les pays connus de notre Continent, il n'existe plus d'Antropophages: si en Espagne, en Italie & en France on nourrit quelques troupeaux d'hommes, ce n'est certainement pas pour les manger, comme le croyoit cet Iroquois dont j'ai parlé, & qu'on mena voir, en 1666, le réfectoire des Cordeliers.

Mais, objecte encore le Critique, les terres de l'Europe ont besoin d'une culture continuelle; & en Amérique la terre donne tout d'elle-même.

En vérité, c'est s'opiniâtrer à confondre les climats, les pays & la Nature entière: car les contrées de l'Amérique, qui ont les mêmes latitudes que les différentes parties de l'Europe, ont encore plus besoin que l'Europe d'une culture continuelle. Que seroit le Canada, l'Acadie, la nouvelle Angleterre, la nouvelle Yorck; si les Anglois ne travailloient pas la terre, & s'ils ne la travailloient pas sans cesse? Le Critique dit avoir été à Monte-video: cela est possible; mais il ne faut pas juger par Monte-video des bords du lac Huron, & des rivages du Labrador: c'est comme si l'on jugeoit de la Lapponie par la Provence & le Languedoc.

Au reste, c'est un bonheur inestimable pour la plus grande partie de l'Europe, d'avoir des terres qu'il faut sans cesse cultiver: cela entretient, pour peu que le gouvernement ne soit pas excessivement mauvais, l'amour du travail, & non l'amour de l'oïveté, l'amour de l'ordre, & non celui du brigandage. Il n'y a qu'à jeter les yeux sur les plus belles provinces de l'Espagne comme la Valence, l'Estrémadoure & sur les meilleures terres du Royaume de Naples telles que celles de l'Apulie, & on y voit une misère que les paysans Anglois n'ont jamais connue, parcequ'on y a perdu l'esprit du travail; on y compte plus de Moines que de Laboureurs; preuve évidente qu'on y a perdu l'esprit du travail. Il est plus commode de lire du Latin qu'on n'entend pas, que de conduire des herbes & de battre en grange: les laboureurs mêmes de ce pays-là, sont des fainéants qui se font promener dans leurs champs, assis sur un estrapontin de la charrue; ce qui est la chose du monde la plus choquante aux yeux de ceux qui

ont vu labourer dans nos pays du Nord où l'on fait tant de récoltes uniquement pour nourrir le Midi. La Hollande a avitaillé pendant trois ans de suite l'Italie, & elle pourvoit en tout temps une partie de l'Espagne: l'Angleterre entretient l'autre partie de l'Espagne & tout le Portugal. On peut bien croire qu'il n'en coûte pas peu à ces excellents pays du Midi pour être nourris ainsi par les Septentrionaux. Dans les Etats du Pape, où l'on a essuyé tant de disettes, on a aussi vendu tant d'antiques qu'un jour on ira voir les raretés de Rome en Angleterre.

Quand le Nord de l'Europe étoit moins cultivé, il étoit précisément sans police: aussi longtemps qu'on continuera à bien cultiver les terres, on n'y retombera pas dans la barbarie; mais le dépérissement de l'agriculture fera le pronostic d'un siècle d'ignorance.

Ce n'est pas au reste que je pense avec presque tous les Auteurs agronomes modernes, qu'il faille très-bien cultiver: il y a en cela comme en toutes choses un milieu qu'il faut garder, & qu'il faut toujours garder. Cette admirable maxime des Anciens *optimè colere damnosum* (*) n'ayant pas été bien pesée, bien développée, que dis-je, pas même bien connue, voici ce qu'il en est arrivé: presque tous les Auteurs agrono-

(*) Il semble que les Anciens avoient prévu que l'on donneroit un jour dans l'Agromanie ou dans un excès, un raffinement entièrement opposé à l'esprit de l'Agriculture. Quoi de plus sensé que ces paroles de Plin que je ne puis m'abstenir de citer; *Imò hercule! Judico modum rerum omnium utilissimum. Bene colere necessarium est, optimè damnosum.* Je supplie ceux qui écrivent sur l'Agriculture de peser ces paroles. *Lib. XVIII. C. VI.*

mes modernes ont écrit sur l'*Agromanie*; tandis que Caton, Varron, Columelle, Plinè & Palladius, ont écrit sur l'*Agriculture*; parceque les Anciens ont bien cultivé, & que ces Auteurs modernes ont voulu qu'on cultivât très-bien, ce qui est réellement une chose absurde: aussi aucun peuple de l'Europe n'oseroit-il se vanter d'avoir porté son agriculture au point où étoit celle des anciens Romains, qui s'instruisoient dans des livres qu'on ne daigne pas même lire aujourd'hui: il y a peut-être actuellement en Europe dix-mille personnes, qui ont lu Du Hamel, & qui n'ont pas lu Columelle.

Quoiqu'il en soit, je répète, que c'est un bonheur pour un pays d'avoir des terres qui, sans la culture la plus pénible, ne rendroient absolument rien, & qui, par une culture pénible, donnent un excédent considérable. Le Critique a-t-il eu sur tout cela des idées bien claires? J'en doute très-fort.

L'ancien Continent a sur le nouveau une supériorité si grande, qu'il est impossible d'imaginer une supériorité plus grande d'un pays sur un autre, & c'étoit encore bien pis du temps passé, & avant que l'Amérique eût reçu de notre Monde les Chevaux, les Bœufs, les Anes (*), les Cochons domestiques, les Chats domestiques qu'on vendoit si chère pendant tout le commencement du seizième siècle, qu'un matelot Hollandois fit une fortune singulière en Amérique en y ven-

(*) Mr. Bancroft dit que les Espagnols ont aussi transporté en Amérique des Zebres, plus connus sous le nom d'*Anes rayés du Cap*. Ce doit être dans leurs colonies sur l'Orenoque qu'ils élèvent ces animaux; mais je n'oserois absolument garantir ce fait.

tant des Chats: on y a encore été porter des Chevres, des Brebis, plusieurs races de Chiens, des Poules, des Pigeons, du Ris, du Seigle, du Froment, la Vigne cultivée, les Grenadiers, les Cannes à sucre, les Caffiers, les Melons, les Citroniers, les Orangers, les Pommiers, les Poiriers, les Oliviers, les Noyers, les Amandiers, les Pruniers, les Mûriers, les Cerisiers, les Abricotiers, les Pêchers. Enfin ce malheureux pays manquoit de tant de choses, & on y a porté tant de choses qu'on pourroit en faire un catalogue presque aussi grand que celui d'un cabinet d'Histoire Naturelle.

Je conviens très-volontiers, qu'on eût pu faire tous ces présents à l'Amérique sans massacrer un seul de ses stupides habitans; mais les infames excès de quelques voleurs Espagnols, doivent-ils réellement être imputés à tous les Européens, comme le Critique l'a fait? Doivent-ils surtout être imputés aux peuples d'Allemagne, qui n'ont jamais été conquérir un pouce de terre en Amérique? Voilà ce que j'ose bien nier au Critique. La plus saine partie de la nation Espagnole n'a jamais approuvé les actions de Pizarre, ni même le livre de Sepulveda, car on voit par l'apologie qu'il publia, combien ce livre avoit révolté les esprits. On trouve fort mauvais, que Charles-Quint ne voulût pas seulement donner audience à Ferdinand Cortez; mais il étoit plus facile de jouir des conquêtes de ce meurtrier que de le bien recevoir. Quant à Vasco Nunnez, qui étoit aussi méchant que Cortez & Pizarre ensemble, il fallut absolument que la Cour d'Espagne envoyât un ordre en Amérique pour le faire pendre; c'étoit l'unique moyen de faire cesser les déprédations inouïes de ce

brigand
Espagn
leurs p
porte a
que qu
d'avoir
gler l'E
femme
Le Mo
absolut
C'e
dans le
ce du S
tienne

Il me
espece
tation
blir en
V
L
ses, Fl
ou Sue
Carai
D
soit e

brigand. Il faut convenir encore, que les Historiens Espagnols n'ont pas tous tâché de pallier les crimes de leurs prétendus conquérants: on voit que Zarate rapporte avec beaucoup d'ingénuité la confession publique que fit Pizarre avant que de mourir: *il avoua d'avoir fait très-injustement, & sans aucune raison, étrangler l'Empereur Atabaliba, & d'avoir couché avec la femme de ce Prince après sa mort & encore durant sa vie.* Le Moine de la Vallé Viridi lui donna la plus belle absolution qu'on puisse donner à un pénitent.

C'est avec bien du plaisir que je finis ce chapitre, dans lequel il me paroît, que j'ai démontré l'existence du Soleil à ces Sauvages du Pont-Euxin, qui soutiennent qu'il n'y a pas de Soleil.

CHAPITRE XLII.

Inadvertance du Critique.

Il me paroît, que Dom Pernery est tombé dans une espece d'inadvertance, lorsqu'il a inféré dans sa Dissertation le passage suivant, qu'il eût pu ômettre sans affoiblir en rien les arguments & les raisons dont il se sert.

Voici ses termes. P. 227.

Lorsque j'entre dans les Tabagies Angloises, Hollandoises, Flamandes, ou dans les Musicaux Allemands, Danois, ou Suédois, il me semble être transporté dans un Carbet de Caraïbes, ou de Sauvages du Canada.

D'abord il n'est pas humainement croyable qu'il soit entré dans tous ces endroits dont il parle; &

quand il y feroit entré mille fois, il ne s'enfuivroit pas, que six nations très-respectables, les Anglois, les Hollandois, les Allemands, les Flamands, les Danois & les Suédois, ressemblent aux Sauvages du Canada & aux Caraïbes: cette comparaison est si basse & si outrée, que je ne sai comment on a pu y penser: car on ne sauroit dire, qu'elle est adressée à la populace; puisque ceux, qui connoissent l'Angleterre & la Hollande, savent que les premiers Seigneurs & les Négociants les plus distingués y fréquentent ces endroits, qu'on compare ici à des Caribets de Caraïbes où l'on rôtit des prisonniers, & où dans une joie brutale on mange les membres de ses semblables.

Le Critique, en comprenant dans son énumération presque toute l'Europe, a eu grand soin de ne pas parler des François, ce qui feroit soupçonner qu'il est lui-même François: quand on l'entend faire l'apologie des Bénédictins, alors on s'apperçoit qu'il est lui-même Bénédictin. Je ne disconviens pas qu'il ne soit louable d'aimer l'ordre monastique où on est entré pour faire son salut, & d'aimer encore la nation où on est né; mais il ne faut pas pour cela vouloir insulter les autres nations, parcequ'elles n'ont point chez elles des convents de Bénédictins.

Voici maintenant d'autres traits que le Critique a tâché de lancer contre les Allemands. Il assure, p. 108, que Comus n'oseroit venir faire des tours de passe-passe chez les peuples de l'Allemagne savante, de peur d'être brûlé vif comme forçier, & il disoit cela en Allemagne. Moi, qui ai vu l'escamoteur Comus & Mr. le Pelletier son associé, j'ose bien répondre d'eux, ils pourront

quand
& il n

Le

médit

Mari

bien é

qu'un

font b

Il

de na

qu'il

L

porte

brûlé

mani

plus

ment

tions

où o

I

que

que

pre

mair

tren

me

ann

nen

hist

terr

res,

quand ils voudront, venir dans l'Allemagne savante ; & il ne leur sera fait aucun mal.

Le Critique s'étant ressouvenu, qu'il n'avoit pas médité des Suisses, revient sur eux avec l'*aventure des Marionettes de Brioché*, qui, par parenthèse, pourroit bien être un conte inventé à plaisir ; mais pour quelqu'un qui veut médire, tous les contes vrais ou faux sont bons.

Il ne s'agit pas ici de défendre les autels de tant de nations ; mais il s'agit d'apprendre au Critique ce qu'il n'a pas su, ou ce qu'il n'auroit pas dû oublier.

Les premiers Imprimeurs Allemands, qui allerent porter des livres imprimés à Paris, faillirent à être brûlés vifs par arrêt du Parlement, comme Sorciers manifestes, & surpris en sortilege ; mais ces Allemands, plus malins que leurs Juges, se sauverent si promptement qu'on ne put les attraper : on saisit leurs éditions, qui ne leur ont jamais été restituées dans l'état où on les leur avoit enlevées contre le droit des gens.

Il conste par les registres des Parlements de France, que les François ont eux seuls brûlé autant de Sorciers que tous les peuples de l'Europe ensemble. J'ouvre la première Histoire de France, qui me tombe sous la main, & j'y trouve, qu'en 1572 il y avoit à Paris seul, trente-mille forciers reconnus pour tels, & déferés comme tels à la justice par leur chef mis à la torture. Les annales de tous les peuples de l'Europe ne contiennent pas autant d'absurdités qu'il y en a dans la seule *histoire de la possession des Religieuses de Loudun*, qui se termina par l'assassinat de Grandier. Les Convulsionnaires, les Jansénistes, les Molinistes, les Fanatiques des

Cevennes valent bien les Wampires de Hongrie. Au reste, il faut oublier tout cela; les François & les autres peuples de l'Europe n'en font pas moins respectables. On ne reproche pas à un homme qu'il a eu la fièvre chaude ou le mal caduc: on ne doit pas reprocher à une nation policée, la barbarie de ses ancêtres.

Ainsi tous les contes au sujet de Comus, rapportés par Dom Pernety, ne prouvent rien du tout, ni contre l'Auteur des *Recherches Philosophiques*, ni contre son livre. Dom Pernety, dis-je, parle dans trois endroits différents de sa Dissertation, des *tabagies* & des *auberges de l'Europe* (*); & cela pour réfuter un ouvrage écrit sur l'Histoire Naturelle de l'homme. J'avoue, que cette maniere de critiquer n'est pas commune, & que l'Auteur ne s'y étoit assurément pas attendu.

Quand on se déclare, pour ainsi dire, ennemi d'un livre, & qu'on attaque ce livre depuis la première page jusqu'à la dernière, en noircissant sans cesse l'Auteur, alors il est bien difficile de montrer un bon caractère; mais il faut alors absolument montrer un bon esprit, & ne pas tellement compter sur la malignité des hommes, que, sous prétexte qu'on fait une critique ou une satire, on se permette de dire des choses triviales, aussi inutiles à ceux qui les lisent qu'à ceux qui ne les lisent point.

Est-il donc bien intéressant de savoir que les pélerins Turcs portent des habits de plusieurs piéces, que les valets Chinois mangent les restes de leurs maîtres, que les femmes de Chio portent des jupes fort courtes,

(*) *Dissertation sur l'Amérique*, aux pages 181, 227, 228.

que David a été obligé de tuer cent Philistins, que le Gouverneur de Monte-video, avoit fait planter des Orangers dans une prairie, & que c'est *par une fourberie & une hypocrisie véritable que les Dames mettent du rouge* (*)? Il me paroît que le Critique, sans affoiblir les arguments dont il se sert, auroit pu passer sur de tels détails, qui n'ont absolument aucun rapport avec les matieres contenues dans les *Recherches Philosophiques*. Et cependant il faut bien qu'il y ait un certain rapport entre ce que dit un Critique, & entre ce que l'Auteur a dit; sans quoi le lecteur ne conçoit pas même de quoi il est question, on lui parle de choses si différentes, qu'il lui est impossible de débrouiller un tel cahos.

Je ne dis pas, qu'un Critique doive tellement s'acharner contre un Auteur, qu'il ne le quitte pas d'un

(*) Pag. 211. Nous ne sommes plus dans le siècle du prédicateur Ménot, qui déclamoit en chaire contre les femmes qui mettoient du rouge. Ces déclamations, dis-je, sont un reste de barbarie qui n'est ni dans nos mœurs, ni dans notre façon de penser.

Je ne fai comment Dom Pernery a pu assurer, pag. 219, que les femmes d'Europe réussissent si mal à s'habiller, que si on les examine de près, on en trouvera au moins la moitié de contrefaites.

A-t-il donc examiné de près la moitié des femmes de l'Europe? Personne n'a jamais pensé à dire de telles choses où il n'y a aucune ombre de vérité. Etoit-il mieux instruit lorsqu'il assure, que les Dames de la première distinction ont la mauvaise coutume de voler le dessert? Et cependant il dit cela p. 183.

Il est pardonnable à un Religieux de ne pas mieux connoître les mœurs des femmes d'Europe; mais alors il ne falloit en rien dire, & ne pas lancer contre elles des traits de satire si peu ingénieux. D'ailleurs une Dissertation sur l'Amérique n'est pas un ouvrage où l'on doit insérer de tels détails.

instant: il lui est sans doute libre de faire des digressions plus ou moins longues, plus ou moins ennuyeuses; mais il me semble, que ces digressions mêmes doivent toujours avoir un rapport quelconque; non pas au sujet que les Critiques traitent, car ils ne traitent aucun sujet; mais à celui que l'Auteur a traité.

L'art de la Critique ne me paroît guere plus avancé que du temps d'Homere: c'est réellement une routine qu'on ne perfectionne pas, & dont on se sert toujours: cette routine est tellement connue qu'on sait d'avance comment un Critique s'y prendra pour décrier tel livre, pour noircir tel Auteur: c'est ici l'histoire du hérisson, qui n'a qu'une ruse; mais elle est bonne, puisqu'elle consiste à piquer. Il est bien triste pour les lettres qu'un art, qu'on pourroit réduire en regles, ne soit jusqu'à présent qu'une calomnie mise en système. On s'étonne de ce que l'on oublie: si tôt tant de critiques faites contre tant de livres: j'en sais bien la raison, c'est qu'elles ne sont pas instructives; car si elles étoient instructives on s'en souviendroit longtemps. Mais, malgré tout cela, les Critiques écriront toujours, & on leur répondra toujours, car on ne fait pas des Critiques contre des Auteurs qui ne sont pas en état de répondre: on les laisse, pour ainsi dire, ensevelis sous leurs propres absurdités. Et cet Auteur, qui alla à la Sorbonne solliciter une condamnation contre son propre ouvrage, n'étoit pas absolument fou.

Obser

J'ai
dans
des n
pu s'a
femm
ce qu
l'Au
me le
dit-
voit
s'est
cont
faits
de to
long
rom
n'en
core
hor
vial

CHAPITRE XLIII.

*Observation sur quelques usages des peuples policés,
& des peuples sauvages.*

J'ai dit que le Critique auroit pu s'abstenir d'entrer dans des détails si peu intéressants sur quelques usages des nations de notre Continent: il auroit sans doute pu s'abstenir de parler des *fleurs & des aigrettes que les femmes d'Europe portent dans leurs cheveux* (*); mais ce qu'il y a encore de plus singulier, c'est qu'il accuse l'Auteur des *Recherches Philosophiques*, d'avoir fait comme les Tirolais qui ont le goût, & qui se moquent, dit-il, de ceux qui ne l'ont pas. Si le Critique devoit indiquer dans quel endroit de son livre, l'Auteur s'est moqué de ceux qui ne sont pas naturellement contrefaits, ou de ceux qui sont naturellement contrefaits, il seroit fort embarrassé; car il n'y a pas un mot de tout cela dans les *Recherches Philosophiques*.

Dom Pernety a cru qu'il étoit très-aisé de disserter longtems sur les modes & les usages; mais il s'est trompé: cela exige beaucoup plus de recherches qu'il n'en avoit faites, & après bien des recherches il est encore difficile de traiter ces matieres avec précision; hormis qu'on ne se permette d'écrire des choses triviales que les enfants ignorent pas.

(*) *Dissertation sur l'Amérique*, p. 210.

D'abord il faut bien distinguer les modes qui affectent le corps, d'avec celles qui n'affectent que la parure & les vêtements: les premiers choquent la raison & le bon sens: toutes les autres sont très-indifférentes; puisqu'on peut les quitter en un instant, & dès qu'on s'en trouve mal; mais quand on a une fois la tête aplatie comme les Américains, on ne sauroit plus se la faire arrondir: on est contrefait & on reste contrefait, au point de n'oser se montrer dans un autre pays que dans le sien.

Les Européens n'ont jamais adopté beaucoup d'usages qui affectent le corps, & en prenant ce mot à la rigueur, on peut dire qu'il n'y a, dans toute l'Europe, que la mode de percer les oreilles aux filles, qui soit une violence faite à la Nature: car les corps de jupe font partie de l'habillement: on peut les élargir & on n'en est point estropié.

La pratique de se faire la barbe, ou de la laisser croître, est encore très-indifférente; quoique dans le onzième siècle, il en résulta une guerre qui coûta la vie à trois millions de François. Mais ce furent l'amour, la religion & l'intérêt, qui se servirent de ce prétexte: si ce prétexte leur eût manqué, on en auroit trouvé un autre; & ce siècle étoit si barbare qu'on s'y entredétruisoit souvent sans prétexte.

Il est encore indifférent de se teindre les cheveux, ou de les poudrer; pourvu qu'on n'y employe point de farine. On assure que les Polonois, pour cacher la plica à laquelle ils sont sujets, ont les premiers imaginé de saupoudrer leur tête de froment moulu: mais comme les navigateurs ont aussi rencontré aux Terres

australes, des Papous qui se blanchissent les cheveux avec de la craye broyée, il faut bien supposer que cette idée a pu venir à d'autres hommes qu'à ceux qui ont la *plica*; cependant il n'y a pas de doute que cette idée n'ait été suggérée par un besoin.

Il n'en est pas ainsi des Sauvages de l'Amérique: presque toutes leurs modes sont des cruautés atroces, qui ne tendent qu'à rendre l'espèce humaine difforme & monstrueuse. Se percer le cartilage du nez, se faire des ouvertures dans les lèvres, se faire de profondes incisions dans les joues, s'allonger les oreilles, en couper un morceau de façon qu'on peut passer deux doigts par le trou, se raccourcir le cou, se comprimer la tête au point de la rendre plate, ou conique, ou sphérique, ou cubique, s'ôter des dents gélafines, se faire enfler les jambes par des ligatures, se découper toute la peau du corps, s'écraser le nez, se retrancher quelques articles des doigts: tout cela est bien autrement déraisonnable que de porter aujourd'hui de petits chapeaux, & demain de grands, ou même que d'avoir de gros ventres postiches, & de gros culs postiches, comme les hommes & les femmes en avoient en France, sous le règne de François II. (*) Ce n'étoit encore là qu'un vain accessoire surajouté à la figure humaine, & qui n'influoit pas sur la constitution: c'étoit un vain accessoire dont on pouvoit se dépouiller avec plus de facilité qu'on ne se l'ajustoit.

Il est singulier que les Sauvages de l'Amérique, qui vivent dans d'obscures forêts où ils se bâtissent à peine

(*) Voyez les *Essais historiques sur Paris*. Part. 4. P. 22.

des cabanes soient tellement entêtés de leur beauté, que pour paroître bien-faits, ils s'estropient, & font effuyer à leurs enfants des supplices qu'on n'imagineroit pas ailleurs pour châtier des criminels; & tout cela afin que ces enfants ayent la tête plate, & afin que cette tête plate ressemble à la pleine lune qui est ronde. Ces idées sont celles de tous les Sauvages du Monde: il seroit difficile de rencontrer parmi eux un homme tel que la Nature l'a formé; où il lui manqueroit un testicule, ou un doigt, ou quelques dents; ou il sera cicatrifié, ou il aura dans la peau des marques ineffaçables qu'on y aura gravées par artifice. La raison de ceci est, que presque tous ces Sauvages vont nus: ainsi leurs modes, qui ne sauroient affecter les vêtements, affectent le corps même; aussi est-ce chez les peuples nus que les modes sont les plus barbares.

Il subsiste sans doute en Asie & en Afrique quelques usages aussi révoltants que le sont ceux des Américains; mais il seroit difficile de trouver en Asie & en Afrique la réunion de toutes les modes Américaines, dont la plupart ne renferment aucun avantage sensible; ce sont des absurdités sans effet, & dont la cause est dans un renversement complet des notions communes; car il est contre les notions communes de se faire raccourcir le cou; puisqu'il est impossible qu'il en résulte quelque utilité, ni pour ceux qui endurent cette opération périlleuse, ni pour ceux qui ne l'endurent pas. Il n'en est pas ainsi à la Chine où l'on écrase les pieds aux filles de distinction: les Chinois ont en cela des raisons qui sont très-mauvaises pour nous; mais qui malheureusement ne sont pas mauvaises pour

etix.
lui m
par u
mes,
aux f
peupl
O
conoc
tienne
le tien
surpa
tant r
coût
me d
mains
Maur
fanté.
dit, q
les ag
suspe
prouv
reste,
qu'il
une
laisse
O
tion
ancie
(*
Roma
me, f

etux. Ce peuple a adopté un usage cruel, parcequ'il lui manque une loi injuste: si ses législateurs avoient, par une sanction expresse, ordonné la clôture des femmes, on n'y auroit jamais pensé à écafer les pieds aux filles; de sorte qu'il eût été expédient pour ce peuple-là d'avoir une loi injuste.

On trouve aussi à la Chine beaucoup d'hommes conocéphales, sans qu'on sache jusqu'à présent s'ils tiennent ce défaut de l'art ou de la Nature; mais s'ils le tiennent de l'art, cela prouve que les Européens ont surpassé le peuple le plus célèbre de l'Asie, en adoptant moins de ces modes, qui affectent le corps. La coutume de percer les oreilles aux filles n'est pas même de notre invention: elle nous vient des Romains (*), qui l'avoient prise des Africains & des Maures chez qui on la pratiquoit pour des raisons de fanté. Il n'y a aucun sens à dire, comme le Critique le dit, que la perforation des oreilles se fait dans l'idée de les aggrandir en y suspendant des bijoux: c'est pour y suspendre des bijoux qu'on les perce, & c'est pour prouver qu'on a des bijoux qu'on les y suspend. Au reste, il paroît qu'on n'a pas fait attention parmi nous qu'il seroit aisé de porter des oreillettes, sans se faire une ouverture dans l'extrémité du lobe, ce qui ne laisse pas d'entraîner quelquefois des accidents.

Quant à l'usage des corps de jupe, c'est une invention qui nous vient des Grecs: Térence est le plus ancien Auteur qui en parle, & ensuite il en est souvent

(*) On peut voir là-dessus les médailles des Impératrices Romaines, en commençant par celles de Flavie Helene, & même, si l'on veut, par celles de Sabine.

fait mention dans Galien. Comme les modes, qui paroissent d'abord les plus indifférentes, peuvent devenir nuisibles, lorsqu'on les outre & qu'on les porte à l'excès, les corps de jupe trop étroits produisent quelquefois des incommodités : mais quand ils ne sont pas trop étroits, ils servent extrêmement à maintenir la taille, & tel a été le but des Grecs, qui ayant reçu de la Nature des organes si subtils & un goût si exquis, ont mieux jugé de la beauté corporelle qu'aucun autre peuple du Monde. Mais il arriva chez eux comme chez nous, que quelques personnes abuserent dans la suite des temps, d'une invention très-bonne dans son origine : j'infère de ces expressions de Térence, *Virgines reddunt curaturâ junceas* (*), qu'au siècle de Ménandre les corps étoient déjà étroits, comme ils le sont encore effectivement aujourd'hui chez les Grecs modernes, & surtout chez les insulaires de l'Archipel, parmi lesquels l'ancien costume s'est mieux soutenu que dans la Morée où le mélange des vêtements Turcs & Asiatiques l'a altéré.

Rien n'est plus commun que de voir les Historiens se tromper, lorsqu'ils veulent découvrir l'origine des usages qu'ils décrivent, & pour convaincre le Critique, qu'il est bien plus difficile qu'il ne se l'est imaginé, de traiter ces matieres avec précision, je ne citerai que l'exemple de Mr. le Beau, qui, en parlant des

(*) EUNUC. ACT. II. SC. III.

Mr. Linneus a adopté cette épithete *Junceus* prise de Térence, pour désigner les Européennes, dont il fait une classe dans l'espece humaine. *Puella juncea abdomine attenuato, Europæa*. En procédant suivant cette méthode on pourroit multiplier les classes à l'infini.

Huns
qu'ils
que p
viens
teurs
neme
des T
D'aill
casqu
on co
qu'un
de la
nez
Huns
mées
néan
quell
N
les H
d'em
qu'o
ni d
res
des
visat
fero
Scy
tick
799

Huns, dans son *Histoire du bas Empire* (*), assure qu'ils écrasoient le nez à leurs enfants, afin que le casque pût s'appliquer plus juste à leur visage: je ne disconviens pas qu'il n'ait tiré ces détails de quelques Auteurs anciens; mais ces Auteurs anciens étoient certainement mal instruits des mœurs & de la constitution des Tartares, qui sont tous naturellement camus. D'ailleurs, pour peu qu'on connoisse la figure de leurs casques, faits d'une petite calotte avec un ourlet (**), on conçoit qu'il eût été inutile d'écraser le nez à quelqu'un pour lui faire tenir cette calotte sur le sommet de la tête: il eût été plus inutile encore d'écraser le nez aux femmes, qui n'étoient pas armées chez les Huns, comme elles ne sont pas encore aujourd'hui armées chez aucune horde de Tartares, & elles ont néanmoins le même défaut que les hommes; parcequelles le tiennent de la Nature & non de l'art.

Mr. le Beau se trompe encore, lorsqu'il ajoute que les Huns se faisoient des taillades dans le visage, afin d'empêcher leur barbe de croître. Ces cicatrices qu'on leur voyoit aux joues & au menton, n'étoient ni des scarifications, ni des balafres; mais des brûlures pour prévenir les écrouelles & les humeurs froides: ils ne se brûloient pas seulement de la sorte au visage; mais dans différents endroits du corps: aussi seroit-il difficile, dit Hippocrate, de rencontrer un Scythe qui ne se fût appliqué le feu aux bras, aux articules des doigts, aux épaules, à la poitrine, aux reins,

(*) T. IV. L. 19. P. 378.

(**) Voyez la description des casques Tartares, dans le voyage du P. Gerbillon. Pag. 327.

aux hanches (*). Ce peuple-là ne connoissoit & ne connoît encore aujourd'hui contre ses maux d'autre remède que l'application du feu, qui est un grand remède chez les Afiatiques; ils ont des coliques & des dysenteries qu'on ne sauroit guérir que par le fer ardent.

Il y a, à la vérité, des pays où on écrase le nez aux enfants; mais on peut en alléguer d'autre raison que le caprice & les fausses idées qu'on s'y est formées de la beauté corporelle. C'est une bien grande impertinence que celle qu'on lit dans un voyageur, qui soutient que les Negres simes contractent cette difformité en tétant leurs mères, dont le sein est si dur, dit-il, que les enfants en deviennent camus. Quand on le feroit exprès, il ne feroit pas possible d'imaginer une absurdité comparable à celle-là.

Le Critique se trompe à peu près dans le même sens, lorsqu'il assure qu'il y a des peuples qui regardent les grands ongles comme une beauté. Dans plusieurs provinces de l'Asie & de l'Afrique on se laisse croître un ongle à chaque main, non pas pour prouver qu'on est beau, mais pour prouver qu'on est noble ou lettré; puisqu'avec deux grands ongles aux mains on ne peut exercer aucun art mécanique. Il ne faut donc pas confondre ce qui est une preuve de noblesse avec ce qui pourroit être une preuve de beauté.

Ce n'est pas mon idée d'entrer ici dans une discussion suivie de tant de coûtumes dont on a ridiculement expliqué l'origine ou la cause: je me contenterai de faire encore observer qu'après avoir confondu

(*) De aëre, aquis, locis.

Les modes qui affectent la parure avec celles qui affectent le corps, le Critique n'a pas même distingué un défaut naturel, tel que le goût des Tirolais, d'avec ces défauts artificiels qu'on imprime aux enfants Américains. C'est une pure imagination de sa part de croire que les goîtreux se moquent de ceux qui ne le sont point : ils connoissent trop bien pour cela la source de leur mal, dont ils savent se consoler en usant d'une certaine déférence à l'égard de ceux en qui ce mal est parvenu à son comble, & c'est le bon naturel qui leur inspire ce sentiment de commisération envers des malades incurables. Je sais bien que Belon & quelques autres Auteurs ont prétendu qu'en employant un certain régime, il seroit possible, sinon de guérir le goître, au moins de le prévenir dans les enfants ; mais cela n'est pas même vrai-semblable, & un peuple qui est une fois sujet à cette extrémité, ne peut s'en débarrasser qu'en quittant sa patrie. Les seize-mille Salzbourgeois qui, en 1732, abandonnerent leurs montagnes, pour s'aller fixer dans la Prusse, étoient la plupart goîtreux, & je doute que leurs descendants le soient encore aujourd'hui. Dès la première année, quatre-mille d'entr'eux moururent (*), comme cela arrive aux montagnards qui s'établissent subitement dans les plaines : d'ailleurs un peuple qui émigre, ne sauroit éviter les maux attachés aux émigrations, aux regrets d'avoir quitté sa terre natale, & aux soucis enfin qu'il retrouve dans une terre étrangère.

(*) Voyez l'article de la Prusse dans la Géographie de Mübner.

Le Critique, après avoir differté si superficiellement sur les usages nationaux, parle aussi des goûts nationaux, & il assure entr'autres choses qu'en Europe les hommes aiment à la fureur les femmes qui ont un nez retroussé, & que les femmes aiment à la folie les hommes qui ont un nez aquilin (*). Il a pris cela dans les Contes de Marmontel, ou dans quelque ancien Traité de Physiognomonie, de la force de celui de Jean-Baptiste Porta, qui étoit assez peu Philosophe pour s'appliquer à la prétendue science des Physionomistes, qui est la sœur de l'Astrologie Judiciaire. Quoiqu'il en soit, ce n'est ni dans des Contes, ni dans des Traités de Jean-Baptiste Porta, qu'on peut apprendre à connoître le goût des peuples de l'Europe: il ne faut pas tirer de quelques cas particuliers des inductions générales, ni vouloir connoître les regles de la chose du monde la plus variable. Les hommes, qui ont le nez aquilin, & les femmes, qui l'ont retroussé, sont comme tous les autres individus de leur espece, tantôt heureux, tantôt malheureux dans leurs amours, suivant les circonstances, qui ne dépendent assurément pas de la forme de leur nez, quoiqu'en dise le Critique, qui auroit pu attaquer les *Recherches Philosophiques*, d'une maniere plus instructive, sans s'appesantir à chaque instant sur des détails minutieux que personne n'iroit chercher, & que personne ne soupçonneroit même dans une Dissertation sur l'Amérique, où l'on pouvoit dire tant & tant de choses sans parler des nez aquilins.

(*) Dissertation sur l'Amérique, pag. 217.

CHAPITRE XLIV.

Conclusion.

Si le Critique, qui a attaqué les *Recherches Philosophiques*, eût été plus au fait des matieres qu'il a voulu traiter, s'il eût mieux approfondi les choses, on auroit pu lui répondre en neuf ou dix chapitres; mais il a fallu en faire plus de quarante, tantôt pour prouver qu'il n'a pas compris l'Auteur; tantôt pour démontrer qu'il a changé l'état de la question en ne prenant pas l'Amérique pour ce qu'elle étoit il y a deux-cents-cinquante ans. Cependant il étoit bien facile de rester dans les bornes de la question, & de comprendre l'Auteur qui n'a pas écrit en Grec.

Si on examine bien toutes les imputations du Critique, qui sont peut-être au nombre de plus de mille, on n'en trouve aucune qui soit fondée, & qui ait été faite avec connoissance de cause. Premièrement il accuse l'Auteur d'avoir décrié tout le nouveau Monde, & de l'avoir décrié sans y avoir voyagé. C'est comme si on faisoit un crime à Mr. Rollin d'avoir décrit la bataille de Cannes, & de ne s'être pas trouvé à la bataille de Cannes, ni au souper d'Hannibal. Supposons pour un instant, que l'Auteur eût voyagé au nouveau Monde, alors le Critique lui eût dit tout de même: *mais-vous ne viviez pas du temps de Christophe Colomb: vous n'étiez pas présent à l'excommunication qui fut lancée contre lui, dans l'isle de St. Domingue, par le Moine*

Buellio: vous n'avez pas assisté au procès entre Améric ou Alberic Vespuce & Ojeda: vous n'avez pas connu personnellement le héros Fernand Cortez, ni le généreux Ovando, ni le brave Pizarre, ni le Capitain Vasco Nunez. Et vous avez parlé de tous ces personnages - là? En vérité cela est impardonnable.

Il résulte de tout ceci, comme on voit, que l'Auteur des *Recherches Philosophiques*, qui vit dans le dix-huitième siècle, ne vivoit pas dans le quinzième siècle, ni pas encore dans le seizième. Ainsi son crime est le même que celui de Mr. Rollin, qui ne s'est pas trouvé à la bataille de Cannes.

L'Auteur, ayant sans cesse parlé de l'Amérique telle qu'elle étoit en 1492, ne s'attendoit vraiment pas que Dom Pernety viendroit lui opposer le journal du P. Feuillée, ou celui de Frézier, qui voyageoit en 1711: cependant il l'accuse d'*avoir toujours parlé contre la vérité*; parcequ'il n'a pas dit ce que le P. Feuillée a dit. C'est comme si on faisoit un grand crime à un Historien d'avoir parlé de Philippe de Macédoine, & de n'avoir pas consulté le Dictionnaire de Moreri.

Je crois avoir assez insisté sur les inclinations, les habitudes & les mœurs des Sauvages de l'Amérique, pour avoir mis le lecteur à portée de juger si ces Barbares sont des *Philosophes*, comme Dom Pernety le soutient depuis la première page de sa Dissertation jusqu'à la dernière.

Quand même il ne seroit pas ici du tout question des Américains en particulier, je dirois toujours, qu'on ne peut assurer, sans choquer les notions communes, que la vie sauvage est préférable à la vie sociale.

La perfectibilité est le plus grand présent que la Nature ait fait à l'homme, qui a reçu cette faculté pour qu'il la cultivât, & non pour qu'il ne la cultivât point. Dans la vie sauvage on ne se sert que de l'instinct animal, qui nous est commun avec les bêtes, & non de la perfectibilité, qui nous met au-dessus de toutes les bêtes: l'intention de la Nature a donc été que l'homme vécût dans l'état civil; car si son intention eût été qu'il vécût dans l'état sauvage, elle ne lui auroit donné que le seul instinct animal, qui, en ces cas, eût suffi pour le guider, comme il suffit aux autres animaux. Cet argument me paroît, sans réplique.

Or, si après cela on veut savoir à quels hommes compete le titre de *Philosophe*, on sent qu'il appartient à ceux qui ont le plus étendu leur perfectibilité. Ainsi il est absurde de dire, que des Sauvages qui n'ont jamais cultivé cette faculté, sont aussi des *Philosophes*. Ce n'est pas seulement abuser des termes; mais c'est confondre les idées au point que leur confusion n'est plus qu'un délire.

L'instinct animal enseigne au Sauvage à se construire une cabane, à coucher avec sa femelle, à élever ses enfants, à parler, à vivre de chasse, de pêche, ou de fruits sauvages, suivant les productions naturelles du pays, à se défendre contre ses ennemis, ou à les attaquer. Or, dans toutes ces actions, y en a-t-il une seule qui distingue réellement ce Sauvage d'avec les bêtes? Elles se bâtissent des nids, s'accouplent, élèvent leurs petits, ont leur langage, vivent de chasse, de pêche, ou de fruits sauvages, s'attaquent ou se défendent suivant le besoin. On voit bien, que ce ne sont

là que des opérations de l'instinct, & qu'il n'y a aucune trace de la perfectibilité dans la conduite de ce Sauvage, & cependant il a reçu cette faculté, tandis que les bêtes ne l'ont pas reçue : on peut donc lui imputer de n'avoir pas rempli les vues de la Nature, qui ne lui a pas fait en vain un don si précieux.

Mais, dit Dom Pernety, si nous n'admirons pas les Iroquois & les Caraïbes, nous avons donc été de grands stupides de tant admirer le Philosophe Bias ().* En vérité, j'ai beaucoup de peine à concevoir que quelqu'un ait pu penser seulement à dire de telles choses.

Si Bias n'avoit pas appris à lire & à écrire, s'il ne s'étoit pas fervi de sa perfectibilité naturelle, s'il n'avoit pas cultivé les sciences pendant toute sa vie, & avec une opiniâtreté singulière, nous ne l'admirerions non plus, que nous admirons les Iroquois & les Caraïbes. Ainsi les raisons, qui font que nous admirons tant Bias, & en général tous les Philosophes anciens & modernes, sont précisément les raisons, qui nous empêchent d'admirer les Iroquois & tous ceux, qui comme eux se guident par l'instinct, & oublient la perfectibilité.

Je viens de détailler en peu de mots les actions animales, produites par la seule force ou la seule impulsion de l'instinct; or, qu'on les examine toutes, on trouvera qu'elles excluent le travail indirect, & ne renferment qu'un travail direct, & qui ne concerne immédiatement que la nourriture & la construction du nid où on élève les petits; & cela est si peu un vrai

(*) *Dissertation sur l'Amérique, p. 146.*

trava
bêtes
que l
fecit
un tr
dur,
S
ce se
ner o
men
le de
les li
pre
étoit
où l
divi
lé d
leur
aug
terr
se l
néc
ani
pre
tota
dre
rio
do
les
fer
pa

travail, qu'on peut dire, que l'homme sauvage & les bêtes ne travaillent pas; & voilà la preuve évidente, que l'homme sauvage ne pense pas à étendre sa perfectibilité qu'on ne peut absolument étendre que par un travail indirect, c'est à dire, par l'étude, le plus dur, le plus pénible des travaux.

S'il n'y avoit que des Sauvages sur notre Globe, ce seroit le plus horrible séjour qu'on pourroit imaginer dans l'Univers entier; le travail manquant absolument à la terre, elle deviendroit un grand marais par le débordement continuel des fleuves & des rivières, les lieux élevés se couvriroient de bois, & le gibier prendroit le dessus sur l'espece humaine, comme cela étoit précisément arrivé dans le Nord de l'Amérique, où l'on comptoit plus de cent Castors sur un seul individu à face d'homme. Sur ce Globe inculte & désolé des Barbares ne feroient que s'entredétruire, & leurs guerres augmenteroient à mesure que leur paresse augmenteroit; plus ils seroient paresseux, & moins la terre produiroit; moins la terre produiroit, & plus ils se battoient pour se disputer la subsistance toujours nécessaire, & toujours plus difficile à trouver. Si les animaux carnaciers prenoient le dessus, si les Serpents prenoient le dessus, alors l'espece humaine périroit totalement, car elle ne seroit jamais en état de reprendre sur les animaux carnaciers & les Serpents, la supériorité qu'elle auroit une fois perdue. La Nature a donc donné à l'homme la perfectibilité pour prévenir les horribles décastres dont je viens de parler, & qui seroient infailibles si notre Globe n'étoit habité que par des Sauvages; mais un seul peuple policé peut

prévenir tous ces maux ; car un peuple policé s'étend, fait des établissemens, envoie des colonies, & bâtit des villes : les Sauvages au contraire n'envoyent pas des colonies ; parcequ'ils font eux-même une espece de colonie errante, qui ne se fixe nulle part, & qui se bat sans cesse contre d'autres vagabonds.

On a vu cet état de guerre où vivoient les Américains du Nord au temps de la découverte : ce n'étoit pas un état de guerre où on pouvoit s'attendre à la paix : il falloit ou fuir, ou mourir, ou vaincre ; car il s'agissoit de la subsistance : il falloit se battre par la même nécessité qu'il falloit manger, & ces Barbares ont toujours été si atroces dans leur vengeance, si furieux dans leur colere, qu'ils n'ont jamais su ce que c'étoit que pardonner.

J'ai lu les déclamations véritablement indécentes de Mr. Serran de la Tour contre les Anglois, qui, pendant la dernière guerre, avoient mis à prix la tête de tous les Sauvages, qui tenoient le parti de la France : il est surprenant que cet écrivain n'ait pas compris, que, s'il avoit eu une plantation en Amérique, il en eût fait tout autant ; car les Quakers de la Pensilvanie, qui ne se sont pas mêlés de la guerre, les Quakers, dis-je, qu'on n'a pu ni par promesses, ni par menaces, obliger à prendre les armes, ont dû malgré eux mettre à prix la tête des Sauvages (*). Il est bien

(*) Dès le 28 Juin 1755, les Anglois mirent la tête de chaque Sauvage à 200 livres de France : puis à 300 livres, outre 350 qu'on payoit à celui qui faisoit sur eux un prisonnier. Ce ne fut qu'en 1757, que les Quakers imiterent cette conduite, & ils commencerent par la tête d'un Sachem Dellaware. On

certain, que des hommes, qui font la guerre comme ces Sauvages la font, ne peuvent se plaindre de ce qu'on les traite comme des incendiaires. Ils ne se présentent jamais en rase campagne pour qu'on leur puisse livrer bataille, & vuider un grand démêlé: ils se cachent & se cachent tellement qu'on ne fait pas où ils sont, cependant ils parviennent pendant la nuit au nombre de trente à quarante jusqu'aux plantations & y mettent le feu avec des mèches d'agaric, comme je l'ai dit dans le chapitre où j'ai traité cette matiere plus au long. On conçoit que, quand on a à faire avec des ennemis, qui n'ont pas le courage de se battre, & qui ont néanmoins le secret de commettre de si horribles dégâts, il faut bien changer à leur égard les loix ordinaires de la guerre; & d'ailleurs, quand on est en guerre avec eux, il est indifférent de les défaire après avoir mis leur tête à prix, ou sans la mettre à prix; puisqu'on fait bien, que de leur côté ils ne font jamais quartier à personne, ni aux vieillards, ni aux femmes, ni aux enfans à la mamelle, ni même aux bêtes; & ils seroient bien fâchés, lorsqu'ils brûlent une habitation, de laisser en vie un bœuf ou un cheval échappé à l'incendie de l'étable: aussi les plus grands excès de férocité qu'on puisse lire dans l'histoire d'un peuple barbare, sont ceux que commirent les Sauvages Dellawares contre les Quakers de la Pensilvanie, qui

conçoit, que les Sauvages étant en petit nombre & toujours cachés dans les bois, on ne peut les défaire qu'un à un. S'ils étoient en grand nombre, & s'ils se battoient en rase campagne, on se garderoit bien de mettre leur tête à prix; mais la principale difficulté est de les trouver.

dirent enfin : nous avons à faire à des loups & à des incendiaires ; nos loix nous défendent de nous battre ; mais elles nous permettent de tuer les loups & de punir les incendiaires suivant le code civil, & non suivant le code militaire.

Comme j'ai répondu à toutes les objections du Critique, & mis tous ses paradoxes dans leur jour, je me croi dispensé de devoir répondre aux injures par lesquelles il termine sa Dissertation depuis la page 236 jusqu'à la page 239. Il en résulte que le Critique fait dire des injures, & qu'on fait les lui pardonner.

Je finis ici cet écrit, & suis très-charmé de le finir.

Nec luisse pndet; sed non incidere ludam.

Ce 26. Mars 1770.

F. I. N.



a
e
r
6
it
le